

Table of Contents

<u>Casalibri, culture et polémique (victor)</u>	1
<u>The Rise and Fall of Alexandria</u>	2
<u>Rétroaction pour l'article "The Rise and Fall of Alexandria"</u>	5
<u>Loot</u>	6
<u>Mallowan's Memoirs</u>	9
<u>Les Lais du Beleriand</u>	11
<u>La prise de Rome par les Gaulois</u>	14
<u>Rétroaction pour l'article "La prise de Rome par les Gaulois"</u>	17
<u>Le cycle de Fondation I, Fondation</u>	18
<u>The Ancient Olympics</u>	21
<u>Rétroaction pour l'article "The Ancient Olympics"</u>	24
<u>Le cycle de Fondation II, Fondation et Empire</u>	25
<u>Le cycle de Fondation III, Seconde Fondation</u>	27
<u>Platée</u>	30
<u>Le cycle de Fondation IV, Fondation foudroyée</u>	32
<u>Wagner</u>	35
<u>Le cycle de Fondation V, Terre et Fondation</u>	38
<u>Greek and Roman Oared Warships 399-30 B.C.</u>	41
<u>Res Militaris</u>	44
<u>Rétroaction pour l'article "Res Militaris"</u>	47
<u>Intelligence in War</u>	48
<u>The Legend of Sigurd and Gudrun</u>	51
<u>Histoire de l'armée de l'air</u>	54
<u>Spin</u>	57
<u>Alexander</u>	60
<u>Rétroaction pour l'article "Alexander"</u>	63

Table of Contents

<u>Le casque et la plume</u>	64
<u>Jenufa</u>	67
<u>Rétroaction pour l'article "Jenufa"</u>	70
<u>Les Vikings</u>	71
<u>Fatherland</u>	74
<u>Rétroaction pour l'article "Fatherland"</u>	77
<u>Par-delà le mur du sommeil</u>	78
<u>Principes fondamentaux de stratégie militaire</u>	80
<u>Vote for Caesar</u>	83
<u>Rétroaction pour l'article "Vote for Caesar"</u>	86
<u>La route de Dune</u>	87
<u>Précis de l'art de la guerre</u>	90
<u>Le cerveau vert</u>	93
<u>Night's Black Agents</u>	96
<u>La Brèche</u>	99
<u>Rétroaction pour l'article "La Brèche"</u>	102
<u>In Retrospect</u>	103
<u>Love and Other Demons</u>	106
<u>Travelling Heroes</u>	108
<u>Killing Time</u>	111
<u>Caesar's Calendar</u>	114
<u>Killing Hope</u>	116
<u>Simon Boccanegra</u>	119
<u>Alexander The Great Failure</u>	122
<u>Constantinople</u>	125

Table of Contents

<u>Empty Spaces</u>	128
<u>Greek Sculpture And The Problem Of Description</u>	131
<u>The Infernal Machine</u>	134
<u>Le résilience dans l'antiterrorisme</u>	137
<u>Rétroaction pour l'article "Le résilience dans l'antiterrorisme"</u>	140
<u>Antioch as a Centre of Hellenic Culture as Observed by Libanius</u>	141
<u>The New Central Asia</u>	144
<u>Rétroaction pour l'article "The New Central Asia"</u>	147
<u>Blood & Rage</u>	148
<u>Les amis de l'auteur</u>	151
<u>Sur l'auteur</u>	152
<u>Visites</u>	153

Casalibri, culture et polémique (victor)

The Rise and Fall of Alexandria

Birthplace of the Modern Mind.

Essai d'histoire culturelle alexandrine de Justin Pollard et Howard Reid.

Comme malheureusement l'enseignement de l'histoire ancienne à l'école donne bien plus l'impression d'une succession (Grèce, puis Rome, puis royaumes barbares) que de coexistences. De ce fait, on ne voit que Athènes, puis Rome.

Et on manque les autres sources de la culture occidentale, telle que Alexandrie et sa plus grande collection d'oeuvres de l'esprit du monde antique.

Fondée en 331, la ville est confiée à l'architecte Dinocrates de Rhodes (Cléomène de Naucratis étant en charge de la partie financière, à son grand profit), qui a la charge de transformer en rues, en parcelles et en bâtiments divers les lignes de farine disposées sur le sol à sa fondation par Alexandre le Grand. Ce dernier ne viendra que deux fois dans cette ville.

La dynastie lagide, celle des Ptolémées, reprend le flambeau. Après s'être assurée la possession de la momie du grand conquérant (Alexandre meurt en 323 à Babylone), Ptolémée Ier va faire bâtir la ville, la zone palatiale, la Soma (autrement dit le tombeau d'Alexandre), le fameux phare, l'heptastadion qui relie l'île de Pharos à la ville et son enceinte. Et bien sûr sa plus grande oeuvre, le Musée et la Bibliothèque (qui a son apogée compte un demi-million de volumes).

Ptolémée, qui a suivi les cours d'Aristote avec Alexandre, entreprend alors de rassembler la plus grande collection de livres possible, tout en attirant grâce à la stabilité de son "petit" royaume d'Egypte de nombreux savants et écrivains. Ces érudits, Grecs, Egyptiens, mais aussi Mésopotamiens et Juifs, viennent vivre sur place, y apportent leurs bibliothèques, et enseignent.

En une génération, les choses sont en place pour neuf siècles. Et les découvertes sont d'importance : mathématique, géographie, philosophie, astronomie, mécanique, anatomie, médecine, minéralogie, tous les champs de la connaissance sont couverts.

Euclide, Demetrios de Phalère, Origène, Plotin, Aristarque, Archimède, Hypatie, Eratosthène, Claude Ptolémée le Géographe, Ctesibios, Apollonios de Rhodes, Héron, Philon, Clément, Celse, Galien, Straton de Lampsaque, Ammonios Saccas, Callimaque de Cyrène, Hérophile de Chalcédoine, Erasistrate de Kéos, Diophantos, Athanase et d'autres encore, vivent un temps ou toute leur vie à Alexandrie, produisant un savoir parfois compris que plusieurs siècles après.

Un problème algébrique de Diophantos (connu sous le nom de "dernier théorème de Fermat"), le père de l'algèbre et d'origine mésopotamienne, n'est ainsi résolu qu'en 1995 ...

Tout au long d'une progression chronologique qui allie à la fois la présentation de grandes personnalités et de leurs oeuvres et une contextualisation fort adroite, le but principal des auteurs est de montrer les avancées culturelles qui ont eu pour cadre Alexandrie. Leur plaisir semble aussi de montrer que ces découvertes d'importance ne furent dépassées qu'à l'époque moderne ou même au XXe siècle. Tous deux auteurs de documentaires historiques variés, les auteurs déploient des trésors d'habileté dans leur discours pour permettre la compréhension du lecteur. Et ceci sans se départir des citations de sources, dans le texte et hors texte, et d'un discours prudent et mesuré.

La bibliographie en fin de volume montre bien la qualité de leur travail. S'il n'y a aucune découverte dans ce livre, il fait néanmoins redécouvrir une Alexandrie absolument magique, avec ses automates (proches du mécanisme d'Anticythère), sa momie d'Alexandre, son phare haut de 70 mètres, son Sérapeum, ses docks où on trouve toutes les marchandises du monde ...

L'on peut hélas constater quelques défauts : dans la carte de la ville la Soma n'est pas dans la rue de la Soma par exemple. Les auteurs restent encore accrochés à une idée de Moyen-Âge sans science et obscur et à une transmission des textes antiques quasi uniquement par le canal arabo-musulman, tous comme ils parlent

d'occupation romaine encore au IIIe siècle après J.-C. (alors que l'édit de Caracalla qui accorde la citoyenneté à toutes les personnes libres de l'Empire date de 212). Leur analyse de la double direction impériale Marc-Aurèle/Lucius Verus ne semble pas prendre en compte le contexte militaire du moment et le besoin d'ubiquité impériale, tout comme le parti pris d'un Constantin chrétien (point encore très très discuté par les spécialistes).

Néanmoins, la place culturelle de la ville anatolienne de Pergame (acceptée bien que réévaluée à la baisse dans la recherche actuelle) est citée. Comme notamment le cadeau par Marc-Antoine de sa bibliothèque de 200 000 livres à Cléopâtre, dernière reine d'Egypte, en réparation de la destruction par Jules César d'une grande partie de la bibliothèque d'Alexandrie.

Avec ce livre, Alexandrie, cité de pas loin d'un million d'âmes à l'aube de notre ère, revit avec ses plus grandes merveilles. Un empire de la connaissance, bien plus solide en définitive que l'empire d'Alexandre. Mais son plus grand leg.

(parfois le vocabulaire (plus rarement la syntaxe) est exigeant, et demande une lecture attentive. Mais c'est prenant ! 8)

par [spurinna](#) @ 06.01.10 - 00:53:46

<http://casalibri.blog.fr/2010/01/05/the-rise-and-fall-of-alexandria-7700183/>

Rétroaction pour l'article "The Rise and Fall of Alexandria"



[spurinna](#) [Membre]
06.01.10 @ 16:25

Dois-je ajouter que le calendrier julien a été mis au point à Alexandrie ?



NadAmr [Visiteur]

08.01.10 @ 11:27

Et que les maisons de Numerobis sont toujours bancales.....?

;-)



[Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]
08.01.10 @ 20:09

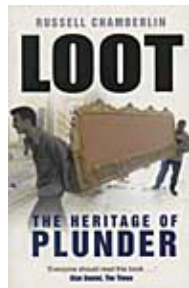
Je pense qu'elles sont surtout tombées depuis le temps !



Loot

The heritage of plunder.

Essai sur le pillage d'oeuvres d'art et d'artefacts archéologiques de Russell Chamberlin.



Le pillage d'oeuvres d'arts de l'ennemi est sans doute aussi vieux que la guerre elle-même. Rome s'est fait de magnifiques collections d'art en "rapatriant" des milliers d'oeuvres d'Etrurie, de Grèce, de Judée et les images du pillage du Musée de Bagdad ne sont pas si éloignées dans le temps... Mais tous les pilleurs n'attendent pas un conflit pour se saisir de quelques objets, plus ou moins volumineux.

C'est le cas du premier pillage abordé dans ce livre, celui des statues du Parthénon à Athènes, les fameux "marbres d'Elgin" (qui ont donné naissance au néologisme "elginisme"). Si le diplomate Lord Elgin en poste à Constantinople, n'avait pas l'intention de prendre une grande partie des statues qui subsistaient sur et autour du Parthénon à Athènes, son poste lui a permis d'obtenir l'autorisation à leur enlèvement et leur envoi en Angleterre une fois que son architecte avait sondé la possibilité de le faire sur place.

Le second cas est celui du pillage de l'Égypte, qui commence avec l'Expédition d'Égypte entre 1798 et 1801 et se poursuit jusqu'au début du XXe siècle. Chaque puissance y envoie des chasseurs de trésors pour alimenter les collections particulières et les musées d'Europe.

Puis l'auteur continue en décrivant le vol d'artefacts utilisés dans le sacre des rois Ashantis (au Ghana), d'Écosse et de Hongrie. Si le métal du Trône d'or des rois Ashanti et la Pierre de Scone ont été volés par les Anglais, la couronne de Saint Etienne, qui est un objet dépassant la royauté, a été sortie du pays par des fascistes hongrois en 1945 avant d'être récupérée par les États-Unis et stockée à Fort Knox jusqu'à son retour à Budapest en 1973.

Puis l'auteur se concentre sur deux conquérants qui ont mis en place une organisation visant au pillage d'oeuvres d'art, Napoléon et Hitler. On y voit en détail les appareils bureaucratiques pour collecter et trier les oeuvres d'art, entre les commissions de spécialistes français et les différents services concurrents qui travaillaient pour Hitler, Goering et les musées allemands.

La restitution des oeuvres après 1815 et 1945 n'a pas été parfaite ni complète, loin de là ...

Pour finir, R. Chamberlin évoque le cas d'un masque d'ivoire nigérian, les archives d'une famille de planteurs à Antigua et les objets amérindiens et Maoris. Les demandes de restitutions sont ici nées avec l'accès à l'indépendance auparavant sous le sceptre britannique, ou avec une redécouverte de leur identité.

Pour chaque affaire présentée, R. Chamberlin dresse un portrait des objets concernés, avec un contexte assez large et les demandes de restitutions, les arguments utilisés par chaque partie et l'état actuel des choses.

On a pu le voir, les cas sont très anglocentrés et on en vient vite à penser que l'auteur verse tranquillement dans le chauvinisme. La présentation de Napoléon est bien sûr un archétype. On y apprend que Napoléon n'est pas né français, qu'il pense déjà à la couronne impériale lors de l'expédition d'Égypte et autres jugements moraux qui amènent à penser que l'auteur a un sérieux problème avec l'Empereur.

Mais hélas ce ne sont pas les seules erreurs que l'on peut lire, et ceci amoindrit vraiment un discours qui semble pourtant assez équilibré (c'est à dire ne prenant pas partie pour ou contre les restitutions, que ce soit des cas particuliers ou de manière générale) et qui aborde bien la question du mode d'acquisition.

Et la liste est longue comme un jour sans pain : on nous ressort les peurs de l'An Mille, les penchants fascistes de Pie XII, un empereur romain qui aurait pris des tuiles en or sur le toit du Panthéon à Rome (il n'y en a jamais eu ...), l'identification et la contextualisation du Groupe Pasquino à Rome est totalement fausse ... L'auteur se trompe aussi quand il cite un autrichien qui dit qu'il n'y a pas eu de résistance au nazisme en Allemagne (alors que l'Autriche par contre, c'était bourré d'opposants), mais aussi quand il affirme que l'Afrique était un Eden sans esclavagisme avant le XVIe siècle (les Européens ayant tout corrompu là bas). C'est vraiment dommage ...

Parce que l'on apprend tout de même des choses intéressantes, de par la variété des cas et des réponses apportées par les différents protagonistes. Et la réponse n'est pas toujours automatiquement la restitution (c'est la réponse des Maoris), avec en plus le paradoxe de la conservation permise par le pillage. Quand on fait de la chaux avec les statues de l'Acropole ou des miettes avec des images que les Ottomans considéraient comme impies, Elgin n'a-t-il pas raison de vouloir décorer son manoir avec quelques marbres antiques ? Après tout ça les a sauvés ...

Je sors donc un peu déçu de ce livre, surtout que le début promettait beaucoup, surtout sur le thème de les difficultés des restitutions (qui sont abordées néanmoins). L'auteur a reçu un diplôme universitaire d'honneur pour ses livres historiques et j'espère qu'ils sont moins vérolés (mais le titre Bad Popes me fait un peu peur de ce côté là ...).

(Il n'a pas eu de chance Elgin, cette histoire de marbres ça l'a ruiné ... mais ça ruine aussi ma note, toutes ces erreurs : 6)

par spurinna @ 11.01.10 - 01:44:41

<http://casalibri.blog.fr/2010/01/11/loot-7731542/>

Mallowan's Memoirs

Mémoires de Sir Max Mallowan.

Max Mallowan (1904-1978) n'est pas l'archéologue le plus connu. Il est très loin derrière Indiana Jones, Howard Carter ou encore Giovanni Belzoni. Pourtant il a beaucoup fait pour l'archéologie mésopotamienne, tant préhistorique qu'historique, en fouillant notamment à Ur, Ninive et Nimrud. Mais la renommée de sa femme, Agatha Christie, occulte un peu la sienne ...

Et donc, dans ses mémoires, il ne peut faire autrement que de parler de sa femme et de son oeuvre. Mais pas uniquement. S'il y a bien entendu une progression chronologique (on commence avec les ascendants directs de l'auteur, une cantatrice parisienne et un ancien officier austro-hongrois), la fin de volume est consacrée à son appréciation des romans d'A. Christie et à une description de sa carrière académique et de plusieurs de ses collègues.

M. Mallowan essaie d'y être sincère (même s'il n'y parvient pas toujours, au vu d'autres sources) et il est fort probable qu'il ne parle pas des personnes qu'il n'a pas apprécié, les autres recevant souvent des louanges ou étant excusés de leurs comportements. Il décrit notamment l'effet de la forte consommation d'alcool sur un membre de l'Ecole britannique d'Archéologie à Téhéran, ou le peu d'humour de certains épigraphistes ... Mais il décrit aussi l'organisation de ces gigantesques fouilles orientales, avec ses centaines d'ouvriers, les problèmes qui naissent de tant de gens rassemblés, et les conditions de travail pas toujours riantes. Certaines découvertes, les plus importantes, sont décrites avec quelques plans et des dessins d'artefacts (en plus des photographies hors-texte).

La Seconde Guerre Mondiale lui fait devenir administrateur en Afrique du Nord sous l'uniforme de la RAF, où ses connaissances en diverses langues sont requises mais aussi son habitude des pays arabes.

Son analyse des écrits de A. Christie, tant ses romans que ses pièces de théâtre (plusieurs de ses poèmes décrivant des membres d'expéditions sont reproduits dans le livre), me semble plutôt lucide et rejoint des analyses déjà publiées ailleurs. Il y exprime ses goûts et donne un éclairage intéressant sur comment il a vécu le succès de sa femme (qui était déjà mondialement connue quand ils se sont mariés en 1930) et comment A. Christie participait aux expéditions de son mari en Syrie et en Irak.

La lecture est assez facile, truffée de mots français (une influence de sa mère autant qu'une pratique de l'establishment britannique semble-t-il), dans des phrases assez simples. Il reste seulement quelques difficultés dans le vocabulaire spécifique à la géologie ou archéologique. Mais cela n'enlève rien à des descriptions vivantes et un discours assez rythmé.

Une lecture fort intéressante, une plongée dans l'intimité de découvertes de premier plan en assyriologie, avec un personnage qui se laisse porter par sa passion, pourtant née par pur accident (il s'intéressait plutôt à l'art grec à Oxford), dans des localités que les événements en Irak ont fait connaître au plus grand nombre.

(Diriger un chantier à l'étranger, sans diplôme, loin de tout, avec des dizaines d'ouvriers et tout ça à l'âge de 26 ans ... l'époque des pionniers est bien révolue ... 7)

par [spurinna](#) @ 20.01.10 - 00:40:34

<http://casalibri.blog.fr/2010/01/19/mallowan-s-memoirs-7791134/>

Les Lais du Beleriand

Histoire de la Terre du Milieu III.

Poèmes de J.R.R. Tolkien et commentaires de Christopher Tolkien. Traductions de Elen Riot (poèmes) et Daniel Lauzon (commentaires) sous la direction de Vincent Ferré.



Pour cette troisième partie de l'Histoire de la Terre du Milieu, Christopher Tolkien présente deux cycles du Premier Âge de la Terre du Milieu commencés vers 1924/1825 : l'histoire de Turin (c'est à dire le poème qui donne naissance aux Enfants de Hurin, le Lai des Enfants de Hurin) et celle de Beren et Luthien (dit Lai de Leithian). A ces deux textes sont ajoutés des poèmes dits "tôt abandonnés", un commentaire de C.S. Lewis (l'auteur de Narnia) sur le Lai de Leithian, un glossaire des termes anglais vieillis et un index.

Les textes présentés, parfois en plusieurs versions, sont tous issus de manuscrits de J.R.R. Tolkien, dont certains séparés de plusieurs années. L'éditeur y fait des choix, qu'il explicite dans les notes (à chaque fin de chant, mais hélas sans marques dans les vers) et commente aussi les oeuvres et les parties d'oeuvres.

Le Lai de Leithian est présenté de manière bilingue français-anglais, ce qui permet non seulement d'apprécier l'original mais aussi de voir comment les vers ont été traduits. C'est très agréable, permet d'apprécier la musique mais aussi de comprendre la difficulté qu'il y a de traduire cette poésie archaïsante écrite dans un style ancien. Le premier éditeur de Tolkien, Allen & Unwin, n'avait même pas compris que les vers étaient de Tolkien ...

Si, à mon sens, on peut pas vraiment traduire de manière totalement satisfaisante de la poésie, le tour de force reste ici impressionnant.

Le volume, de près de 800 pages, est accompagné de quelques images des manuscrits, et donnant une petite idée du travail paléographique nécessaire à l'édition de ces textes. Et comme dans les deux volumes précédents, C. Tolkien montre sa maîtrise totale de l'intertextualité tolkienienne, au travers de correspondances claires, de chronologies fines et d'une complexité folles et d'explications littéraires et stylistiques d'une très grande érudition.

Mais cette admiration devant l'exégèse, tous ne pourront la partager. Comme les deux volumes précédents (ici), ce livre s'adresse aux passionnés et tombera bien vite des mains de toute personne déjà allergique au Silmarillion ou aux Contes et légendes inachevés. Et comme en plus il n'y a malheureusement toujours pas de cartes ...

Le passionné y trouvera donc une matière passionnante, entre l'apparition de Sauron, de Carcharoth, de Grond, d'un Beren humain et non plus elfe et d'une généalogie des princes elfes (qui pour certains sont encore dits Gnomes). Le néophyte, ou celui qui trouvait déjà lourd et lent le Seigneur des Anneaux, n'y trouvera pas son contentement.

(C'est vraiment à se demander quand le Professeur préparait ses cours tant il a écrit ...8)

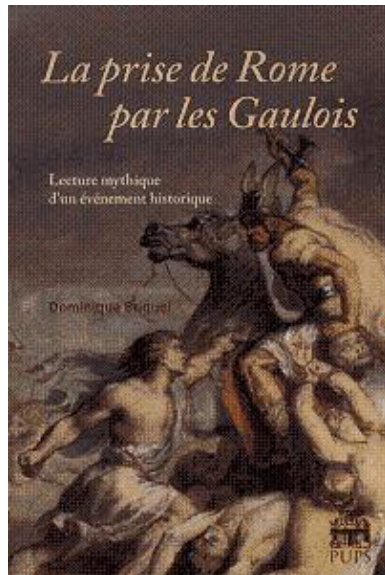
par spurinna @ 02.02.10 - 02:00:35

<http://casalibri.blog.fr/2010/02/02/les-lais-du-beleriand-7921631/>

La prise de Rome par les Gaulois

Lecture mythique d'un événement historique.

Essai d'analyse mythographique de Dominique Briquel.



La prise de Rome par les Gaulois, qui selon la tradition romaine a lieu en 390 avant J.C., est un point de référence d'une grande force dans l'univers mental des Romains. On se réfère à de nombreuses reprises par la suite à cet épisode qui marque non seulement le premier contacts de Rome avec les Barbares mais aussi la seule fois où Rome est occupée avant Alaric (qui est un Romain ...) au Ve siècle de notre ère. Quand les Romains battent les Gaulois de Cispadane au IIIe siècle avant J.C., quand les Cimbres et les Teutons sont vaincus en Provence à la fin du IIe siècle avant J.C., quand Jules César va combattre en Gaule, à chaque fois, c'est la revanche sur le siège du Capitole qui est invoquée.

Que ce même siège du Capitole et les (petites) destructions dans la Ville, soit une réalité historique, très peu de savants en doutent de nos jours. Mais la manière dont sont relatés tous les épisodes autour de cet événement par les sources antiques amènent à penser qu'interviennent non seulement des objectifs idéologiques de la part des annalistes (c'est à dire des premiers historiens romains qui ont consulté les chroniques officiels des prêtres de Rome) mais aussi un vieux fond indo-européen.

Faisant suite aux premiers travaux de G. Dumézil sur ce point, D. Briquel poursuit l'analyse en comparant la prise de Rome aux autres récits de batailles eschatologiques (c'est à dire de la fin du monde et de son renouvellement) d'autres peuples indo-européens : le Ragnarök scandinave, le récit indien de la Mahabharata, l'épisode du Xvaranah perse et le cycle de Troie.

Les épisodes de la prise de Rome, moment de crise pouvant mener à la fin de la Ville, sont, pour l'auteur, affectés dans leur récit par des figures et des actions distribuées selon la trifonctionnalité indo-européenne.

La mythologie des peuples indo-européens est trifonctionnelle. Chaque dieu, chaque activité est rattachable à une fonctionnalité : la première est celle de direction et du religieux, la seconde a attrait au combat et la dernière à la production. C'est ce que l'on voit avec la triade capitoline à Rome (distincte de la triade plébéienne de la sécession du Mont Sacré), Jupiter/Mars/Quirinus. Jupiter, dieu suprême, règne et est la clef de voûte du système religieux. Mars a en charge la guerre et Quirinus, Romulus divinisé, est le dieu des citoyens, c'est à dire des agriculteurs et artisans, ceux qui nourrissent.

Ainsi, chaque étape de la prise de Rome par les Gaulois voit le trifonctionnalisme et le thème de la bataille eschatologique: l'ambassade romaine à Chiusi (qui a pour but premier d'apaiser le différent entre Etrusques et Gaulois mais qui, devant l'intervention personnelle des ambassadeurs, pousse les Gaulois à attaquer Rome), la bataille de l'Allia (le jour de la bataille devient un jour néfaste dans le calendrier romain), les fautes du

magistrat Marcus Furius Camillus, les fautes de la cité (qui ne prend pas en compte les avertissements divins et se moque du *ius gentium*, le droit international), l'éclatement de la cité, les épisodes du siège et la fin de ce même siège. D. Briquel analyse en profondeur chaque étape, les éléments apportés par les différents auteurs et fait pour chaque étape une comparaison avec les autres épopées indo-européennes.

Ces analyses, toujours d'une très grande clarté, sont accompagnées des textes de références et de notes d'une solidité exemplaire. On peut juste regretter que certains soient donnés les uns à la suite des autres et que leurs références ne soient pas données à la fin de chaque passage (même s'ils sont annoncés dans le texte). La progression du discours se fait de manière très naturelle, dans un cadre lumineux et maîtrisé.

Bien sûr, l'idée d'un fond commun indo-européen est toujours le sujet de controverses marquées. L'auteur se réclame des avancées de G. Dumézil, cela est explicite, et ses arguments, s'ils pourraient sans doute être contrés, sont d'une grande force.

Mais cette adhésion à la vision indo-européenne n'est pas non plus aveugle, et parfois D. Briquel apporte des corrections aux vues du grand philologue (en prenant surtout pour point de départ son grand ouvrage Mythes et épopées).

En plus de 380 pages et avec une forte rigueur, D. Briquel montre avec autorité l'influence de la pensée indo-européenne dans la description de cette crise pour Rome (à l'égal de la crise qui mène à la naissance de la République en 509 avant J.C. et qui cache en partie le problème très aigüe du désaccord entre les patriciens et les plébéiens à Rome), alors que Rome a très tôt abandonné une grande partie de sa propre mythologie et que celle-ci se recrée sur des événements historiques. Ce n'est qu'avec le IIIe siècle que l'histoire romaine (et avec Appius Claudius Caecus comme premier grand personnage non mythifié) sort de l'imprégnation fabuleuse.

(Camille est ici l'égal de Baldr, le fils d'Odinn, et de Yudhistira le Pandava, nouveau fondateur de Rome et passeur de Rome dans un monde renouvelé qui doit voir sa suprématie s'installer ... enfin surtout pour les patriciens ! 8,5)

par spurinna @ 11.02.10 - 15:34:08


<http://casalibri.blog.fr/2010/02/11/la-prise-de-rome-par-les-gaulois-7988933/>

Rétroaction pour l'article "La prise de Rome par les Gaulois"

Boba [Visiteur]

24.02.10 @ 09:37

Et les oies dans tout ça ?

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]

24.02.10 @ 13:52

L'épisode des oies ne se retrouve pas chez tous les auteurs qui parlent de la prise de Rome. Mais cela prend place aussi dans la thématiques fautes dans un premier temps/retour à la pax deorum, puisque une Rome limitée au Capitole mais pourtant complète (puisqu'y sont non seulement les guerriers, mais aussi les sénateurs jeunes et des femmes et des enfants) écoute par l'intermédiaire de Manlius l'avertissement de Junon. Mais dans le schéma démontré par D. Briquel, ça reste mineur.



Mathilde [Visiteur]

<http://www.soldes-chaussures.info>

07.01.13 @ 15:56

Magnifique récit historique, il se lit comme une fiction !

Je l'ai dévore en quelques jours !

Mathilde,

Le propriétaire de blog a changé ce commentaire le 07.01.13 22:33



Le cycle de Fondation I, Fondation

Roman de science-fiction de Isaac Asimov.

La série des "classiques non encore lus" continue avec le fameux Fondation d'I. Asimov.

On n'aurait du mal à faire découvrir le nom d'Asimov à toute personne ayant eu un jour un contact, même bref, avec la SF. Célèbre pour ses lois de la robotique, mais aussi auteur de romans policiers et de livres de vulgarisation scientifique, ce docteur en biochimie et enseignant universitaire est l'une des plus éminentes (si ce n'est le plus éminent) figures de l'Âge d'Or de la SF aux Etats-Unis.

Fondation raconte les deux premiers siècles de vie du centre de recherche établi par Hari Seldon. Ce centre a pour but de conserver les connaissances d'un Empire au bord de la chute. Seldon, par de savants calculs de psychohistoire, sait que par la création de ce repaire pour chercheurs, il peut réduire la période sombre à venir de trente mille ans à seulement mille ans.

Les habitants de Terminus (la planète sans richesses minérales aux marges de l'Empire qui abrite la Fondation) remarquent bien vite que l'Empire, en proie à de plus en plus de dissensions, ne peut plus assurer leur sécurité et qu'ils vont devoir mener leur barque dans un environnement hostile.

Hari Seldon a volontairement éteint la transmission de la psychohistoire après avoir dégagé quel allait être les probabilités de survie de Fondation. Cette dernière allait devoir user d'armes de l'esprit : la science, la religion, le commerce ...

La première chose qui saute aux yeux c'est l'inscription temporelle de l'écriture d'Asimov (Fondation paraît en 1951). Le thème de l'atome est extrêmement présent dans l'histoire et y sert à tout, de l'armement à la cuisson des aliments. L'auteur a une relation spéciale à l'atome, puisqu'il a refusé de prendre part à des essais nucléaires à Bikini. Mais c'est quelque chose d'assez courant dans la SF classique que de mettre l'atome à toutes les sauces.

Parallèlement, son ouvrage se situe clairement dans le courant structuraliste, d'inspiration matérialiste pour ne pas dire marxiste, de la science de son temps. La psychohistoire, ce n'est pas autre chose (ce qui semble le distinguer de l'Histoire du futur de R. Heinlein). On peut aussi voir une descente aux enfers, un passage d'un âge d'or à un âge de bronze, dans la progression science/religion/commerce, même si les choses ne sont pas si tranchées avec une situation initiale clairement problématique pour l'Empire et que la science (du temps de l'auteur ?) n'y est pas exempte de critiques. Avance-t-on vers un schéma en V dans la suite du cycle ?

Si l'on poursuit avec les analogies possibles, Fondation est-elle le Japon de l'après-guerre mondiale ? Des gadgets technologiques, peu d'armée, l'évocation de combinats, plusieurs éléments peuvent y faire penser. Ou alors Fondation conte l'histoire de Byzance, île de savoir dans l'émiettement d'un empire romain ... On en saura sans doute plus dans le second volet du cycle.

Stylistiquement, la progression dans le livre se fait par ellipses, avec des dialogues secs et des personnages avec du relief (sans pour autant être ciselés en profondeur) même si pour certains, ils ne font que brièvement passer dans l'histoire. On peut regretter quelques facilités scénaristiques (du genre "hop ! en fait il y avait une caméra ...") mais contrebalancés par quelques hameçons que le lecteur est ravi d'attrapper (l'introduction dans le récit de la religion de l'Esprit galactique au moyen d'un juron, par exemple).

C'est donc un livre qui a bien vieilli et qui se lit sans difficultés aucunes, voir même avec gourmandise.

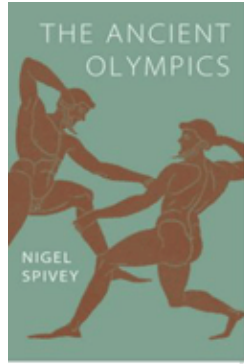
(si l'on peut penser à Dune avec des fiefs spatiaux, l'aspect politique y est bien moins poussé. La religion y est critiquée mais peu analysée, à l'inverse de F. Herbert ...7,5)

par spurinna @ 16.02.10 - 15:52:46

<http://casalibri.blog.fr/2010/02/16/le-cycle-de-fondation-i-fondation-8018486/>

The Ancient Olympics

Essai de vulgarisation historique de Nigel Spivey.



Les Jeux Olympiques, d'hiver comme d'été, sont parmi les évènements les plus médiatiques de la planète. La renommée des Jeux antiques était comparable. Dans toutes les cités et les royaumes grecs, puis dans toute l'aire hellénophone (Empire romain y compris), le Concours d'Olympie est une référence pour tous les sportifs.

Comme à Delphes, l'autre grand sanctuaire panhellénique qui accueille des épreuves sportives, de nombreux athlètes se retrouvent à Olympie tous les quatre ans pour y honorer les dieux par leurs efforts et se mesurer entre eux, pour la gloire de leur cité, la leur propre mais aussi avec l'assurance de retombées économiques en cas de victoire.

Les épreuves ont varié au cours du temps, mais au VI^e siècle elle est fixée : course de chars, course à pied (sur une longueur de stade, un aller-retour ou plusieurs tours de stade), la boxe, la lutte, le pancrace (de la boxe avec encore moins de règles), le pentathlon et la course en armes. Ces épreuves avaient lieu, tant pour le concours des garçons, des hommes que pour la course des jeunes filles, en une seule semaine mais la présence des athlètes était requise pendant un mois sur le site d'Olympie. Des juges, les Hellanodices, tous issus de Elis (la cité qui a la garde du sanctuaire), ont la charge de faire régner l'équité et les bons comportements dans le sanctuaire (avec une gradation dans les peines). Les contrevenants doivent parfois faire amende honorable en érigeant une statue à Zeus, dédicataire principal du Concours, dans un lieu proche de l'entrée du stade.

De tout ceci, Nigel Spivey en fait une très bonne description. Sur 250 pages, l'auteur, professeur et ancien athlète à Cambridge, passe en revue les liens entre les concours athlétiques et la guerre, le sport et le corps dans l'Antiquité, le programme à Olympie, les effets de la victoire olympique, l'aspect politique des Jeux, les origines du Concours et la postérité des Jeux à l'époque contemporaine.

Le discours (même si d'autres choix auraient pu être fait dans l'agencement des informations) est clair et est appuyé par une quarantaine d'illustrations dans le texte. L'anglais y est très actuel et pas alambiqué.

Les citations sont sourcées (même si elles manquent de précision) et des informations supplémentaires sont apportées en fin de volume. Il n'est pas nécessaire d'avoir de grosses connaissances sur le monde antique pour lire ce livre dans de bonnes conditions.

On peut peut-être juste regretter que N. Spivey n'aille pas au bout de toutes les explications possibles à la nudité athlétique et sur la nature réelle de cette nudité.

Par contre il est très au point sur la présence féminine à Olympie, des spectatrices non-mariées aux jeunes filles qui courent pour Héra ou aux princesses qui gagnent à la course de chars (pour la course de chars, c'est le propriétaire et non le conducteur qui est le vainqueur).

De quoi dégager le lecteur des présupposés sur ces rencontres sportives, de la trêve olympique à l'amateurisme et la noblesse des participants chers à Pierre de Coubertin quand il a fait renaître le concours sportif international.

(on ne voit plus de vainqueurs olympiques par leur seule présence et après l'abandon de tous leurs opposants ... 7)

par spurinna @ 22.02.10 - 20:43:36

<http://casalibri.blog.fr/2010/02/22/the-ancient-olympics-8056396/>


Rétroaction pour l'article "The Ancient Olympics"

Boba [Visiteur]

24.02.10 @ 09:34

La course en armes ? Avec tout le barda ?

Ah les jeuns filles non-mariés qui venait "saluer" les athlètes...quelle belle époque...

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]

24.02.10 @ 13:47

Au début oui (dernière épreuve, symbole du retour de la guerre pour le citoyen-athlète) mais on se limite vite au casque, au bouclier et aux jambières. Ce qui est déjà pas mal à trimballer en courant.

Enfin elles venaient sans doute très peu (traverser la Grèce avec une jeune femme à marier, il y a quelques risques) et avec leur père (oui, celui qui a gagné au pancrace il y a à peine quelques années ...) ou du moins pas toutes seules.



Le cycle de Fondation II, Fondation et Empire

Roman de science-fiction d'Isaac Asimov.

Nous sommes trois siècles après l'installation de la Fondation sur la planète Terminus, planète aux marges de ce qui était alors l'Empire. Un Empire qui n'est plus qu'un vaste champs de batailles entre usurpateurs divers, secteurs rebelles et vice-rois indépendantistes. Autour de Trantor subsiste bien un noyau ayant encore quelques vagues idées de ce que fut l'Empire puissant d'avant, mais tout s'étiolé. La Fondation quant à elle poursuit son chemin et élargit sa zone d'influence autour d'elle grâce à sa puissance technologique et ses princes marchands qui ont pris le pouvoir politique.

Néanmoins un général de l'Empire espère encore s'y tailler quelques possessions et pourquoi pas, envisager le trône impérial. Son aventure s'achève alors que la Fondation était au bord du gouffre, par l'effet d'un soubresaut impérial. Mais en fait Bel Riose, ce général impérial, ne faisait qu'annoncer la venue d'un général mutant quelques décennies plus tard dénommé le Mulet. Et ses conquêtes sont fulgurantes ...

Rudes moments pour une Fondation empêtrée dans de graves problèmes sociaux et aux mains d'un monarque despotique, troisième d'une dynastie flétrie ... Une crise que le psychohistorien Seldon, créateur de Fondation, n'avait pas prévu.

Avec le second volet de la série, on effectue un nouveau saut dans le temps, une nouvelle évolution dans la forme que prend la Fondation, maintenant très étendue. Insensiblement, cette dernière s'écarte des objectifs premiers et la dissension sociale et politique est clairement le thème marquant du livre, abordant peu le thème de la mutation et de son danger pour l'humanité et un peu plus le thème des pouvoirs psy. La chute de l'Empire vers la barbarie continue mais c'est là un thème transversal (bien illustré par l'utilisation du prénom Dagobert comme archétype barbare).

Comme I. Asimov se limite à deux moments de la vie de Fondation, on suit certains personnages sur plusieurs centaines de pages. Ils auraient donc gagnés à être un peu plus explorés (ce ne sont pas non plus des silhouettes), surtout pour la seconde partie qui fait le 4/5e des pages. Il y avait même sans doute de belles choses à faire avec Magnifico, Bayta et Toran. Le contre-effet de la structure de l'oeuvre ?

Concernant la forme, il n'y a pas de changements avec le tome précédent. On peut toujours voir ce que aujourd'hui on appellerait des incohérences : un système de messages pneumatiques dans une époque où l'atome sert à tout et où on voyage par sauts en hyperspace, par exemple. Le charme de la SF qui a soixante ans ...

La lecture est toujours aussi aisée, avec des descriptions courtes et des dialogues vifs, le tout agrémenté de points sur l'évolution historique des lieux que parcourent les personnages principaux (le devenir de Trantor, ancienne capitale impériale et modelée sur Tokyo, par exemple). Les raisonnements politiques tiennent la route et sont peu sujets au manichéisme.

Un beau second tome en définitive, où l'auteur amoindrit son déterminisme du départ (Seldon s'est-il trompé ou est-il plein de rouerie ?). S'il ne le fait pas disparaître, il ouvre vers un développement inattendu après un joli final.

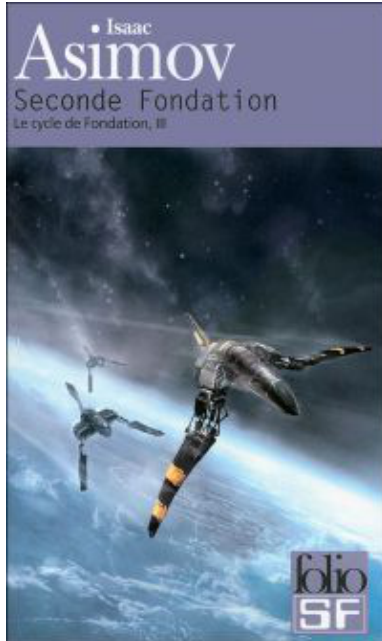
(Ah les bonnes vieilles bombes atomiques qui tiennent dans un bonbon ... 7)

par [spurinna](#) @ 02.03.10 - 16:45:56

<http://casalibri.blog.fr/2010/03/02/le-cycle-de-fondation-ii-fondation-et-empire-8102575/>

Le cycle de Fondation III, Seconde Fondation

Roman de science-fiction de Isaac Asimov.



Le cycle se poursuit avec ce troisième volume, qui chronologiquement suit de près la publication des deux précédents et marque la fin du cycle originel.

Dans le volume précédent, la Galaxie voyait l'émergence d'un conquérant foudroyant appelé le Mulet. Ce mutant, doté de pouvoirs psychiques hors normes, avait pu conquérir la Fondation et toutes ses possessions en prenant le contrôle des émotions de ses dirigeants. Mais le Mulet n'ignore pas qu'il existe une Seconde Fondation, elle aussi versée dans les sciences psychiques. C'est cette quête que raconte la première partie du livre.

La seconde partie elle se situe quelques décennies après la mort du Mulet, alors que son empire est passé à quelques uns de ses généraux.

La Seconde Fondation semble être sortie vainqueur de sa confrontation avec le Mulet. Mais parmi les habitants de la Première Fondation, il en est qui considère que la Seconde Fondation est un groupe qui ne vise en rien la poursuite du Plan Seldon (qui a maintenant 400 ans) mais est un complot de type synarchique qui agit en modifiant l'esprit des dirigeants. Ce groupe, mené par les descendants de Toran et Bayta Darell (ceux qui avaient pu contrer une première fois le Mulet quand il avait conquis la Fondation), va s'attacher à découvrir la Seconde Fondation et à les empêcher d'agir. Après tout, c'est peut être ce que demande le Plan ?

Dans ce troisième pan du cycle, I. Asimov abandonne un peu sa technique première concernant les personnages. Au lieu de les couper les uns des autres grâce à ses épisodes, il en lie une bonne partie par des liens familiaux (de plusieurs manières). Ceci est concomitant de la fin de l'agencement en nouvelles. Il conduit aussi l'intrigue de manière plus subtile, alors que la thématique du cycle évolue plus vers la psyché et sa modification (avec un soupçon de thème démocratique). Le narrateur, intervenant directement, nous dit même retranscrire des conversations non verbales.

Les autres ingrédients ne changent pas : peu de descriptions, des passages explicatifs (géopolitiques, géographiques) et des dialogues vifs.

Diverses petites surprises sont à prévoir, même si certaines peuvent être éventées (mais est-ce vraiment de la maladresse ?). Le structuralisme aveugle continue d'être fortement nuancé, démontrant comme l'a fait F.

Herbert (dans Les yeux d'Heisenberg) l'influence de l'observé sur l'observateur.

Il y a là un indéniable gain en finesse dans le développement de l'histoire.

La Fondation sort donc dans ce troisième volume d'une période non prévue par le Plan Seldon car conduite par un individu unique, le Mulet, qui n'était pas prévue. Son ascension redémarre donc. Mais vers où ?

(I. Asimov nous gratifie de miroirs entre ses différentes parties et c'est toujours plaisant ... 7,5)

par spurinna @ 10.03.10 - 14:52:43

<http://casalibri.blog.fr/2010/03/10/le-cycle-de-fondation-iii-seconde-fondation-8151332/>

Platée

Livret d'Adrien-Joseph Le Valois d'Orville et musique de Jean-Philippe Rameau.
Production de l'Opéra National du Rhin.

D'habitude, quand on place de la mise en scène dans l'ouverture, cela augure de méchantes choses ... Mais là je crois que c'est l'exception qui confirme la règle avec ce Platée d'une très très haute tenue.

L'argument est assez simple et est introduit par un prologue chez les suivants de Bacchus où interviennent l'Amour et la Folie. Puis vient la partie principale où, pour revenir en grâce auprès de Junon (et la bercer de confiance), Jupiter, va, aidé de Mercure et Momus, jouer à être amoureux d'une nymphe. Mais pas n'importe quelle nymphe puisque c'est sur Platée que tombe le sort. Vivant dans un marais, imbue d'elle-même et se croyant belle, Platée tombe dans le panneau monté par les trois compères. Jusqu'à la scène finale où la farce se dévoile. La nymphe est repoussée devant l'autel et moquée par Junon (qui réalise alors l'aspect vain de sa jalousie) et l'assistance.

La scène à l'ouverture du rideau annonce la couleur : comme beaucoup de productions actuelles, on se propose de transporter le spectateur dans les années 50, clairement américaines, avec tout le mobilier nécessaire. Les éléments immobiles, comme le fond, sorte de motage de carrés, est l'occasion d'un jeu de tiroirs avec les accessoires tout au long de l'opéra (très Bauhaus que tout ça).

Il permet aussi de faire jouer sur un effet microcosme/macrocosome, comme par exemple une télévision est installée sur scène et que l'écran est au fond (lieu de l'action) ou quand un aquarium au premier plan renvoie vers l'aquarium géant de Platée au centre. La nourriture pour poisson que versent Mercure et Momus se déverse alors au centre de la scène.

La distribution était d'une excellente qualité, tant dans la partie vocale (sauf peut-être Jupiter qui a eu un début difficile). Thalie/La Folie était d'une grande agilité, toute en espièglerie, Thespis d'une grande expressivité. Le rôle-titre (qui est un rôle d'homme travesti) était époustouflant, tant vocalement que dans son jeu scénique, qui nous a rappelé les grands moments d'une Italienne à Alger (production de l'Opéra du Rhin d'il y a quelques années). Mais toute la distribution, jusqu'au chœur et aux danseurs, était au diapason pour rendre la farce.

Les ballets étaient certes peu techniques mais d'une grande inventivité et s'insérant avec beaucoup de justesse dans l'oeuvre (ah ces baigneurs ! les filles de la pub ! les indiens et les cow-boys !).

Il faut aussi signaler la qualité des costumes, éléments essentiels pour passer en revue (et ajouter au comique) de cette Amérique *fifties* où rien ne nous est épargné !

L'orchestre des Talens Lyriques a été d'un parfait support pour les chanteurs, présent au besoin, jamais envahissant, avec une belle unicité de son et une très grande maîtrise de la partition. On aurait souhaité un chalumeau plus insistant parfois, mais bon, tout était très en place et c'était peut-être là un choix interprétatif.

On a donc assisté à une production de très haut vol, alliant des chanteurs excellents à une mise en scène très plaisante et travaillée, le tout soutenu par des spécialistes du genre. Comment ne pas en sortir ravi ?

(le rôle-titre, Emiliano Gonzalez-Toro, a bien mérité le tonnerre d'applaudissements une fois le rideau retombé ...8,5)

par spurinna @ 13.03.10 - 00:36:52

<http://casalibri.blog.fr/2010/03/12/platee-8166366/>

Le cycle de Fondation IV, Fondation foudroyée

Roman de science-fiction d'Isaac Asimov.

L'épisode angoissant du Mulet (le conquérant mutant venu d'on ne sait où) s'éloignant, la Première Fondation de Terminus reprend son expansion, cinq siècles après sa fondation. La Seconde Fondation, celle des sciences psychiques, semble avoir été éradiquée dans la foulée. Bref tout baigne pour cette puissance qui aspire à la création du Second Empire. Le Plan Seldon, qui prévoit encore 500 ans avant l'établissement de cet Empire, est-il encore valide ou faut-il passer outre ?

Golan Trévize, jeune conseiller ambitieux de la Fondation, est envoyé contre son gré et en secret à la recherche de la Seconde Fondation. Pour couvrir sa mission, il lui est adjoint le savant Janov Pelorat qui lui recherche la Terre, mythique planète des origines dont tout le monde a perdu la trace. L'évanescence Seconde Fondation ne pourrait-elle pas y être, si elle existe encore ? A moins que ce soit cette étrange organisation appelée les Anti-Mulets qui s'y trouve ?

I. Asimov, manifestement pressé par d'autres d'écrire une suite à la trilogie originale (la dédicace est sur ce point très explicite), livre trente ans après le troisième volume une suite à Fondation et Empire. Ceci permet à l'auteur beaucoup de recul sur son propre travail.

Fondation foudroyée (traduction fort inadéquate par ailleurs de Fondation's Edge) marque une double avancée : non seulement l'histoire se passe deux cents ans après mais en plus l'auteur intègre ce qu'il a pu voir des évolutions de son propre monde avec l'apparition de l'ordinateur.

En plus de cela, c'est ce volume qui ouvre de manière large sur une histoire du monde asimovien. La Terre y est évoquée, avec plusieurs éléments de son histoire (nous sommes plus de vingt millénaires après les premiers vols spatiaux). Au travers de cette ouverture, l'auteur va relier ses différents cycles entre eux (il commence à écrire sur les robots sitôt finies les nouvelles concernant Fondation, en 1950). Si les robots et leur oeuvre sont évoqués (de manière assez fine par ailleurs), il est aussi question des Eternels (renvoyant à La Fin de l'Eternité). On trouve dans ce volume, de manière logique, un brin d'intertextualité (dont les archiconnues Lois de la Robotique).

Au niveau des thématiques abordées, la physique (et son corollaire structuraliste qui était si présent dans le tout premier livre de la série) s'éloigne de plus en plus pour faire place progressivement à la problématique de la politique, de l'intelligence artificielle et à un renforcement de l'aspect mental des choses. Ces thèmes s'appuient principalement sur la trame d'un complot caché (qui hélas mène parfois à la facilité, contrepartie de l'oeuvre de commande) mais aussi sur les notions de libre arbitre et de communication. De manière sous-jacente, la thématique de la différence (odeurs, accents, esprits, types physiques, pratiques culturelles) est très présente.

Le monde se dépositive aussi avec l'évocation d'armes atomiques (évacuées à dessein auparavant mais ici réintroduites dans le cadre des mythes portant sur la Terre et la colonisation spatiale). Si ce quatrième volume du cycle est présenté comme pouvant se lire de manière indépendante, le lien avec la trilogie originale reste donc extrêmement fort.

Stylistiquement, peu d'évolutions radicales entre les parties trois et quatre du cycle. Le nombre de pages a augmenté pour attendre les 630 (phénomène classique de la série qui s'allonge), tout comme les dialogues qui sont moins incisifs et bien plus réflexifs. Les plaidoyers en fin de volume sont sur ce point très représentatifs d'une plus forte introspection des personnages (qui restent les mêmes, contrairement aux précédents volumes du cycle).

Mais ces changements n'affectent en rien une très grande facilité de lecture.

Après tant de portes ouvertes, il ne peut que tarder au lecteur de poursuivre avec le dernier volume du cycle !

(les scientifiques de la Fondation sont si accrochés à la technique qu'ils n'ont même pas approché l'origine du Mulet ... 8,5)

par spurinna @ 27.03.10 - 16:34:07

<http://casalibri.blog.fr/2010/03/27/le-cycle-de-fondation-iv-fondation-foudroyee-8257605/>

Wagner

L'opéra des images.

Biographie de Richard Wagner par André Tubeuf.



Ah que d'images dès que l'on dit Wagner au détour d'une conversation ... Souvent la fuite. Wagner ne bénéficie pas d'une image très attrayante pour le futur auditeur d'opéra ou l'homme de la rue. Lourdeur, femmes girondes avec des casques et un pectoral rutilant et longueur des oeuvres, voici principalement ce qui fait peur. Pour le connaisseur, ou celui qui a vu au moins une oeuvre, Wagner ce sont des histoires compliquées mais passionnantes, une palette de sons reconnaissable entre mille (et un trombone basse bien présent) et souvent des personnages qui brandissent des lances.

Mais Richard Wagner c'est encore plus que cela et c'est ce que détaille cette biographie parue en 1992. Mélangeant éléments biographiques et musicaux, André Tubeuf (un ancien professeur de philosophie, chroniqueur musical et ancien membre de cabinets ministériels) fait voyager le lecteur dans l'oreille du Maître, du Grand Ami du roi de Bavière Louis II.

Et comme pour beaucoup d'artistes, la vie de Richard Wagner n'est pas faite que de moments agréables dès le départ. Orphelin de père, pourchassé par les dettes dans toute l'Europe, ce n'est que la rencontre avec le jeune Louis II, totalement subjugué par Lohengrin, qui va permettre à Wagner de ne plus penser à où loger le lendemain. Le même Wagner ne s'était pas toujours facilité la vie il faut dire.

Dispendieux, peu prévoyant et même naïf, R. Wagner n'était pas le genre à savoir réellement gérer ses revenus. Mais toujours confiant en son destin, ce poète devenu musicien par nécessité (qui ne considérait comme ses égaux que Shakespeare et Eschyle), est finalement devenu une icône de son vivant. A lui sont venus des rois, des compositeurs en devenir, la fille de Liszt (sa seconde femme) et Nietzsche.

De l'impact de son vécu dans son oeuvre (la tempête en Baltique qui donne naissance au Hollandais Volant par exemple) à sa vie amoureuse compliquée, André Tubeuf passe en revue une vie pleine - et qui s'achève à Venise au moment du carnaval - de manière très lyrique mais pas sans une érudition plus que poussée. Si une petite connaissance de l'histoire de la musique au XIXe siècle peut être utile, les oeuvres de Wagner sont décrites en fin de volume, ce qui est fort utile pour suivre la description de leurs dialogues et les nombreuses analogies qui sont faites au cours du texte.

Un livre (très richement illustré) on ne peut plus instructif pour celui qui a déjà une petite idée de l'oeuvre de

R. Wagner mais sans doute un brin trop ambitieux pour le néophyte.

(Richard, même son royal mécène il ne l'a pas ménagé ! En retenant la fin de sa Tétralogie, de peur que Louis II demande une mise en scène qui ne fut pas la sienne, Wagner pousse le vice à lui envoyer une réduction pour piano et montre par ce fait que le travail est achevé ... 7)

par spurinna @ 03.04.10 - 00:33:01

<http://casalibri.blog.fr/2010/04/02/wagner-8298394/>

Le cycle de Fondation V, Terre et Fondation

Roman de science-fiction de Isaac Asimov.

C'est avec ce cinquième volume que s'achève le cycle (qui avec Avant Fondation forme une heptalogie). Poursuivant sur sa lancée du quatrième tome, I. Asimov fait voyager ses personnages dans la Galaxie.

Arrivé sur la planète cachée Gaïa pour y faire un choix, Golan Trevize réalise qu'il lui faut repartir pour s'assurer du fait qu'il a fait le bon, de choix. Avec lui repartent le savant Janov Pélorat, spécialiste des mythes concernant la Terre, et la Gaïenne Joie, aux capacités psychiques déroutantes et à l'éthique exigeante. Golan Trevize, persuadé que ce n'est qu'avec la redécouverte de la Terre, planète des origines, qu'il pourra mettre au clair son questionnement, part donc à la recherche d'indices.

Mais c'est là une chose difficile, 20 000 ans après les débuts de la colonisation spatiale, et plus encore si l'on considère que les légendes disent la Terre radioactive et inhabitable. De plus, qui s'ingénie à faire disparaître tous les renseignements qui concernent la Terre ?

Avec cette cinquième et dernière partie (en 670 pages), I. Asimov clôt de manière brillante l'une de ses oeuvres majeures. C'en est même la clef de voûte, avec l'union finale de cycles que l'on aurait pu considérer comme distincts.

Sur la lancée de Fondation foudroyée, il fait néanmoins obliquer son histoire en abordant d'autres thématiques et en écrivant selon un angle encore inusité.

Si l'écologie reste très présente (avec des raisonnements parfois erronés, comme sans doute une bonne partie de l'astrophysique du monde), la question de la liberté est centrale, dans une opposition entre sociétés mécaniques (que Golan Trevize associe à l'esprit de masse de Gaïa) et organiques (les sociétés humaines).

Cette question de la liberté ne se limite pas à la *disputatio* qui a cours entre Golan Trevize et Joie tout du long de leur voyage, mais est étendue aux différentes situations de stase que rencontrent les personnages. Ces situations bloquées et dangereuses permettent en plus à l'auteur d'illustrer le thème du danger comme moteur du progrès (à l'appui de celui de la liberté puisque c'est l'individu hors cases qui fait avancer les choses, en bien comme en mal).

L'intégration à l'équipe née dans Fondation foudroyée du personnage féminin de Joie (d'une très grande ambiguïté par ailleurs) n'est pas que l'artifice qui permet les arguments contraires au discours de Trevize, mais c'est surtout le signe d'une écriture carrément sensualiste qui est la réelle nouveauté de cette fin de cycle. Fini les ambiances "espace, boulons et politique", c'est l'arrivée des sentiments (amicaux, amoureux, maternels) et de l'exploration des sens.

La relative discrétion du Plan Seldon, leitmotiv des deux premiers tomes du cycle, marque-t-elle une moindre implication du structuralisme ? Rien n'est moins sûr si l'on considère le projet Galaxia.

Les rarissimes facilités scénaristiques (notamment les indices portant sur les langues anciennes en rapport avec la Terre et la résolution doublement exogène - origine de l'argument final et de la menace - de la *disputatio*) ne sont qu'un terne passager sur la fin d'un cycle d'une qualité absolument première (et reconnue comme telle par de nombreux critiques).

Et quelle fin ... apothéotique et pourtant feu d'artifice d'ambiguïtés !

(si I. Asimov n'est pas un futurologue doué, il a tout de même d'excellentes idées ... 8,5/9)

par spurinna @ 10.04.10 - 17:42:57

<http://casalibri.blog.fr/2010/04/10/le-cycle-de-fondation-v-terre-et-fondation-8342898/>

Greek and Roman Oared Warships 399-30 B.C.

Essai d'histoire navale antique sous la direction de John S. Morrison.

César, au delà de ses qualités de stratège et de dirigeant qu'il avait en commun avec Alexandre le Grand, fut aussi un amiral expérimenté. Et on a du mal à se représenter aujourd'hui les choses que son fils Octave a pu voir (et à fait gérer par Agrippa), commandant plus de 200 bâtiments de guerre accompagnés de navires auxiliaires et faisant face à la flotte de Marc-Antoine et Cléopâtre, d'une taille comparable, à Actium (en 31 avant J.-C.). De chaque côté, des centaines de milliers d'hommes, qu'il faut organiser, nourrir et payer.

John Morrison, professeur d'Antiquité classique à Cambridge et décédé en 2000, est ce mordu de navigation antique qui a présidé à la construction de la trirème Olympias dans les années 1980. Ce navire, avec ses 170 rameurs, a conduit plusieurs campagnes d'archéologie expérimentale jusqu'en 1994. Ce projet a donné lieu à plusieurs publications, dont le présent livre.

L'ouvrage, de 370 pages, ouvre sur une histoire des campagnes navales en Méditerranée, en Mer Noire et dans l'Atlantique entre 399 et 30 avant J.-C. (entre la marine de Denys de Syracuse et la bataille d'Actium) puis l'auteur principal traite des différentes illustrations de navires de guerre à rames (une iconographie répartie entre peintures, sculptures et pièces de monnaies), pour finalement aboutir à une catégorisation des navires antiques. L'architecte naval J.F. Coates prend alors le relais pour s'attacher à la reconstruction de ces types (plans à l'appui). J.S. Morrison conclut le livre en décrivant les équipages, la vie à bord des navires et les tactiques employées dans la guerre navale.

Malgré la grande difficulté de sa lecture, principalement due à l'aspect très technique du sujet, ce livre est à la fois d'un grand intérêt et créateur d'enthousiasmes.

Très bien construit, ce livre montre les fluctuations dans la grosseur des flottes engagées (des flottes de plusieurs centaines d'unités pour les Diadoques, les trois dizaines d'unités des Romains au IIIe siècle, avec les choix tactiques que sous-tendent les choix de constructions) mais décrit surtout les contraintes physiques des navires à rames, dont les plus gros nécessitent plus de 500 rameurs (le plus gros navire à rames connu, totalement inutile et quasi immobile, construit par Ptolémée III Philopator en Egypte, est sans doute un catamaran comptant 80 rangées de rameurs pour 4000 rameurs et un total de 7250 hommes d'équipage).

L'ouvrage fait très bien la différence entre les techniques et les pratiques antiques et celles qui sont postérieures (galères médiévales et modernes, frégates modernes). Il montre aussi que la pratique de la piraterie somalienne actuelle de tracter des embarcations rapides derrière un bateau-mère était déjà utilisée par les pirates de Cilicie (côte du sud de l'Anatolie). Il est aussi une partie des plus extraordinaire sur l'artillerie embarquée, les grappins mécaniques (aprax) et les fortifications démontables dont sont dotés les plus gros navires (les navires de ligne à la fin du Ier siècle avant J.-C. déplacent 120 tonnes pour 500 hommes d'équipage, à comparer aux 141 hommes d'une frégate de classe Lafayette actuelle). Les descriptions techniques sont très complètes, jusqu'aux analyses physioergonomiques et aux contraintes d'aération pour faire atteindre aux navires les plus rapides la vitesse de 9 noeuds (17 km/h en usant seulement des rames, mais pendant quelques minutes seulement).

On peut cependant regretter l'absence des Etrusques dans les descriptions des campagnes navales (au vu de leurs liens avec les Romains sur ce point, matérialisés par des alliances et une colonisation commune) et l'oubli de la sculpture de l'Argo dans la grotte de la villa de Tibère à Sperlonga dans le dossier iconographique (ou alors c'est voulu mais les auteurs ne disent rien de ce choix).

L'absence dans ce livre de données archéologiques subaquatiques en ce qui concerne les marines de guerre antique est explicable par le peu de choses retrouvées (les prospections à Actium sont récentes et pas pléthoriques) et il faut invalider la position des auteurs sur le korax (le corbeau, pont d'assaut romain qui est

censé se fier dans le pont du navire adverse) dont il a été démontré depuis la très grande difficulté de mise en oeuvre.

Si l'utilisation du glossaire est constante tout au long de la lecture de ce livre pour une compréhension minimale, son apport n'en est pas amoindri. Un ouvrage incontournable pour tous ceux que l'antiquité maritime intéresse et qui permet d'intéressantes comparaisons avec le monde d'aujourd'hui.

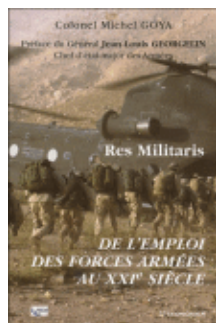
(où l'on apprend que les Vénètes armoricains ont été plus vaincus par l'absence de vent pour leurs navires sans rames que par César, que les Romains n'ont jamais été des marins au contraire des Rhodiens et que Hannibal a aussi été un très bon amiral ... 8)

par spurinna @ 25.04.10 - 15:08:50

<http://casalibri.blog.fr/2010/04/25/greek-and-roman-oared-warships-399-30-b-c-8449987/>

Res Militaris

De l'emploi des forces armées au XXIe siècle.
Sélection de fiches historiques du Colonel Michel Goya.



Après la série consacrée à John Keegan et aux batailles du passé dans [ces lignes](#), nous nous intéressons maintenant à des conflits plus récents, des guerres d'Indochine aux opérations en Afghanistan avec le Colonel Goya.

Michel Goya, attaché au cabinet du général Georgelin (Chef de l'Etat-Major des Armées de 2006 à 2010), a produit à l'attention de son chef une série de fiches historiques. Elles sont rassemblées dans ce livre (en 240 pages, plus les annexes).

Les sujets sont plutôt vastes, répartis en plusieurs chapitres : évolution des forces armées entre 1815 et nos jours, le concept de pause stratégique et ses conséquences, le rapport entre savoir et pouvoir, l'emploi de forces armées pour des missions de sécurité intérieure, les dangers de la rationalité comptable, les réactions face aux réformes dans les armées, le renouvellement du concept de campagne après 1968, la guerre au milieu des populations (entre guerre du Rif et Afghanistan) et les problèmes récents de diverses armées depuis 2000. Les thèmes traités sont tout aussi étendus, allant de la réorganisation d'IBM, à une comparaison des coûts des opérations extérieures françaises en passant par les effets psychologiques du conflit entre Israël et le Hezbollah en 2006.

Malgré des longueurs de fiches très inégales, ces dernières sont très fouillées, ouvrant une multitude de portes (les cas des conflits en Algérie et au Viêt-Nam par exemple) et donnant des points de vue peu répandus. J'ai appris des quantités de choses à la lecture de ce livre. Mais bien sûr ces fiches ne sont pas inatteignables par la critique.

Il y a par exemple quelques faiblesses dans les parties économiques (hélas pas limitée aux écrits de M. Goya) et même l'historien est choqué quand on prétend produire des parts de PIB par zones avant l'ère statistique (type X% du PIB mondial pour la Chine au Moyen-Âge). L'utilisation des cycles de Kondratieff est elle aussi discutable (les prédictions sont difficiles, surtout celles concernant l'avenir, dit-on). De même, on peut discuter de l'étendue réelle des dégâts à Pearl Harbor après l'attaque japonaise.

Il est dommage aussi de ne pas avoir les dates de rédactions des fiches. Pour certaines il est une mention de publication ou une extrapolation est possible, mais avoir les dates de rédaction aurait été un plus pour la contextualisation.

L'auteur ne cache pas non plus dans ses fiches ses deux arguments principaux (et qui sont peut être la raison de la publication de ces mêmes fiches) : un pays qui consacre moins de 3% à ses forces armées n'assure pas sa survie et que les réformes réussies sont celles qui mettent l'humain au centre du processus. Ce sont des idées-forces qui réapparaissent assez souvent dans l'ouvrage.

C'est donc un ouvrage d'un grand intérêt, un coup de projecteur bref mais instructif sur ce que peut recevoir le

militaire le plus gradé de France et qui doit alimenter sa réflexion. A recommander à toute personne déjà initiée aux relations internationales et à l'histoire des conflits récents.

(extrêmement étrange ce très fort courant antimilitariste en 1946, alors que la Libération est si proche ...8)

par spurinna @ 30.04.10 - 17:42:57

<http://casalibri.blog.fr/2010/04/30/res-militaris-8486828/>

Rétroaction pour l'article "Res Militaris"

Goya [Visiteur]

01.05.10 @ 20:49

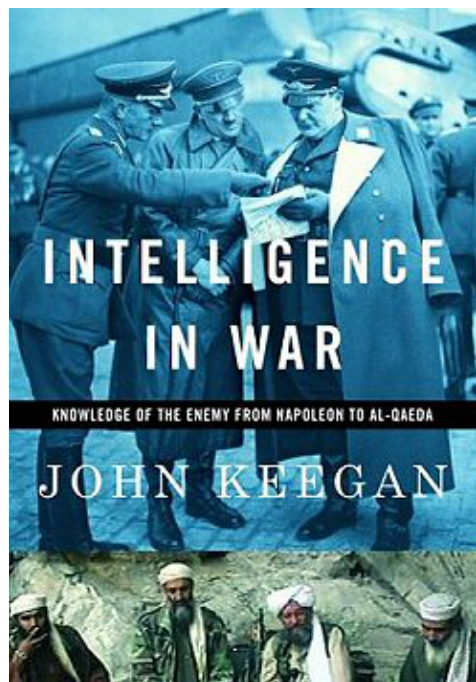
Merci pour cette critique.

Michel Goya



Intelligence in War

Knowledge of the Enemy from Napoleon to Al-Qaeda.
Essai historique de John Keegan.



Parmi les écrits les plus récents écrits de John Keegan (c'est déjà la troisième oeuvre du célèbre historien britannique chroniqué dans [ces lignes](#)), les critiques semblent avoir du mal à trouver les pépites qui avaient participées au renouvellement de l'histoire militaire dans les années 70. Pour beaucoup de ces critiques, seul surnagerait son Intelligence in War, c'est à dire son étude sur la place du renseignement dans les guerres.

La construction du livre reste dans le grand classique pour J. Keegan, avec un choix de batailles qui doivent appuyer le discours. Après une introduction en deux parties, l'étude commence avec la bataille navale d'Aboukir (et la croisière de Nelson qui mène à la bataille), puis on passe à la campagne du général confédéré Jackson dans la vallée de la Shenandoah pendant la Guerre de Sécession avant de revenir à la mer pour traiter des conditions de navigations et de communications des flottes allemandes et anglaises durant la Première Guerre Mondiale (principalement dans le Pacifique).

Toujours dans une progression chronologique et anglo-saxonne, J. Keegan passe ensuite à la conquête de la Crête par les Allemands (avec pourtant une force ANZAC plus nombreuse défendant l'île) avant de continuer ses allers-retours à la mer, premièrement à Midway (qui marque la fin de l'expansion japonaise dans le Pacifique et la destruction de trois porte-avions) puis dans l'Atlantique (où les sous-marins allemands ont pour but d'arrêter le trafic maritime à destination de l'Angleterre).

Enfin, l'auteur étudie les différentes manières dont les Alliés ont eu connaissance des armes secrètes allemandes durant la Seconde Guerre Mondiale et la prise en compte de ses renseignements par le commandement. Un epilogue et une conclusion, passant rapidement en revue l'évolution du renseignement depuis 1945 et concluant sur la valeur du renseignement mettent fin à ce livre de plus de 400 pages.

Ce livre attire plusieurs remarques, qui *in fine*, montrent que hélas John Keegan semble être bel et bien rentré dans le rang.

Tout d'abord, le sous-titre (qui est un choix de l'éditeur, n'en doutons pas) est lui-même assez mensonger. De Napoléon il n'est pas question, puisque l'on parle de la croisière de Nelson et Al-Qaida n'est mentionnée qu'une seule fois dans tout le livre. Déjà que les choix de batailles ne sont pas expliqués ...

Ensuite, malgré une qualité littéraire indéniable, l'auteur use trop du contrafactuel et sans souvent analyser les faits qu'il expose au lecteur. Ceci a aussi pour conséquence de renforcer l'impression que ce livre ne traite pas

d'histoire du renseignement mais principalement de celle des transmissions (seule la partie sur les armes secrètes peut être exemptée de ce reproche). Et comme en plus l'auteur nous sert parfois des conclusions biaisées (ses conclusions regorgent d'avis étranges), en plus de répétitions inutiles sur la nouveauté du V2 et sa postérité ...

Le pire est atteint quand, dans ses conclusions, J. Keegan s'arrête sur les liens entre Special Operational Executive (le service chargé du lien avec les mouvements de résistance en Europe et de l'agitation dans le territoire du IIIe Reich) et la Résistance française. Le SOE y est crédité de l'édification des réseaux et de leurs structurations de manière très très hâtive.

Et quand on en vient à lire que la Résistance n'a absolument rien fait contre les forces armées allemandes (avec les conséquences qu'avaient les assassinats d'officiers ...) et que jamais les vingt divisions stationnées en France n'ont combattu contre la Résistance avant juin 1944, là on commence à s'interroger ... Dans le Vercors, les 20 000 soldats allemands c'était sans doute des touristes égarés demandant péniblement leur chemin aux Miliciens entre janvier et juillet 1944 ?

Cela dit, tout n'est pas non plus à jeter dans ce livre. On sent bien que l'auteur maîtrise la Première Guerre Mondiale plus que tout le reste, et ses informations sur l'impréparation dramatique de la Guerre des Malouines sont intéressantes (à tel point point que deux sergents du Special Air Service (SAS) font faire annuler une mission par leurs supérieurs, cas très occidental si l'on suit V.D. Hanson). J. Keegan est même savoureux quand il moque l'attirance incompréhensible du grand public pour les Cinq de Cambridge, ces espions britanniques de la meilleure société travaillant pour l'Union Soviétique. Il est même plutôt dans le vrai quand il décrit le penchant britannique pour les troupes irrégulières, héritées de celles qui ont construit l'Empire, avec des choix pas toujours judicieux.

John Keegan, qui en conclusion rappelle la primauté de la force sur le renseignement (c'est à dire l'inutilité de tout savoir sans rien ne pouvoir faire pour contrer), n'est néanmoins pas si éloigné que cela des problématiques actuelles de défense et de sécurité qui ont cours en Occident. Par contre sa volonté de séparer strictement le renseignement de l'action subversive risque de rester lettre morte.

(Dans sa volonté de tout faire, de couvrir tous les milieux et toutes les époques, John Keegan s'est sans doute perdu ... 6/6,5)

par spurinna @ 08.05.10 - 19:59:04

<http://casalibri.blog.fr/2010/05/08/intelligence-in-war-8543462/>

The Legend of Sigurd and Gudrun

Poèmes de J.R.R. Tolkien, édités par Christopher Tolkien.
Existe aussi en français.

Où l'on continue de se demander quand le Professeur (comme le surnomment ses admirateurs) se prenait le temps d'enseigner et de faire un peu de recherche ...

On le sait, Tolkien était un spécialiste du Vieil Anglais et du Saxon à l'Université d'Oxford après avoir débuté son enseignement à Leeds. En étudiant Beowulf (dont il a donné une traduction), il est amené à s'intéresser aux possibles influences nordiques dans cette oeuvre. Le voilà donc dérivant vers les grands écrits en vieux norrois, la langue des anciens Scandinaves, que sont l'Edda en prose, écrite par l'éruudit islandais Snorri Sturluson au XIIIe siècle et sa source fragmentaire, l'Edda en vers (dont les auteurs sont inconnus et qui remonte au Haut Moyen-Âge).

Dans ses deux oeuvres, Tolkien se concentre sur deux poèmes, le Lai de Sigurd et le Lai de Gudrun. Si l'histoire de Sigurd/Siegfried, commune à toute l'aire germanique, est connue, elle l'est surtout à travers la version de Richard Wagner (sa Tétralogie), qui fait lui même des choix (à but dramatiques bien évidemment) dans le Nibelungenlied (la version germanique des mythes).

Tolkien lui, voulant retrouver le *Urtext*, le discours premier en quelques sortes, en vient à donner sa propre version des poèmes, y compris dans leurs formes. Ils sont le fruit d'une analyse critique des sources, qui fut l'objet de plusieurs cours à Oxford. Il compose donc le Völsungakvida en nyja (le Nouveau Lai des Völsungs, les Völsungs étant la famille de Sigmund et Sigurd) suivi du Gudrunarkvida en nyja (le Nouveau Lai de Gudrun, cette dernière étant l'épouse de Sigurd avant d'être celle d'Attila le Hun, à la rencontre comme souvent du mythe et de l'histoire).

Ces deux poèmes (respectivement 341 et 166 stances) forment les pivots de ce livre, accompagnés d'une introduction sur l'Edda en vers, des commentaires et de trois appendices (un précis historique et extrêmement intéressant traitant des liens entre les Nibelungen, les Burgondes, les Huns et Beowulf et deux courts poèmes). Le tout jauge 377 pages.

Le tout est bien évidemment d'un niveau d'érudition qui force le respect. Même si le langage, poétique et vieilli, est difficile à dompter entièrement, on sent la force et le talent de Tolkien, hommage à la concision et à la vigueur de l'Edda en vers. Il faut être très averti pour se dépêtrer du vocabulaire.

Le commentaire, très filial, des poèmes par Christopher Tolkien est du même tonneau, même si l'on peut regretter l'absence de distinction vraiment claire entre les commentaires du père et ceux du fils dans la typographie. Ceci, tout comme l'absence de bibliographie, semble être une conséquence de choix éditoriaux, le public visé étant celui des amateurs de littérature et non pas un public académique. Savoir que certains mots sont expliqués dans les commentaires aurait aussi aidé au cours de la lecture des lais.

Celui qui recherchera une filiation immédiate entre ce livre et le Seigneur des Anneaux trouvera peu de choses à se mettre sous la dent. Mais le lecteur y trouvera sans doute une étoile de plus dans la galaxie inspiratrice de J.R.R. Tolkien. Vous savez, une histoire d'anneau qui crée d'autres anneaux, un corbeau qui parle, une épée brisée et reforgée ...

(2728 vers pour le Lai des Völsungs, finalement ça se lit vite si l'on cherche pas trop la signification précise de tous les mots ... 7)

par spurinna @ 21.05.10 - 17:24:29

<http://casalibri.blog.fr/2010/05/21/the-legend-of-sigurd-and-gudrun-8640969/>

Histoire de l'armée de l'air

Essai historique de Patrick Facon.



L'armée de l'air française a fêté en 2009 les 75 ans de son existence. Mais elle aurait pu bien pu fêter le centenaire de l'avion militaire. En réalité, cette approche strictement "armée de l'air" donne le ton. Si l'armée de l'air naît d'une loi en 1934, suite à un décret en 1933, l'aviation est déjà une direction du Ministère de la Guerre en 1913 et est élevée au statut d'arme de l'armée de terre en 1922. Le livre s'attache clairement à l'histoire de l'armée de l'air en tant qu'institution et non à l'histoire de l'avion en tant qu'arme, qu'il soit rattaché aux armées de l'air, de terre ou de mer.

Et cette organisation sociale a eu une histoire pour le moins tumultueuse, que détaille P. Facon. Après la Première Guerre Mondiale, que faire des milliers d'avions construits ? Les aviateurs se voient passer à l'offensive stratégique alors que les chefs de l'armée de terre ne voient l'avion que comme de l'artillerie volante chargée d'accompagner les troupes au sol. L'indépendance de l'essentiel des forces aérienne est un long combat qui n'est résolu qu'en 1934, alors que l'aéronautique évolue à pas de géants.

La Seconde Guerre Mondiale est une période de crise extrême et de renaissance, entre des pertes très lourdes en 1940 (pour plusieurs raisons allant des problèmes matériels aux conceptions stratégiques), la scission entre les forces aériennes de Vichy (puis de Vichy et d'Afrique en 1942) et celles de la France Libre, puis la reconstruction grâce aux Alliés (qui entérinent la séparation avec les forces au sol). Une reconstruction brisée par la fin de la guerre et l'arrêt de la livraison de matériel anglo-saxon ...

Après 1945, avec une industrie aéronautique nationale en triste état et les conflits en Indochine, à Suez et en Algérie, l'armée de l'air gère la pénurie et se sent mise en danger. C'est finalement l'arme nucléaire qui va former le coeur de la culture de l'armée de l'air, dans les années 60. L'armée de l'air a alors en charge deux des trois vecteurs de la dissuasion, avec les Mirages IV et les missiles du plateau d'Albion. Les années 90 voient un autre tournant, avec des opérations aériennes d'envergure en lors de la Seconde Guerre du Golfe et des conflits balkaniques, avant d'agir en Afghanistan à partir de 2002.

Le premier choc avec ce livre ne vient pas de l'absence d'illustrations, du style d'écriture (sans fioriture, efficace et clair, malgré des baisses de régime épisodiques) ou encore de sa longueur (550 pages bien tassées)

mais de l'absence de notes infrapaginales. Comment un tel livre, qui se veut faire le point sur 75 années et sur une recherche qui n'en est de loin plus à ses balbutiements, peut-il être démuné à ce point d'éléments vérifiables ?

Même les citations dans le texte ne sont pas renseignées (au delà des auteurs, sans même mention de dates). L'auteur est pourtant un universitaire, directeur de recherche au Service Historique de la Défense. De plus, la bibliographie est plutôt courte et va jusqu'à citer des mémoires de Master1 (qui selon les textes ministériels sont des mémoires de 20 à 30 pages ...). Je ne sais à qui faire porter la responsabilité d'exigences scientifiques si basses, La Documentation Française faisant d'ordinaire les choses correctement. La tentation de faire grand public ? Auquel cas, ce n'était vraiment pas le bon sujet, tant les connaissances historiques minimales pour aborder le livre me semblent loin du grand public.

On peut aussi regretter l'absence des hommes et du matériel dans cette histoire très axée sur l'organisation. On sait assez peu de choses sur qui sont les personnels de l'armée de l'air aux différentes étapes de son histoire (y compris à ses héroïques débuts !), leurs recrutements, leurs devenir. Si c'est l'armée de l'air qui crée les troupes parachutistes, l'auteur ne dit pas quand et dans quelles conditions elles sont versées à l'armée de terre. De même, il y a peu de choses sur les origines des tenues (même si l'on parle de leur conservation dans les formations de la Royal Air Force).

Les avions sont de plus en plus évoqués au fur et à mesure de l'avancement du récit. S'il est très très peu de choses sur le matériel des années 20 et 30, on en sait un peu plus avec 1940 et de plus en plus à partir des Mirages.

Quant au radar, il fait son apparition comme un cheveu sur la soupe et les ballons disparaissent sans laisser d'adresse.

L'aspect doctrinal et organisationnel laisse peu de place au reste, ce qui aurait mérité l'ajout d'un sous-titre à l'ouvrage.

Que l'on ne se méprenne néanmoins pas. L'ouvrage de P. Facon n'est pas sans qualité et les renseignements y sont très abondants (les frères Michelin comme promoteurs de l'aviation, le char et l'avion militaire partageant un même père en la personne du colonel Estienne, la forte propension des aviateurs à la coopération internationale par exemple). Les tableaux dans le texte sont aussi très utiles.

L'amateur d'avions ne peut être que déçu, le lecteur recherchant des éléments culturels de base sur l'armée de l'air sera plus à son aise dans ce livre.

Il reste de la place pour un ouvrage faisant le point sur les gens au sein de l'institution.

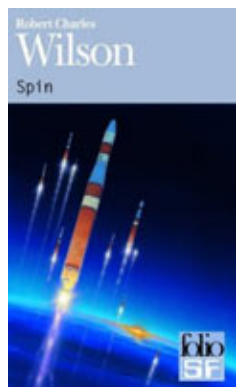
(trois armées de l'air françaises en 1942 après avoir été la première aviation militaire du monde 33 ans plus tôt, c'était inattendu. 6,5)

par [spurinna](#) @ 06.06.10 - 19:10:07

<http://casalibri.blog.fr/2010/06/06/histoire-de-l-armee-de-l-air-8746046/>

Spin

Roman de science-fiction de Robert Charles Wilson.



Ce roman bénéficie d'une petite aura dans le monde des lecteurs de SF, bien aidé en cela par son Prix Hugo de 2006 et son Grand Prix de l'Imaginaire, roman étranger, en 2008. Ce prix avait déjà récompensé La Horde du Contrevent en 2006, mais dans la section des romans francophones (c'est chroniqué [ici](#)). J'ai donc voulu me faire une idée par moi-même.

L'histoire suit les destinées sur plusieurs décennies de trois enfants, Diane et Jason Lawton, deux jumeaux fortunés, et Tyler Dupree, le fils de la gouvernante des Lawton. Un soir d'automne, les étoiles disparaissent du ciel et plusieurs incohérences temporelles ont lieu : un satellite qui retombe le soir même de son lancement contient des mois de données. Le Temps semble s'être comme ralenti sur Terre, alors qu'au delà de la barrière qui semble empêcher de voir les étoiles, ce même temps file à toute vitesse. Cependant, le Soleil n'est pas immortel et il reste peut être cinquante ans avant que sa dégénérescence et sa transformation en nova ne fasse griller la Terre et tous ceux qui l'habitent.

Si certains gouvernements cherchent des solutions au delà de la Terre, plusieurs groupes se préparent pour la fin du monde, dans des sociétés au bord du chaos. Tyler Dupree et Jason Lawton, devenus adultes, tenteront de comprendre et d'inverser le cours des choses tandis que Diane cherchera dans la religion le réconfort qu'elle n'avait pas chez elle.

Comment finira ce mouvement entropique ?

Spin étant un roman basé sur le temps, sa construction en est naturellement affectée. En à peine plus de 600 pages, l'auteur fait alterner (avec une accélération finale) les épisodes "historiques" racontés par Tyler Dupree et les scènes finales, dans un cadre tout autre.

Cependant on pourrait qualifier la progression d'assez lente. Une autre expérience du temps pour le lecteur ?

Le style est quant à lui plutôt plaisant, très ouvert, moins centré sur les Etats-Unis que d'autres ouvrages de SF étatsuniens (le fruit de la vie de l'auteur au Canada ?). L'atmosphère de fin du monde (avec ses maladies, ses peurs, ses changements) est plutôt bien rendue et le glissement vers l'anticipation puis la SF y gagne beaucoup, avec des aspects très naturalistes. La fin est assez intéressante sans pour autant arriver comme un cheveu sur la soupe (une arrivée assez hard SF pour tout dire).

Les personnages principaux, malgré une période enfance/adolescence que peut être des lecteurs n'apprécieront pas, ont de l'épaisseur. Sans aller jusqu'à dire qu'ils seront des archétypes fondateurs, inspirateurs de romans futurs, ils changent peu au cours de l'histoire mais réservent des dialogues naturels et des comportements cohérents. Les personnages secondaires ne sont pas sans surprises.

Spin est donc un très bon livre, qui manque peut être juste d'un peu de rythme pour être plus addictif.

(il y a une très belle mise en abyme littéraire p. 354 de la version poche ... 7,5)

par spurinna @ 23.06.10 - 01:27:41

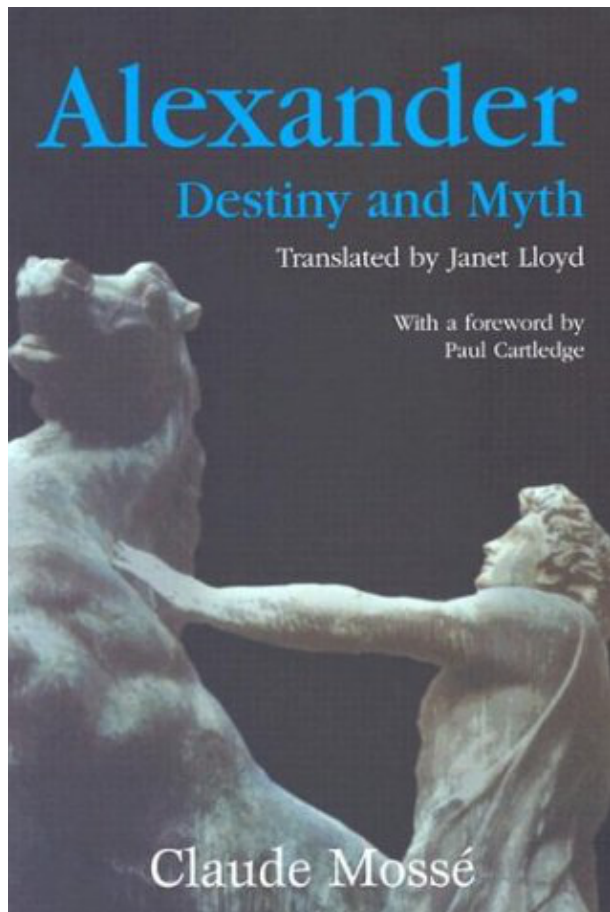
<http://casalibri.blog.fr/2010/06/23/spin-8848988/>

Alexander

Destiny and Myth.

Essai historique de Claude Mossé.

Existe en français sous le titre Alexandre, la destinée d'un mythe.



Comme vous avez pu le constater ([ici](#), [ici](#), ou encore [ici](#)) chez Casalibri, on aime assez Alexandre le Grand (bon, oui, moi essentiellement ...). Surtout que ce personnage de l'Antiquité ne cesse pas d'interroger les savants et les artistes après sa mort à Babylone en 323 avant notre ère (de cause toujours débattue, par ailleurs). Objet de portraits moraux, prétexte à de violentes charges contre la monarchie ou image même du roi victorieux, cette figure reste présente jusque dans la littérature du XXe siècle. Au point que depuis sa mort, deux courants s'affrontent, entre Alexandre le fou sanguinaire et Alexandre le roi philosophe, vertueux et violent parce que restant humain.

Avoir fait pleurer Jules César et servir de modèle pour les plafonds de Versailles, tout le monde ne peut pas en dire autant.

Claude Mossé présente avec ce livre une forme assez peu courante de la biographie, une biographie qui excède de loin les bornes de la vie du sujet. Certes, l'ouvrage commence avec les différentes étapes de sa vie : son accession au trône de Macédoine et le début de son règne, la conquête des provinces occidentales de l'Empire perse, celle des provinces orientales et un état du monde gréco-oriental en 323 av. J.-C.

Mais en plus de ce travail normal de biographie (et déjà fait de manière abondante par tant d'autres auteurs), C. Mossé s'attache aussi à définir les différentes facettes du conquérant : le roi des Macédoniens, l'*hegemon* des Grecs (le chef de la coalition grecque), le successeur des Achéménides et enfin le fils de Zeus. A chaque fois, l'auteur considère les sources autant que les écoles historiographiques.

Dans une troisième partie, l'auteur aborde Alexandre en tant qu'homme, avec son enfance et sa formation

intellectuelle, sa personnalité, les zones d'ombres de cette dernière et celles qui sont éclairées. Puis C. Mossé fait le point sur l'héritage d'Alexandre, entre un empire fragile, l'invention d'un nouveau type de monarchie, la naissance d'un nouveau monde méditerranéen et l'hellénisation de l'Orient.

Enfin, dans une cinquième et dernière partie, l'auteur traite d'Alexandre comme héros mythique, de l'Antiquité au XVIIIe siècle français, avant de faire de rapides points historiographiques et de conclure avec l'évocation de romans sur Alexandre.

On ne saurait trop louer le sérieux de l'étude (ou de l'approche, comme le souligne elle-même l'auteur, une étude de ce sujet étant l'oeuvre d'une vie entière). Malgré l'absence de notes infrapaginales, les sources sont indiquées de manière pertinente, dans une clarté du discours qui rend la lecture très plaisante (C. Mossé a aussi écrit un roman policier, marotte pas inhabituelle chez les antiquisants).

Les apports sont parfois même étonnants. Entre un Alexandre qui entre dans la Torah, un autre qui devient modèle de chevalerie, un autre qui devient une figure du monde islamique, les Alexandres, bons, mauvais ou balancés se croisent.

Nul besoin d'être un spécialiste de la période en plus de cela. Non seulement les annexes sont d'une grande utilité (chronologies, personnages de premier plan, très ample bibliographie) mais le texte se suffit très bien à lui-même, ne demandant, à mon avis, l'appoint d'aucun autre ouvrage s'il reste au lecteur quelques gros souvenirs de ses rares cours d'histoire grecque du collège.

Autant dire qu'avec une si grande scientifique, les erreurs repérables ne sont pas légions (ou phalanges plutôt ...). Un Al Farabi qualifié d'Arabe peut-être (il est Persan, comme beaucoup des savants médiévaux dits arabes) ... Bien peu de choses donc !

Sans doute aurait-on aimé avoir des choses plus conséquentes sur divers thèmes, mais le format de 200 pages était sans doute un bon choix, un bon compromis entre approche vivifiante et exhaustivité.

(Le Roman d'Alexandre, fixé au IIIe siècle de notre ère et très lu durant tout le Moyen-Âge, ça semble vraiment à lire ... de la fantasy à la David Gemmell bien avant Gemmell ! 8,5)

par spurinna @ 30.06.10 - 00:49:45

<http://casalibri.blog.fr/2010/06/29/alexander-8888714/>

Rétroaction pour l'article "Alexander"



EtMotifs [Membre]

02.07.10 @ 00:49

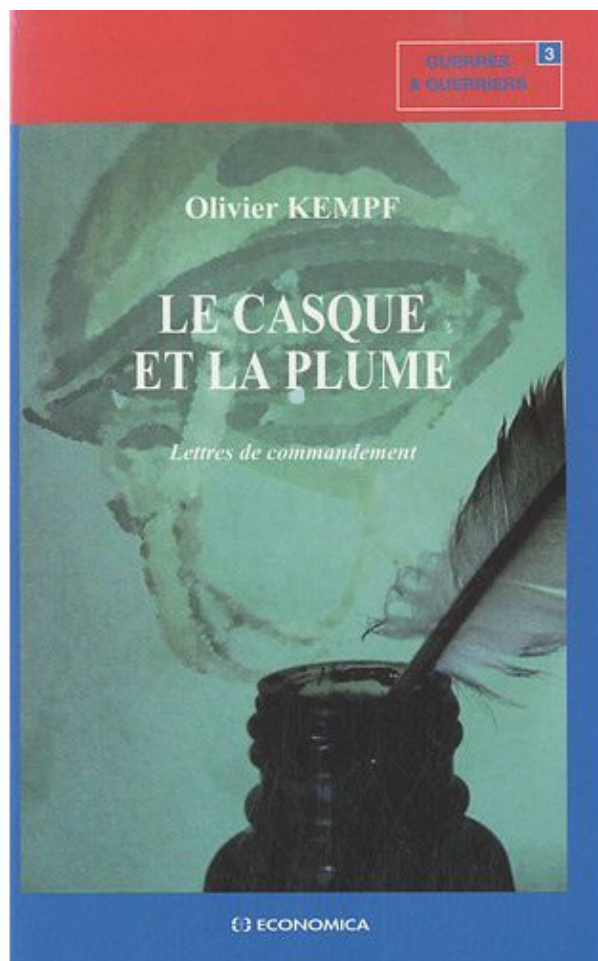
Faudra que je l'achète à Jolan pour quand il sera grand. Alexandre est son deuxième prénom, volontairement à cause de cet Alexandre-là



Le casque et la plume

Lettres de commandement.

Recueil de lettres mensuelles adressées à ses capitaines par le colonel Olivier Kempf.



Plusieurs écrits militaires ont déjà utilisé le rapprochement entre l'épée et la plume (le revue Influences par exemple) mais à ma connaissance, c'est la première fois que le casque est associé à la plume pour former un titre de livre à sujet militaire. C'est en réalité très programmatique : au lieu de se concentrer sur l'art de la guerre (l'épée), le livre se concentre sur le travail de commandement quand l'épée est encore au fourreau, du côté de la tête du chef (d'où le casque).

En 23 textes courts et thématiques, le colonel Kempf se donne pour but de faire regarder ses capitaines "au delà de la colline". Le champs est très large : la maîtrise du temps, les absences, les notations, la hiérarchie, les opex (opérations extérieures), la cohésion, punir, commander ou gérer, retards et priorités ... Parmi ces textes figurent aussi deux discours, l'un sur Dien Bien Phu (peut-être en présence du général Bigeard, qui habitait la ville où était le colonel Kempf) et l'autre donné à l'occasion de la commémoration de l'armistice de 1918.

A chaque fois, dans un style qui ne recherche pas l'effet littéraire mais qui est assez mouvant, l'auteur énonce clairement ses idées. Le tout n'est pas sans humour, toujours pédagogique et sans pédanterie (la citation des Bienveillantes de J. Littel en p. 42 m'a cependant surpris).

Certaines phrases feraient sans doutes de bonnes maximes (sur le petit chef, dans la lettre sur les signatures en p. 13 par exemple), que Machiavel n'aurait peut être pas reniée pour son Art de la Guerre.

La p.117 sur le combat vu comme un affrontement de volontés m'a fait penser à une phrase de P. Reynaud, "Pour vaincre l ennemi, il faut, d'abord, nous vaincre nous-même" (un autographe vu dans un exemplaire de son livre Finances de guerre, paru en février 1940).

La relation civil/militaire est dans ce livre éclairée depuis le point de vue des militaires, avec des notes sur la gestion (le "manadgmen't") ou encore sur l'importance des portes ouvertes pour un régiment. Pour celui qui n'a jamais vécu en escadron ou en compagnie, chaque page apporte son lot d'informations sur la routine, les frustrations, les hommes et leurs difficultés.

Quelques points, non pas négatifs, mais moins biens.

Il est quelques acronymes qui auraient mérités un développement, car inaccessibles au lecteur peu familier des usages internes de l'armée de terre (et a fortiori des armées). Jean Bodin (le théoricien de la royauté) aurait aussi mérité une petite note explicative p. 111. La couverture n'est hélas pas du meilleur effet. Elle était peu plaisante en image mais malheureusement, la voir de plus près ne l'a pas arrangée. Le vert et le bleu ...

Il est aussi dommage que ce soit si court (128 pages), mais c'est le choix du format, en plus de celui de l'auteur de ne pas trop les remanier et d'augmenter les lettres. Ne boudons pas la sincérité !

L'auteur, à mon sens, a atteint son objectif, celui de l'élévation du banal, de la stimulation des capitaines, en vue de leurs faire considérer les éléments les plus triviaux de leur commandement comme les éléments d'un tout, celui d'être prêt à combattre à tout moment.

(ah il prend cher Macheprot dans ce livre ! Référence peu évidente pour le non-initié, mais il me semble l'avoir trouvée chez Pierre Dac ...8)

par spurinna @ 02.07.10 - 01:04:42

<http://casalibri.blog.fr/2010/07/02/le-casque-et-la-plume-8899908/>

Jenufa

Livret et musique de Leos Janacek, d'après l'oeuvre dramatique de Gabriela Preissova.
Production de l'Opéra de Flandre.

Devant la modernité qui étreint les villes au début du XXe siècle, la campagne paraît un lieu enfermé, aux moeurs pour le moins datées, un monde lointain et vieux. C'est ce monde que décrit L. Janacek dans son opéra en trois actes, mais avec néanmoins un espoir qui n'est peut être pas parvenu aux villes industrialisées de l'Empire austro-hongrois.

L'histoire tourne autour de la famille Buryja. Jenufa, fille adoptive de Kostelnicka (la Sacristine en français) est amoureuse de Steva, son cousin, et porte en secret son enfant. Steva, qui vient tout juste d'échapper au service militaire (par tirage au sort) est en conflit avec son cousin Laca, qui lui est secrètement amoureux de Jenufa. Steva étant le seul descendant légitime par les fils de la grand-mère Starenka, c'est lui qui a hérité du moulin, les autres devant trouver un autre moyen de subsistance.

Après la fête, Laca, jaloux de Steva, va couper la joue de Jenufa, juste après l'avoir imploré.

Des mois plus tard, Jenufa a donné naissance au fils de Steva. Ce dernier refuse de s'en occuper officiellement et annonce ses fiançailles avec la fille du maire, vu que son amour pour Jenufa est mort le jour de sa mutilation. Laca, toujours amoureux est plus que refroidi de devoir s'occuper du fils d'un autre s'il venait à se marier avec Jenufa. Pour sortir de l'impasse où mènent ses mensonges et voulant sauver le bonheur de sa fille, Kostelnicka va noyer le nourrisson alors que Jenufa était assoupie.

Vient le jour des noces de Jenufa et Laca. Alors que les jeunes filles du village chantent le bonheur des futurs époux, que Steva et Laca ont fait la paix et que le maire est là, le corps du nourrisson (qui s'appelle Steva et non pas Grégory) est retrouvé suite à la fonte des glaces. La vérité apparaît quand, pour sauver Jenufa, Kostelnicka avoue le crime qui la rongait depuis des mois. Jenufa pardonne à sa mère. Alors que tombe la pluie, Jenufa et Laca décident de démarrer une nouvelle vie.

Dans un décor très sobre, constitué d'un plan incliné en terre et de murs amovibles faits de portes, la mise en scène a été voulue très minimaliste (et on a économisé sur les machinistes).

Les interprètes ont donné des choses assez dissemblables. Jenufa et Kostelnicka étaient très présentes, avec un vrai talent d'actrices (mais un démarrage plus lent pour la dernière qui se rattrape très bien par la suite). Laca n'est jamais rentré dans le rôle et Steva a paru assez peu impliqué.

Les seconds rôles ont fait le travail, tout comme l'orchestre qui dans cet opéra ne joue pas de rôle prééminent. La tension, surtout dans le premier acte, était particulièrement bien rendue, rendant très physique le risque de viol qu'encourt Jenufa de la part des deux rivaux.

Cette même tension est maintenue par l'usage du xylophone quand le reste de l'orchestre calme un peu ses évolutions. Le violon solo de l'Orchestre Philharmonique de Strasbourg a été d'une qualité exceptionnelle dans l'air de la Prière de Jenufa (?), sorte de rayon de lumière dans une partition volontairement très sobre et cherchant à surprendre l'auditeur par ses "illogismes" (on entre aussi dans la musique du XXe siècle, l'opéra étant créé en 1904).

Il y a malheureusement quelques longueurs, suivies de brusques accélérations dans la narration. C'est la faiblesse de cet opéra, contrebalançant la force de son argument et l'intelligence de sa composition.

Si la fin montre un pardon très religieux à l'encontre d'une mère qui s'est égarée dans les interprétations théologiques (en plus d'une pluie qui lave les péchés du monde sur une terre débarrassée des murs et des portes et permettant ainsi de refaçonner à nouveau), cet opéra est aussi une peinture de la folie, car aucun des personnages ne semble sain d'esprit. Etrangers à la pensée de la ville, accroché à l'honneur clanique et

méconnaissant le vertu théologale de l'Amour ? Au lieu du désespoir mortel attendu (la fin classique de la mort du héros ou de l'héroïne), c'est de pardon et de résurrection (thèmes apparaissant aussi dans la Maison des Morts du même Janacek) qu'il est finalement question - et non plus de la question de l'infanticide en milieu rural.

On en retiendra les moments captivants ou soulevant la réprobation chez le spectateur plutôt que certaines lenteurs.

(on a pu imaginer une version contemporanisée de la mise en scène avec Jennifer, Steve et Lucas ... rien ne dit que ça n'aurait pas pris comme mayonnaise. Les Courjeault n'ont rien inventé ! 7/7,5)

par spurinna @ 05.07.10 - 17:47:56

<http://casalibri.blog.fr/2010/07/05/jenufa-8918398/>


Rétroaction pour l'article "Jenufa"

claudia [Visiteur]

23.07.10 @ 10:55

Très beau résumé et je partage ta critique.

Et vivement la version moderne avec Jennifer, Steve et Lucas ;-)

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]

25.07.10 @ 23:48

Avec ou sans congélateur ?



Les Vikings

Conquérants, commerçants et pirates.
Essai de vulgarisation scientifique sous la direction de Mark Merrony.

Et revoilà les vikings, mais sous l'angle de l'archéologie subaquatique cette fois.

Cinquième partie d'une Encyclopédie de l'Archéologie Sous-Marine, ce livre aborde le phénomène viking d'une manière à la fois générale et particulière. Générale, parce qu'il s'attache à définir simplement ce phénomène qui court entre le VIII^e et le XI^e siècle et qui touche des zones aussi distantes que la Russie et la Mer Noire, l'Amérique du Nord, le Groenland et l'Espagne. Particulière, puisque les auteurs mettent aussi l'accent sur divers aspects particuliers et plusieurs sites aquatiques vikings.

Le livre s'ouvre sur une chronologie et quelques points méthodologiques (les sources textuelles et archéologiques), puis sept chapitres s'emploient à expliquer les thèmes suivants : les sépultures à bateaux, la "punition divine", pillards et/ou commerçants, les colonies de l'Atlantique Nord, l'iconographie du bateau et sa symbolique et, pour finir, les trésors monétaires vikings.

A chaque fois, des encarts et des études de cas vont plus loin dans l'illustration du chapitre. On navigue ainsi entre le Pays de Galles, Jorvik (la York viking), l'île de Man, Dublin, le port d'Agdenes et sa digue formée de caissons submergés, une tour dite viking à Newport, des gravures sur pierre ou sur bois ou encore les trésors numismatiques du Gotland.

Doté d'un glossaire, ce livre est aussi richement illustré. Le point sur l'architecture navale (comme de manière générale tout ce qui est technologique) est sur ce point d'une grande utilité. On y voit très clairement les évolutions de l'architecture navale et les différentes pièces assemblées pour former les différents types de navires.

Malheureusement, l'ouvrage est plombé par une traduction très défailante (les noms propres sont pas traduits de l'anglais ou du norrois de manière très aléatoire) et les erreurs typographiques sur les noms propres (mais pas seulement) sont assez énervantes : lac Ladoga ou Lagoda ? Ladoga bien sûr, mais une relecture aurait fait le plus grand bien.

Les explications lexicographiques sont elles aussi bien courtes, notamment en ce qui concerne les influences du norrois sur le gaélique d'Irlande. Cela coutait pas grand chose de développer un tout petit peu ...

Si à cela il faut ajouter des conclusions de parties parfois naïves et brusquées, cela ne rend pas justice à des parties pourtant presques exaltantes tant les informations sont intéressantes.

A la fin de l'ouvrage on se demande, si la partie subaquatique ne serait pas qu'un prétexte pour faire paraître un livre sur les Vikings. Certes, dans les civilisations nordiques du temps tout est lié à la mer et à la navigation (c'est dit explicitement), mais tout n'est pas non plus maritime parce que estampillé viking ...

On ressort de la lecture avec un petit goût d'inachevé. Non que la présentation ne soit pas intéressante et puisse offrir une porte d'entrée assez commode avec le monde de l'archéologie nordique, mais la partie subaquatique est par trop minoritaire par rapport au programme annoncé.

(Dans le Gotland, un trésor de 25 kg d'argent, à trois mètres d'un autre de 40 kg du même métal et pour faire bonne mesure, un trésor de plus de 20 kg de bronze dans la même maison, ça s'appelle un chantier productif ...
6)

par spurinna @ 12.07.10 - 23:25:15

<http://casalibri.blog.fr/2010/07/12/les-vikings-8961095/>

Fatherland

Roman policier/thriller historique de Robert Harris.



Nous sommes en 1964. Kennedy est à la Maison Blanche. Enfin, un Kennedy puisque c'est Joseph Kennedy père qui a été élu, lui l'ancien ambassadeur à Londres dans les années 30. Depuis 1943, grâce à l'écrasement des Soviétiques, le Troisième Reich règne en maître sur l'Europe. L'Angleterre a fait sa soumission, la France ne s'est pas libérée, et le territoire du Reich s'étend jusqu'à la Crimée, la Caspienne et l'Oural. Si les Etats-Unis ont battu le Japon en utilisant la bombe nucléaire et soutiennent encore les terroristes soviétiques qui subsistent à l'Est, un rapprochement diplomatique est en vue. L'équilibre de la terreur, l'effet égalisateur de l'atome puisque les Allemands ont aussi la bombe (en plus de porte-avions) ... La détente est-elle en vue ?

Mais même dans un Etat totalitaire sous la coupe des SS, le crime n'a pas disparu. L'inspecteur Xavier March, de la police criminelle de Berlin, est chargé d'enquêter sur la mort d'un bureaucrate, ancien haut responsable du Parti et compagnon de la première heure. C'est le premier engrenage d'une machine infernale construite avec les intérêts de la haute hiérarchie SS, les affaires internationales, le trafic d'art et les crimes méconnus des débuts du régime.

Fatherland, tout d'abord publié sur le titre Le sous-marin noir, est un roman assez addictif. Il a tous les éléments pour : une écriture efficace, avec des dialogues vivants, des ellipses utilisées à bon escient, un scénario plaisant (s'étalant sur une semaine) et qui ne ressemble en rien à un tunnel et une fin qui n'est pas décelable dès la seconde page.

En plus de cela l'auteur se base sur une documentation très aboutie (ancien de Cambridge et reporter à la BBC, on peut assez bien deviner sa bibliographie préparatoire) qui permet de rendre avec une grande exactitude la vie quotidienne dans un Etat totalitaire (surveillance policière, délation, lutte de pouvoirs entre les clans, etc). Les extrapolations de son uchronie sont très crédibles, dans un Berlin transformé en Germania (Hauptstadt der Welt) par Albert Speer, avec tous les gros monuments prévus, et où travaillent les nouveaux serfs ukrainiens, roumains ou polonais qui font tourner l'économie du Reich (qui est-elle comparable à nos années 60 en termes technologiques). La forme de l'Europe est conforme aux vues exprimées sur ce point par les projets nazis.

Sur les 420 pages du roman, les erreurs sont très très peu nombreuses. L'idée de la publication du journal intime de Goebbels en est peut être une (son contenu est peu en accord avec l'histoire officielle). Il y a aussi quelques rares retombées de tensions vers les 3/4 du livre, en plus du fait que le héros est clairement anti-nazi depuis le début (chose peut-être difficile à son poste après 30 ans de régime avec un poste honoraire dans la SS). On peut aussi s'interroger sur quelques présupposés de départ, que l'on sait faux dans la réalité. Ces présupposés ont affaire à la connaissance de ce qui se passe en Allemagne dans les années 30 et qui est connu dans les cercles dirigeants des autres pays (je n'en dit pas plus, c'est une grosse partie de l'intrigue).

Mais ce sont là des péchés véniels, tant les choses sont bien agencées dans ce roman. L'adage d'A. Dumas se vérifie très bien pour ce roman noir qui se lit d'une seule traite !

(ce livre est aussi un rappel du gigantesque pillage d'oeuvres d'art qui a eu lieu lors de la Seconde Guerre Mondiale. Qui sait où sont encore cachés tant d'artefacts perdus ...8)

par spurinna @ 15.07.10 - 14:13:52

<http://casalibri.blog.fr/2010/07/15/fatherland-8978619/>


Rétroaction pour l'article "Fatherland"

Boba [Visiteur]

09.08.10 @ 09:18

Je l'avais lu il y a longtemps mais j'avais vraiment aimé. Les uchronies sont souvent banales et celle là était particulièrement crédible.

Quant aux visées antinazi du personnage, je pense qu'il serait naïf de croire que tous les hommes bien placés dans un régime totalitaire sont favorables au régime. L'essentiel n'étant pas ce qu'on pense mais ce qu'on fait croire que l'on pense.

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]

09.08.10 @ 12:41

Oui l'uchronie se tient particulièrement bien. Bon faut dire que l'auteur choisit de se placer deux décennies après la fin réelle de la guerre. On ne change quasiment pas de personnel politique, ni de système. C'est plus acrobatique quand on cherche à monter quelque chose sur un IIIe Reich en 2050 par exemple. Ou sur une opposition Rome-Carthage au Moyen-Âge ou au XXXIVe siècle.

Je ne sais pas s'il faut parler de visées antinazies. De pensées oui, avec quelques actes qui ont déjà pu le signaler à la police secrète. On est d'accord sur le fait que toutes les personnes prenant part à un régime ne sont pas sur la même ligne, mais dans le cas présent il est dit explicitement que le dossier de March est très lourd depuis des années. En bref, il a eu de la chance de passer au travers des gouttes.



Par-delà le mur du sommeil

Recueil de nouvelles de Howard Philips Lovecraft.

Yog-Sothoth me manquait un peu. Donc je me suis remis à Lovecraft, ce maître de la littérature d'épouvante. Ce dernier n'ayant écrit que des nouvelles, l'éditeur en a ici rassemblé cinq en plus de 330 pages. Si Par-delà le mur du sommeil a déjà été croisé [ici](#), le livre contient aussi les nouvelles Les rats dans le mur, Le monstre sur le seuil, Celui qui hantait les ténèbres et une longue nouvelle intitulée L'affaire Charles Dexter Ward.

Je passerai donc sur Par-delà le mur du sommeil. Dans Les rats dans le mur, l'auteur retrouve un de ses thèmes classiques, l'hérédité comme poids, la demeure ancestrale comme ancien lieu de culte pervers et les animaux comme esprits sensibles (les chats notamment). Puis dans Le monstre sur le seuil, on voit le glissement d'un jeune homme oisif et avide de connaissance vers l'occultisme et des dangers sans nom.

La troisième nouvelle, Celui qui hantait les ténèbres, conte au travers d'un journal intime le réveil d'une entité ténébreuse dans le clocher d'une église abandonnée en Nouvelle Angleterre.

Enfin, dans la dernière partie du livre, L'affaire Charles Dexter Ward, Lovecraft sort exceptionnellement de son schéma de narration personnelle pour dépeindre une fresque sur deux siècles dans la ville de Providence (que l'auteur connaît bien puisqu'il y a vécu), entre malédiction familiale, la Nouvelle Angleterre coloniale et celle des années 1920. Là encore, un jeune bourgeois, aux tentations archéologiques et généalogiques se retrouve mêlé à une histoire que les habitants de Providence pensaient avoir réglé deux siècles plus tôt. Du danger d'en savoir trop ...

C'est cette nouvelle, écrite en 1927, qui ressort en particulier parmi celles rassemblées ici. Non que les autres soient mal écrites, mais plutôt parce qu'elle est vraiment exceptionnelle de maîtrise et riche en informations sur le monde de l'auteur, le sien propre comme son monde romanesque. Une dualité matérialisée par l'intertextualité réelle comme fictionnelle (entre le Necronomicon et l'abbé Constant). L'auteur mêle aussi l'histoire réelle à sa création (les sorcières de Salem en 1692, l'attaque de la goélette des douanes anglaises La Gaspée par des patriotes américains en 1772). Cette nouvelle semble réellement pivotale dans l'oeuvre de H.P. Lovecraft, par ses qualités mais aussi par sa place dans la bibliographie lovecraftienne, peu de temps après L'Appel de Chtulhu (1926) et avant La couleur tombée du ciel et l'Histoire du Necronomicon (1927).

Certes, Lovecraft confond le cardinal de Retz avec Gilles de Rais (p. 37) dans la seconde nouvelle et pense que des taches de sang peuvent subsister des siècles à l'air libre, mais il reste que ces nouvelles, réalistes et oniriques, sont de tout premier plan. Leurs rythme particulier peut détourner le lecteur (de nos jours, on pourrait dire que ça manque de punch et de dialogues bien envoyés) mais une fois immergé, la balade est bien guidée.

Un Lovecraft toujours aussi fascinant.

(les incantations sont fournies avec, vous aussi invoquez des Grands Anciens ! 7,5/8)

par [spurinna](#) @ 25.07.10 - 23:26:53

<http://casalibri.blog.fr/2010/07/25/par-dela-le-mur-du-sommeil-9038986/>

Principes fondamentaux de stratégie militaire

Les principes fondamentaux de la conduite de la guerre, pour servir de complément à mon cours auprès de Son Altesse Royale le Prince héritier.

Aide-mémoire stratégique de Carl von Clausewitz.

Edité par Grégoire Chamayou.



Avant de partir exercer momentanément ses talents en Russie (lieu assez fréquenté en 1812), le major Carl von Clausewitz laisse au Kronprinz Friedrich-Wilhelm (le futur Guillaume Ier) un condensé de l'enseignement qu'il a été chargé de lui donner en tant que professeur à l'Académie militaire. Cet écrit est un premier aperçu de l'ouvrage majeur inachevé de l'auteur, Vom Krieg, publié de manière posthume par sa femme à partir de 1832.

Les Principes sont bien plus courts que De la Guerre. En 72 pages de très petit format et accompagné de quelques schémas, C. v. Clausewitz décrit des principes pour la guerre en général, une doctrine du combat à travers des principes généraux d'attaque et de défense, s'attachant à la disposition des troupes, à l'utilisation du terrain, aux buts de guerre et finalement à la stratégie (et son fameux triptique gouvernement/armée/people appelé à passer à la postérité et à un plus ample développement dans De la Guerre).

Le livre est complété par une postface du traducteur (principalement sur le concept de friction qu'utilise le major v. Clausewitz), des notes hors texte et une biographie de l'auteur.

A chaque fois, comme point de départ des principes, l'auteur cite des exemples historiques, principalement du XVIIIe siècle ou du début du XIXe, sans pour autant refuser des exemples de la Guerre de Trente Ans (1618-1648) ou antérieurs. L'auteur montre aussi qu'il a lu les plus récentes publications ayant traité de stratégie contemporaine, comme celles du général Jomini, publiées pour les premières entre 1807 et 1811 (il retrouve ce dernier en Russie, d'abord comme adversaire puis comme collègue).

L'autre grand point qui fait son apparition dans ce livre est celui du combat mental, ce combat de volonté qui est celui des commandants au travers de leurs troupes. Précepteur d'un futur roi, l'auteur se doit de le faire sentir à son élève. Il l'encourage à l'étude des batailles au travers des journaux de marche, à la méditation, à exercer son jugement, à supporter le stress par l'exercice et la discipline et à savoir être constant dans ses objectifs sans être totalement inaccessible aux nouvelles données qui lui parviendraient.

Très explicitement, v. Clausewitz demande au Kronprinz de se méfier des historiens de son temps, plus hagiographes qu'objectifs (et considérant que leurs apports sont mineurs dans l'enseignement qu'il donne et ce que le Kronprinz doit travailler par lui-même).

Si le livre est peu cher (3 euros chez l'éditeur Mille et une nuits), la couverture est assez peu plaisante. On

aurait aimé plus de notes mais aussi que celles-ci soient plus détaillées (surtout les notes infrapaginales), les batailles citées n'étant pas forcément les plus connues du lecteur du XXI^e siècle (forces en présence, but de la campagne etc).

C'est aussi une conséquence du format, à n'en pas douter, pour un livre mesurant 15x10,5x0,8 cm ...

Ce livre est à déguster soit comme un bon et solide en-cas ou comme une entrée dans un menu peut être plus exigeant mais très engageant.

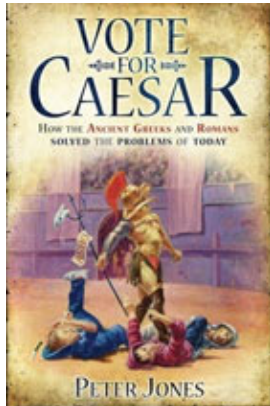
(on avait oublié que Masséna avait été un grand général ... du désavantage pour l'étoile de vivre près du soleil napoléonien ... 8)

par spurinna @ 29.07.10 - 16:44:50

<http://casalibri.blog.fr/2010/07/29/principes-fondamentaux-de-strategie-militaire-9068112/>

Vote for Caesar

How the ancient Greeks and Romans solved the problems of today.
Essai historique et comparatif de Peter Jones.



Les combats entre hooligans dans les tribunes sont apparus avec le football professionnel en Angleterre ? Rien de plus faux. A Pompéi déjà, dans l'amphithéâtre, des supporters de Nuceria et de Pompéi se sont battus. Et comme à la suite du drame du Heysel (actuellement stade du Roi Baudouin à Bruxelles) en 1985, les autorités de Rome ont interdit pour dix ans la gladiature à Pompéi et ont exilé l'organisateur.

L'histoire est-elle un éternel recommencement, d'un cyclisme parfait ? Tel n'est pas le point de vue de l'auteur, ancien des universités de Cambridge et Newcastle. Son objectif est surtout de souligner les points communs et les différences entre notre civilisation actuelle (branche britannique plus spécifiquement) et les deux cultures dont elle est principalement issue, les mondes grecs et romains.

En 260 pages, l'auteur accomplit un balayage large, débutant avec une comparaison entre Rome et Londres, traitant du pain et des jeux, de la taxation, du contrôle des gens, de la démocratie, de la loi et de la justice, du triptyque crime/punition/éducation, de la célébrité, de la guerre, du paganisme, du futur, des sciences de la vie et de la médecine. Pour finir, dans son épilogue, l'auteur conclut en évoquant la télévision et ce qu'auraient pu en penser divers philosophes.

Avant tout, cet ouvrage est un excellent moyen d'appréhender de nombreux éléments des cultures grecques et romaines, souvent méconnus. Il ne nécessite pas de connaissances avancées et sa lecture, émaillée de bons mots, est agréable, dans un style sans fioritures. Il nécessite néanmoins une petite connaissance de la vie politique britannique contemporaine (le livre a été publié en 2008) pour apprécier certaines comparaisons. Certaines expressions argotiques peuvent être un frein.

Au travers de ces aspects comiques (sa comparaison entre le théâtre comique romain et les sitcoms m'ont fait rire), P. Jones livre souvent un avis politique mordant au point que par moments on peut se demander si l'ouvrage n'est pas construit autour de trois pôles que l'on pourrait désigner comme populisme/anti-européisme/antiparlementarisme, "c'était mieux avant" et "on a rien inventé depuis 500 ap. J.-C.".

Malheureusement on voit que l'auteur ne maîtrise pas vraiment le fonctionnement réel des institutions européennes (sans parler du contenu des directives, avec les la libéralisation des contenants p. 133). Qu'il perd parfois de vue les besoins démocratiques actuels (qui eux aussi ne sont pas neufs, comme le cas du mistos athénien l'indemnité pour assister à l'assemblée des citoyens) nous le montre bien). Et qu'il est anglais aussi ...

Si le niveau général des informations agréablement distillées est plutôt élevé, tout n'est hélas pas parfait.

Le discours tombe en de rares fois dans le simplisme (l'opposition entre Cléon et Nicias, p. 77-79 ou la

non-prise en compte des classes de revenus dans l'accès aux magistratures à Athènes) ou ne va pas assez loin dans le dialogue sur la prééminence entre droit et loi dans la démocratie athénienne (p. 96-101). Il aurait pu être bien plus explicatif encore dans l'évocation de l'obésité des Etrusques représentés sur leurs urnes funéraires (p. 245) ou dans son idée d'une bureaucratie gratuite à Rome (p. 57-58), ce dont on peut en plus douter. Sa biographie d'Epictète manque aussi de précaution (p. 226-227).

Mais il y a aussi des erreurs, ce qui apparaît bien plus étrange, même si l'on peut penser que P. Jones est plus philologue qu'historien. En plus d'une inversion dans l'ordre antique des bains aux thermes, l'auteur est à côté de la plaque quand il loue la participation électorale suisse (en moyenne inférieure à 50% depuis vingt ans), qu'il évoque le tabou de la dissection qui se pratique pourtant, notamment à Alexandrie, et se rate de manière incompréhensible en affirmant que les Anciens ne connaissent pas cette « folie », objet de l'ire de l'auteur, de l'éducation gérée par l'Etat (p. 224). Et Sparte alors ?

Ce livre est donc d'un grand intérêt, mais il faut garder à l'esprit que l'auteur, devenu journaliste et éditorialiste, livre assez souvent son avis et s'éloigne donc d'un strict travail scientifique. Il en ressort presque une impression de dystopie. Nous vivons vraiment une période douce en Occident.

(les nuits à Rome étaient agitées et bruyantes, envahies qu'elles étaient par les chariots qui devaient aider à subvenir aux besoins d'une ville d'un million d'habitants et d'une densité de 50 000 personnes au km² (6,5))

par spurinna @ 02.08.10 - 13:34:11


<http://casalibri.blog.fr/2010/08/02/vote-for-caesar-9089117/>

Rétroaction pour l'article "Vote for Caesar"

Boba [Visiteur]

09.08.10 @ 09:27

1 million d'habitants ? Je sais bien qu'il y a même des estimations à 1,3 millions d'habitants mais bon...sachant qu'on estime à environ 200 millions d'habitants la population humaine à l'époque romaine, çà semble assez improbable...

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]

09.08.10 @ 12:53

En fait, à la base, il n'y a pas d'estimation mais un recensement fait par les Romains eux-même. Et comme il fallait importer du grain pour tout ce monde, que c'était une fonction d'une importance extrême, et que l'on a des sources épigraphiques qui ne contredisent pas cet ordre de grandeur, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait accepter une ville millionnaire.

On y vit littéralement les uns sur les autres, dans des cages à lapins qui s'écroulent périodiquement.

Beaucoup de monde semble venir à Rome parce que les aides en nature y sont plus nombreuses que dans les provinces. Du fait de la masse qu'il faut constamment contrôler et apaiser, on y est moins susceptible de mourir de faim.



La route de Dune

Textes de Frank Herbert, présentés par Brian Herbert et Kevin J. Anderson.



Est-ce la publication de l'Histoire de la Terre du Milieu (les premiers volumes sont chroniqués [ici](#) et [ici](#)), regroupant les premiers textes de J.R.R. Tolkien sur la Terre du Milieu, qui a poussé Brian Herbert au mimétisme ? Toujours est-il que le fils de Frank, accompagné de son habituel acolyte, nous présente lui aussi le premier jet de Dune.

Avec cette première version, les éditeurs font aussi figurer dans ce livre l'article sur la fixation des dunes dans l'Oregon qui a donné naissance au Cycle de Dune, plusieurs lettres entre F. Herbert, son agent littéraire et ses éditeurs. Puis l'on passe à des chapitres inédits de Dune (I et II) et du Messie de Dune, ainsi que des passages coupés dans la version reliée mais qui étaient présents dans la première parution dans la revue Analog. Il y a notamment une fin alternative à Dune II.

Enfin, le volume s'achève sur quatre courtes nouvelles de B. Herbert et K. Anderson qui ont pour cadre l'intervention Harkonnen sur Arrakis et le Jihad Butlérien.

Tant par la forme que par le fond, ce livre est inégal.

Le titre du livre, déjà est une très mauvaise traduction. Il aurait fallu l'intituler "La route vers Dune" et non "La route de Dune".

Ensuite, la comparaison entre le premier jet de Dune (La Planète de l'Epice), qui court sur 280 pages, et la version finale est très intéressante. Au delà des noms qui ne sont pas tous fixés (et on peut considérer certains changements comme heureux), cette première version intègre ni les Fremens, ni la dimension religieuse (pas de Bene Gesserit), ni la nécessité de l'Epice au vol hyperspatial. Les choses sont donc très loins d'être aussi complexes et approfondies que dans la version finale (la trame temporelle impériale est-elle aussi bien plus resserrée). Dans cette version, c'est Jesse/Leto qui est le personnage principal et Barri/Paul a huit ans. Un peu jeune pour en faire un héros aux pouvoirs cosmiques ...

Conséquemment, cette version est plus axée sur une géopolitique des ressources.

Plusieurs éléments finaux sont cependant présents mais attribués de manière différente (le scorpion qui deviendra le Gom Jabbar, des baleines à fourrure sur Caladan, une famille Atréides différente et écervelée, une présence plus importante de Bauer/Fenring et de l'Empereur Wuda/Shaddam IV, etc).

Malheureusement, à la différence du travail de Christopher Tolkien, cette version de Dune n'est accompagnée d'aucun commentaire.

L'article et les lettres ensuite.

C'est un apport intéressant sur la difficulté de F. Herbert de faire publier son œuvre, trop longue pour l'époque, alors qu'il n'en était pas à sa première production (Le dragon sous la mer était déjà sorti dix ans auparavant, en 1955). Finalement, c'est une maison spécialisée dans les livres de bricolage qui va sortir l'édition princeps.

Mais c'est un succès rapide par contre qui suit. L'article est en lui-même pas de la plus haute importance et il n'y a pas eu de effort typographique, ce qui rend le tout finalement très brouillon.

Les chapitres inédits et les coupures sont de longueurs diverses, allant de quelques lignes à plusieurs pages. Là encore leur intérêt est fluctuant. Certaines coupures justifient par elles-mêmes leur éviction de la version reliée (un enfonçage de porte ouverte par exemple), d'autres montrent des possibilités de développement autres. Certains passages introduisent aussi des conflits de version (mais ils auraient été rectifiés en cas de publication, à n'en pas douter). La version alternative de la fin de Dune II est sans doute le plus intéressant de ces passages rejetés.

Puis pour finir les nouvelles du duo terrible ...

La première, Le murmure des mers de Caladan (qui prend place dans l'attaque Harkonnen sur Arrakis à la fin de Dune I), est une extrapolation malheureuse qui cherche à introduire *ex nihilo* du fantastique dans la SF herbertienne. Très dispensable. Même si l'on sait que c'est court, il faut lutter contre l'idée de passer des pages ...

La seconde, En chasse des Harkonnens, traite de la fin de la famille de Xavier Harkonnen au moment du Jihad Butlérien (c'est le cas des trois dernières nouvelles). C'est un peu mieux, mais comme d'habitude, on tourne en rond. Encore la planète Caladan (n'y a-t-il que trois planète dans cette galaxie ?) encore le Titan Agamemnon, et encore un Harkonnen atypique en conflit idéologique avec sa famille.

Chirox, le Mek émissaire, la troisième nouvelle du lot, conte la rencontre entre Vergyl Tantor et le robot d'entraînement des mercenaires de Ginaz. Correctement écrite mais sans plus. L'histoire est cependant impossible si l'on se tient à ce qui est écrit dans la Genèse de Dune.

Enfin, pour finir en beauté, Les visages d'un martyr. Cette nouvelle traite de la fuite chez le robot Erasme du savant généticien tleilaxu et des problèmes politiques de Vorian Atréides. Cette nouvelle n'apporte pas grand chose et ne semble pas pouvoir être lisible indépendamment de la Genèse (voir [ici](#)). Dispensable là encore, parce que trop court.

On ne peut donc conseiller La route de Dune qu'à des *afficionados* inconditionnels de l'univers de Dune. Les autres y perdraient clairement leur temps. Si la Planète de l'Épice est une histoire potable, intéressante en miroir de ce que cela va devenir, et que les coupures ont un intérêt philologique, les dernières nouvelles, c'est à dire ce qui n'est pas du maître, sont là pour le remplissage.

C'est la gestion d'un héritage chez B. Herbert ou c'est du vampirisme ?

(ces nouvelles, ça plombe vraiment le tout. J'ai peur pour l' Après Dune. La première partie lui permet d'être au dessus de la ligne de flottaison ... 5,5/6)

par [spurinna](#) @ 11.08.10 - 14:42:28

<http://casalibri.blog.fr/2010/08/11/la-route-de-dune-9164457/>

Précis de l'art de la guerre

Traité de polémologie de Antoine-Henri Jomini, présenté par Bruno Colson.

Après avoir vu v. Clausewitz (c'est ici) on ne pouvait pas quitter la polémologie sans passer par l'autre grand théoricien du XIXe siècle, A.-H. Jomini. Natif du canton de Vaud, A.-H. Jomini a commencé sa carrière militaire au grade de major en Suisse avant de devenir l'aide de camp du maréchal Ney en 1805, puis de Napoléon (il note plusieurs de ses déclarations) avant que ce dernier ne le renvoie à Ney comme chef d'Etat-Major en 1807. Baron d'Empire en 1808, il est détaché auprès du maréchal Berthier. En 1810, suite à des conflits de personnalité avec son supérieur, il démissionne. Napoléon refuse la démission, le nomme général de brigade et le charge de missions historiques.

Gouverneur de plusieurs villes lors de la campagne de Russie, conseiller de l'Empereur lors de la retraite, il est proposé par Ney au grade de divisionnaire. Son tempérament et les difficultés qu'il a avec les chefs de la Grande Armée lui font quitter son poste pour rejoindre l'armée russe en 1813. Conseiller du tsar et général russe, il est présent lors des grandes batailles de 1814 et essaie d'aider de son mieux la Suisse et le maréchal Ney. Jusqu'à la guerre de Crimée il conseille les armées russes, après avoir fait paraître en 1838 son Précis de l'art de la guerre.

Dans cette version abrégée en poche (il y a quelques coupures dans l'article 21), l'auteur aborde, la politique de la guerre, la politique militaire (ou la philosophie de la guerre) et la stratégie de manière approfondie, le tout en 250 pages et de rares schémas.

Bruno Colson (professeur d'université à Namur), dans une introduction d'une grande qualité, décrit la place du Précis dans la pensée militaire occidentale. Jomini rassemble ici plusieurs textes publiés à partir de 1805, ce qui lui permet aussi de s'appuyer sur les remarques qui ont pu lui être faites.

La lecture de Jomini, grand spécialiste des guerres de la Révolution et du XVIIIe siècle avant même de rejoindre le maréchal Ney, n'est pas sans échos dans le temps présent. Il rappelle par exemple l'existence de guerres dites asymétriques au début du XIXe siècle (l'Espagne en 1807, mais aussi l'intervention française oubliée de 1823) mais aussi d'opérations très lourdes dans un cadre financier très contraignant. Ses connaissances, comme tout homme éduqué de son temps, ne limite pas ses connaissances à l'histoire militaire des XVIIIe et XIXe siècles. Il semble citer Tite-Live (a.U.c. X, 16, 5 ?), puise des exemples dans l'histoire de la jeune république romaine (jusqu'au second conflit punique) mais est bien moins au point sur le Bas Empire.

Jomini se dévoile aussi dans cet ouvrage. Son caractère en premier lieu, quand il n'hésite pas à attaquer frontalement ses détracteurs (qu'il nomme, laisse anonymes ou englobe dans des appellations vagues mais péjoratives comme les Aristarques) ou se plaint d'être lu par des gens peu futés. Il attaque aussi v. Clausewitz (dans l'article 28, sur le mouvement des armées en montagne). Vers la fin de l'ouvrage, dans un long excursus, il livre son positionnement politique, peu attiré par la démocratie qu'il qualifie de licence et partisan d'un régime fort. Le passage est assez court, mais on peut s'aventurer à voir Jomini entre l'orléanisme et le bonapartisme s'il l'on suit les théories de R. Rémond sur les droites en France.

Si le propos général, toujours accompagné d'exemples, est parfois aride, l'auteur laisse parfois paraître quelques aspects comiques (ou alors sont-ils acides ?), notamment sur l'aventure de Russie que "l'envie d'imiter ne prendra pas de sitôt" (p. 283-284). L'article 21, sur les zones et les lignes d'opérations, n'est pas seulement le plus long mais surtout le plus dur à suivre. Là, les explications imagées font grandement défaut.

Au travers de ses maximes, A.-H. Jomini veut fixer des principes desquels il ne faut pas déroger sous peine de grosses désillusions, sans pour autant qu'à eux seuls ils assureraient la victoire du général. Donnant peut-être moins de place à la figure du commandant en chef qu'un Clausewitz, pour Jomini la guerre reste un art, "un drame passionné et nullement une opération mathématique" (art. 21, p. 208).

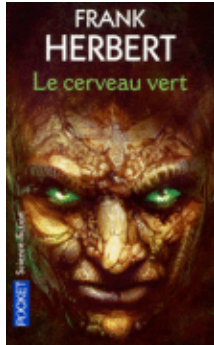
(Jomini est encore très lu de nos jours à West Point, mais de là à croire que c'est lui qui détient la solution de la guerre au milieu des populations ... 7)

par spurinna @ 15.08.10 - 19:29:03

<http://casalibri.blog.fr/2010/08/15/precis-de-l-art-de-la-guerre-9186028/>

Le cerveau vert

Roman de science-fiction de Frank Herbert.



Notre exploration de l'œuvre titanesque de Frank Herbert continue avec Le cerveau vert, qui est sans doute son roman le plus ouvertement écologiste.

Paru en 1966 (soit un an après Dune et la même année que Les yeux d'Heisenberg et Destination vide), l'action se déroule dans un XXI^e siècle qui n'est pas sorti de la guerre froide. Le Brésil, cherchant à imiter la Chine pour pouvoir continuer à se développer et à nourrir sa population, est engagé dans une élimination des insectes. Le territoire brésilien est divisé entre le Vert, libéré des insectes, et le Rouge, où le programme se poursuit. L'Occident, lui, refuse l'éradication.

L'Organisation Ecologiste Internationale qui chapeaute au niveau mondial ce genre d'action « écologique » a cependant des doutes sur l'action des équipes de désinsectisation, entre mutations et disparitions inexplicables. Les docteurs Travis Chen Lhu et Tanja Kelly sont envoyés dans le Mato Grosso pour tirer cette affaire au clair. Avec Joao Martinho, un chef d'équipe, ils vont se retrouver confrontés à la révolte de la Nature, dirigée par une intelligence appelée le cerveau vert et qui commande aux insectes d'une manière surprenante.

Dans ce roman, on retrouve les thèmes canoniques de F. Herbert, divinité, intelligence artificielle ou non, conscience et écologie, mais distribués de manière à ce que cette fois-ci l'écologie soit vraiment prépondérante.

L'environnement y est utile de deux manières différentes pour l'auteur. Il permet son questionnement sur les interactions homme/nature mais aussi permet de créer un huis-clos sylvain, à l'image de ce que l'auteur avait déjà fait dans Le dragon sous la mer. Ce huis-clos est clairement séparé de la thématique de l'intelligence et du questionnement sur le passage de l'intelligence à l'esprit (et donc son corollaire sur la question du divin). Le cerveau vert s'interroge sur les actes des humains qui lui sont rapportés, sur leur individualisme devenu un égoïsme autodestructeur tandis qu'il cherche à communiquer avec les dirigeants humains (autre thème très herbertien présent par intermittence dans le roman).

F. Herbert, très intéressé cette année-là (1966) par l'entomologie (Les yeux d'Heisenberg) ne va pas plus avant dans l'exploration de l'esprit de masse mais se concentre sur la naissance d'émotion ou leur redécouverte (l'auteur laisse entendre une origine humaine au cerveau vert, donc une sorte de responsabilisation à reconquérir). Le danger du *greenwashing*, le faux-écologisme, géré par une organisation qui n'est pas qu'écologiste, faussement mondiale (puisque dans un monde clairement clivé) et qui agit sans discernement, est très clairement montré du doigt dans ce livre de moins de 250 pages.

Si ce livre est particulier sur ces points, il reste dans la tradition herbertienne. Le narrateur y est omniscient, ouvrant au lecteur les pensées des personnages, établit des confrontations d'égo au fleuret (pas toujours moucheté), le tout dans un discours facile à lire et plutôt prenant avec son subtil dosage de mots brésiliens

(l' étymologie, entre autres, du mot *bandeirantes* est de ce point de vue très révélatrice, surtout pour la séquence finale et la question interdépendance/esclavage).

On est donc devant un livre visionnaire, paru sept ans avant la première crise pétrolière, quand l' écologie était confidentielle (mais non pas naissante) et qui en plus de prédire les montées en puissance chinoises et brésiliennes, montre les dégâts que peut faire l' homme et comment la nature se défend mais aussi innove (la séquence finale « résurrectionnelle »).

On peut juste regretter une fin quelque peu abrupte.

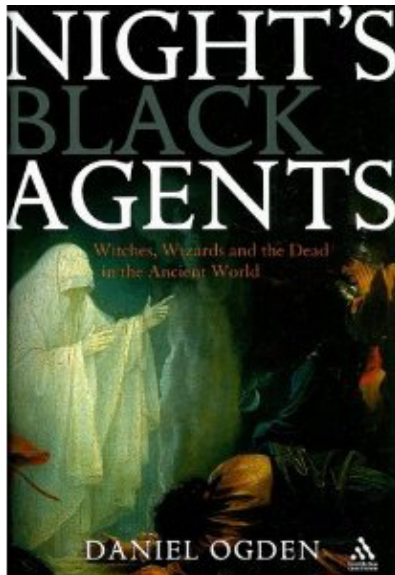
(ces Indiens arcimbolques, une image puissante et très évocatrice SF ou anticipation ? 8)

par spurinna @ 18.08.10 - 15:11:54

<http://casalibri.blog.fr/2010/08/18/le-cerveau-vert-9201883/>

Night's Black Agents

Witches, Wizards and the Dead in the Ancient World.
Essai historique de Daniel Ogden.



Depuis au moins Eric Robertson Dodds et son Les Grecs et l'irrationnel, on sait que les Grecs et leurs héritiers romains ne sont pas que des esprits de rationalité pure. La magie, sous des formes très diverses, faisait partie de leur univers mental, que ce soit en termes d'histoires (celles que l'on racontait aux banquets ou chez Homère) ou de pratiques.

A partir du titre (une citation de Shakespeare) et d'une introduction qui cherche à mettre de manière assez vigoureuse les points sur le i du point de vue historiographique, D. Ogden, professeur à Exeter et spécialiste de la religion grecque et du récit narratif antique, développe son propos autour de cinq points.

Premièrement, il s'attache à étudier la figure de la sorcière en Grèce au travers de Circée et de Médée, avant d'aborder la naissance du concept de mage au Ve siècle avant J.-C. Puis, dans un second temps, l'auteur passe à la sorcière dans le monde latin (terreau, poésie, prose et folklore). Continuant dans cette progression chronologique, le lecteur est ensuite confronté aux peuples de magiciens de la Méditerranée orientale à l'époque impériale, aux prêtres-sorciers égyptiens, aux exorcistes judéo-chrétiens et aux néo-pythagoriciens. Quittant la progression chronologique, D. Ogden traite ensuite des grimoires, amulettes et autres tablettes de malédiction, avant de conclure sur les relations amoureuses et sexuelles de tous types entre des vivants et des morts (vampires et fantômes).

Le volume est accompagné de quelques illustrations hors-texte, d'un index et d'une bibliographie très fournie. Le tout atteint les 230 pages, avec des notes repoussées à la fin mais néanmoins indiquées avec clarté.

Bien sûr la chose qui frappe le plus le lecteur c'est la permanence jusqu'à nos jours de certains schémas, avec des histoires finalement mises en images comme l'Apprenti Sorcier ou des concepts que l'on retrouve dans Frankenstein. Si la couleur noire des fantômes grecs est devenue blanche avec le temps, ils ont souvent eu une mort violente et c'est la vengeance, un rite défailant ou une injustice qui les maintient dans le monde des vivants. On peut aussi voir que l'utilisation de poupées (en cire, en bois ou tout autre matériau) n'est pas qu'une caractéristique du candomblé mais était très largement répandue dans le monde antique, que ce soit pour des malédiction ou des rites visant à attirer l'être aimé.

L'analyse du mythe de Circé comme figure de référence des sorcières (dont l'origine se perd dans la nuit des temps avant de laisser progressivement la place dans la littérature à des magiciens à partir du Ve siècle avant

notre ère) est d'un très grand intérêt, entre magie sexuelle, cannibalisme, nécromancie et réjuvenation, le tout à mettre en miroir avec les fonctions féminines classiques.

Bien sûr l'auteur dans ses démonstrations fait aussi appel à des éléments extérieurs au monde gréco-romain dans ses démonstrations. Une formule magique d'apparence purement fantaisiste se trouve rapprochée de son équivalent celte et sanskrit, Gilgamesh est utilisé dans la mise en parallèle Ishtar/Circée etc. La relation du monde paléochrétien avec la magie païenne est un thème assez transversal dans le livre et qui n'est pas sans surprise (un saint plus ou moins nécromancien par exemple).

La lecture est globalement assez aisée, et même si bien sûr une connaissance du monde antique est fortement recommandée, sa lecture n'est pas non plus hermétique. Une plongée très réussie dans l'esprit des Anciens, intellectuels comme gens du commun, au travers de leurs croyances magiques et des artefacts que cela a produit.

Et puis des fois ça a même marché ! Untel demandait dans une amulette enterrée que soit retrouvée une bague qu'un autre avait volé. L'archéologue a retrouvé ladite bague 30 km plus loin

(les tenanciers d'auberge n'ont aucun beau rôle dans les histoires de fantôme - une profession aussi peu aimée que collecteur de taxes ? 7,5)

par spurinna @ 29.08.10 - 22:52:07

<http://casalibri.blog.fr/2010/08/29/night-s-black-agents-9274168/>

La Brèche

Roman fantastique de Christophe Lambert.



Les temps sont à l'uchronie, et plus particulièrement quand cela concerne le second conflit mondial. Dans ces lignes ([ici](#)) mais aussi dans ce qui ne devrait pas tarder à y figurer, comme le livre de Jacques Sapir, Frank Stora et Loïc Mahé, 1940. Et si la France avait continué la guerre.

Christophe Lambert (rien à voir avec l'acteur) s'attèle à illustrer dans ce roman un thème classique de la SF, le voyage dans le temps et les paradoxes que cela engendre. En 2061, aux Etats-Unis (classique je vous dis !), les militaires sont parvenus à voyager dans le temps grâce aux sauts quantiques. Ils en font profiter une chaîne de télévision, leur permettant de filmer en direct des événements marquants du XXe siècle, comme la mort de Marilyn Monroe.

Mais la course à l'audimat obligeant les chaînes à se renouveler continuellement, la chaîne KWN se décide à aller filmer en direct de débarquement allié du 6 juin 1944 à Omaha Beach. Un reporter de guerre et un historien reconstitutionnaliste (croyant aux grandes masses historiques immuables) sont engagés pour être les envoyés spéciaux, devant filmer de l'embarquement sur les navires de transport à la sortie des plages, tout en devant respecter les directives qui permettront de ne pas modifier le passé. Et si possible rester vivant, puisqu'un jeu à appel surtaxé permet de parier sur leur mort.

Qui sera là à leur retour en 2061 si les Alliés ne réussissent pas leur débarquement ?

En 300 pages assez bien documentées (si l'on excepte les fautes mineures qui n'entachent en rien la progression du récit) et à la lecture aisée, C. Lambert livre à la fois un tableau de ce qu'était le vécu du soldat sur une plage du débarquement ([J. Keegan](#) est dans la bibliographie) tout en chargeant la télévision (un milieu dans lequel il a exercé) et sa course à la télé-réalité ultra-scénarisée. L'état d'esprit des survivants et la camaraderie d'arme sont deux thèmes qui sont aussi effleurés.

Le paradoxe temporel, présent en gradation tout au long du roman est même particulièrement bien rendu à la toute fin. Sans crier au génie dans ce traitement du voyage temporel (après tout, pour Einstein et dans des conditions particulières, c'est possible), c'est plutôt bien fait.

La partie « télévision » est acide, fruit de l'observation in vivo de l'auteur, avec ses rivalités, ses créatifs, ses divas et les idées éthiquement discutables que l'auteur n'a pas vraiment eu besoin d'inventer. La narration s'inspire bien sûr de ce médium.

On sort néanmoins du livre avec un petit goût d'inachevé. C'est bien écrit mais on pouvait faire encore

mieux dans l'exploration de la thématique principale, sans pour autant tomber dans un côté Terminator qui été évité. La fin est un peu trop « tout est bien qui finit bien » (je n'entre pas dans les détails pour ne rien dévoiler) après nous avoir entraîné dans des pages sanglantes.

(la version de C. Lambert des débuts du XXIe siècles n'est pas très osée ou alors l'est beaucoup 6,5/7)

par spurinna @ 01.09.10 - 16:38:33

<http://casalibri.blog.fr/2010/09/01/la-breche-9292930/>

Rétroaction pour l'article "La Brèche"

Stéphane Mantoux [Visiteur]

<http://historicoblog3.blogspot.com/>

20.09.10 @ 19:32

J'avais obtenu ce livre gratuitement pour un autre achat et je l'ai trouvé pas mal, avec peut-être les insuffisances notées à la fin de ce billet.



In Retrospect

The Tragedy and Lessons of Vietnam

Essai de politique appliquée de Robert S. McNamara et Brian VanDeMark.

Parfois les acteurs se retournent une fois arrivés au fond de la salle, alors qu'ils ont quitté depuis plusieurs instants la scène. Et là on voit l'un des acteurs en question décrire ce qu'il aurait dû faire, avec une étonnante candeur et même une certaine dureté envers lui-même.

C'est ce que fait l'ex-Secrétaire à la Défense des Etats-Unis Robert McNamara en analysant la conduite de la politique des Etats-Unis au Vietnam. Son analyse, qu'il espère lucide et éclairée par l'Histoire, concerne en tout premier lieu les années où il était en poste, entre 1961 et 1968, sous les administrations Kennedy et Johnson.

Après un court chapitre consacré à sa vie avant 1961 (jeunesse, études, Harvard, jusqu'à la direction de Ford), l'auteur principal détaille l'évolution de sa perception de l'implication des Etats-Unis au Vietnam, jusqu'à son départ du Pentagone. R. McNamara ne se contente pas de citer les memoranda qu'il adressait aux présidents ou aux autres secrétaires et généraux, mais replace aussi la conduite du Vietnam dans le contexte de la politique intérieure étatsunienne, entre les élections et leurs nécessités, la Guerre Froide, les luttes entre les faucons et les colombes, les avancées vers l'égalité des citoyens et le projet johnsonien de Grande Société.

En fin de volume, R. McNamara fait une synthèse de sa vision des relations internationales en début de XXIe siècle (même si le livre est paru en 1995 et ne prend donc pas en compte l'arrivée du terrorisme jihadiste sur l'avant-scène) en mettant l'accent sur le multilatéralisme et sur un rééquilibrage entre hard et soft power.

Les leçons tirées par un homme de l'intérieur sur la guerre du Vietnam permettent aussi un éclairage sur les conflits du dernier quart du XXe siècle et du début du XXIe dans lesquels ont été impliqués les Etats-Unis. La question des objectifs, l'appréciation du contexte, du multilatéralisme et la recherche de l'assentiment de l'ONU (p. 330), le fait que les habitants du pays doivent gagner la guerre eux-mêmes, la qualité du renseignement, la question des sanctuaires, tout cela fait rudement penser aux opérations de l'après 2001, à leurs réussites et à leurs erreurs (pour l'auteur, la fin de la Guerre Froide ne change rien, mettant en parallèle un retour à la situation européenne du XIXe siècle).

Ces enseignements ne se limitent d'ailleurs pas aux seuls Etats-Unis (p. 191-192 par exemple, sur l'implication du Parlement).

Du fait de la complexité de la question, ce livre est peu facile à lire, même si la langue employée est assez directe, dans une langue choisie et claire. L'usage alterné de noms ou de surnoms pour désigner de hauts responsables gouvernementaux n'aide pas non plus à une compréhension aisée. L'appendice sur la question nucléaire est sans doute trop optimiste et trop restreinte aux seuls Etats-Unis et Russie.

On peut encore voir de nos jours dans la politique étatsunienne l'influence des leçons tirées du Vietnam (les coalitions, le zéro mort) et même certains points soutenus par Robert McNamara (la question nucléaire à nouveau avec le discours de Prague) mais aussi, en creux, les liens premiers entre le parti démocrate et les thèses des néo-conservateurs.

(quelle plongée dans le fonctionnement interne du gouvernement d'une superpuissance, quelle liberté de ton dans les discussions, quelles discussions ! Cela existe-t-il dans d'autres gouvernements ? 7,5)

par [spurinna](#) @ 13.09.10 - 00:09:17

<http://casalibri.blog.fr/2010/09/12/in-retrospect-9367493/>

Love and Other Demons

Musique de Peter Eötvös, livret de Kornel Hamvai, d'après Gabriel Garcia Marquez.
Coproductioin du Festival de Glyndebourne et du Lithuanian National Opera and Ballet Theatre.

Vous avez aimé L'Exorciste ? Vous aimerez peut-être Love and Other Demons.

Dans la Colombie du XVIIIe siècle, Servia Maria, douze ans et la fille du marquis Don Ygnacio, ne coupera ses très longs cheveux qu'au jour de ses noces. Avec les esclaves de son père, elle participe à des rites vaudou. A cause de la morsure d'un chien enragé mais pour briser son attrait pour la religion des esclaves, elle est envoyée au couvent Sainte-Claire où elle sera exorcisée. Mais au couvent, le chargé de l'exorcisme, le Père Cayetano Delaura (bibliothécaire de l'évêque Don Toribio), tombe amoureux de Servia (à 36 ans tout de même !). Entre la folie de la sœur Martina Laborde, l'amour interdit et démoniaque du Père Cayetano et la surveillance des sœurs, Servia est un îlot de calme.

Le décor est constitué par des murs munis de portes sur les côtés pouvant à la fois représenter un extérieur ou un intérieur, mais donc la marque essentielle est l'idée de claustration. Plusieurs panneaux dans le sol peuvent s'ouvrir tandis qu'une rigole sépare la scène en deux (c'est un instrument symbolique essentielle de la mise en scène). Dans le fond, est dévoilée assez rapidement une statue de saint céphalophore (mais modifié) et deux éléments scéniques descendent des cintres au cours de l'opéra. Un décor sobre, efficace, permettant la projection de vidéos mais aussi l'utilisation d'effets spéciaux. Les lumières délimitaient parfois des espaces plus restreints pour l'action.

La mise en scène était de haute qualité, avec des renversements sœurs/candomblé ou norme/anomie assez décapants, sans chercher la charge facile et simpliste contre le christianisme (description du syncrétisme colombien ?). La conclusion n'étant pas obvie dès le départ, le rythme de l'action peut rester soutenu et est même plutôt prenant. Le jeu des langues (majoritairement l'anglais, mais aussi l'espagnol et plus rarement le yoruba) est une réussite.

Savant mélange d'électronique enregistrée et d'interprétation *in vivo*, la musique ne se limite pas à un tapis sur lequel se poserait les voix mais est une vraie présence, tantôt chantante, tantôt envoutante, poignante ou déchirante. Les parties de chant sont plutôt du registre du chant parlé, mais avec quelques clin d'œil au *bel canto* (et une fois au film L'Exorciste avec une belle voix d'outre-tombe en surimpression). Les chanteurs (tout comme les musiciens) étaient au rendez-vous, avec en bonus de réelles qualités d'acteur, avec une Servia très sollicitée. Cayetano devait-il être plus dans l'émotion ? C'est difficile à dire sans connaître les indications du compositeur.

Excellente production donc. Dense, exécutée avec maestria, c'est une œuvre qui marquera probablement le répertoire du début du XXIe siècle.

(l'incarnation des démons dans le genre Fantômas — une interrogation de plus — Lolita fait du candomblé ? 8)

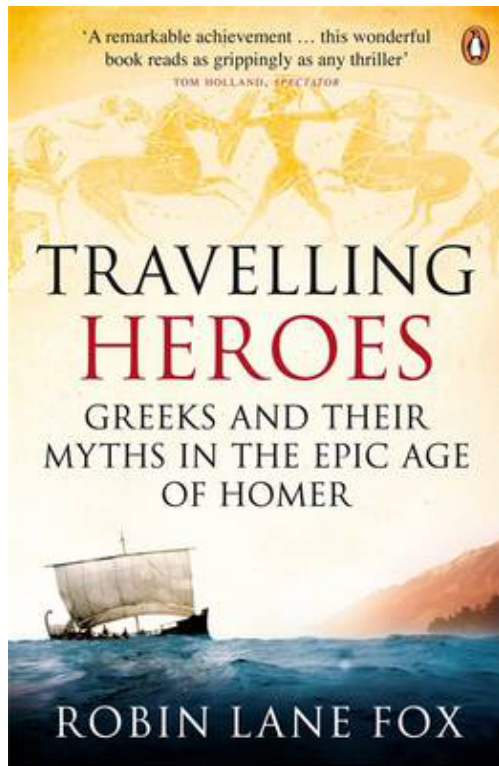
par [spurinna](#) @ 27.09.10 - 22:50:44

<http://casalibri.blog.fr/2010/09/27/love-and-other-demons-9474962/>

Travelling Heroes

Greeks and their myths in the epic age of Homer.

Ouvrage de synthèse sur les voyageurs grecs d'Eubée et leurs mythes au VIII^e siècle av. J.-C. de Robin Lane Fox.



J'avais été induit en erreur par le titre. Je pensais que l'on allait parler des *nostoi*, les récits de voyage retour des héros de la guerre de Troie. Mais le Homère en question (ou les Homères, la question étant ouverte depuis 2500 ans) est celui qui a fixé à l'écrit pour la première fois au VIII^e siècle av. J.-C. les récits qui parcouraient tous les établissements grecs du pourtour méditerranéen. Mais cette tromperie s'est transformée en une lecture du plus grand intérêt.

Travelling Heroes s'ouvre sur une double mise en contexte. La première brosse le tableau des différences et des similitudes entre les humains du VIII^e siècle avant notre ère et notre XXI^e siècle. Le second chapitre s'attache lui à faire une description du monde au VIII^e siècle, de la Chine à l'Espagne.

Puis R. Lane Fox s'intéresse aux présences grecques en Méditerranée aux Xe et XI^e siècles av. J.-C. (les contacts avec les Phéniciens, les Chypriotes, les Hittites, les Assyriens et les Égyptiens), avant de s'attacher aux voyages des Eubéens (l'île d'Eubée, située à quelques km de l'Attique, avec les sites entre autres de Chalcis, Erétrie et Lefkandi) dans l'Égée (la Chalcidique), à l'Est (en Cilicie, dans la baie d'Alexandrette et autour du Djebel Aqra) puis à l'Ouest, au-delà d'Ithaque, à Corcyre, en Tunisie, à Pythécusse, Cumes et en Sicile. La seconde partie s'achève sur un retour en Eubée, quand le partenariat entre les cités eubéennes est rompu et que la guerre met fin à la colonisation commune.

La troisième partie s'intéresse aux mythes qui voyagent avec ces Eubéens. D'abord l'auteur se concentre sur les héros voyageurs (Io, Dédale), avant d'évoquer le méconnu Mopsus et le bel Adonis, la translation des paysages entre l'Est et l'Ouest, Chronos et sa faucille, Typhon et la Gigantomachie.

Dans une quatrième et dernière partie, R. Lane Fox décrit sa vision du parcours d'Homère, son lien avec Hésiode et enfin conclut avec une synthèse finale qui a pour pivot la mésinterprétation créatrice grecque, tout en se permettant un peu de fiction autour de la carrière du personnage inventé d'Hippothénès. En toute fin,

un appendice est consacré à la clarification des vues de l'auteur sur la chronologie de Homère.

Avant toutes choses, il faut signaler la très haute solidité scientifique d'un tel livre. Les annotations sont de premier ordre, avec une bibliographie qui court sur 49 pages (514 pages tout compris, avec index mais sans les illustrations hors texte). La méthodologie employée est explicitement détaillée (p. 48-50), sans que cela empêche l'auteur de se régaler de quelques artifices d'écriture (et de nous faire un peu voyager par la même occasion). Bien entendu, l'auteur parle de l'hypothèse que les éléments de contexte décrits (en dehors de la guerre à Troie et les interventions des dieux s'entend) sont tirés du contexte d'écriture de l'Illiade et de l'Odyssée (ce qui est encore débattu par certains). Mais l'auteur rappelle aussi que ni Homère ni Hésiode ne localisaient Charybde et Scylla ...

Si le texte est très dense, il est d'une lecture assez aisée, bien aidée en cela par certaines remarques pince-sans-rire. Si l'auteur aborde des concepts parfois complexes ou même peu connus des spécialistes, il présente l'obstacle et donne les clefs de manière très progressive. Son idée d'incompréhension créatrice est plutôt attrayante et est très convaincante son exposé de la relocalisation des mythes au VIIIe siècle (il ne s'en approprie pas l'unique paternité bien évidemment) à partir de la circulation des hommes. Ce sont ces derniers qui font circuler les héros (Mopsus, Héraklès/Melqart) ou les idées (étymologies inventées par exemple).

On passera à R. Lane Fox, (enseignant à Oxford, spécialiste d'Alexandre le Grand mais aussi chercheur en histoire islamique) ses quelques petites enflammades. La rançon de la passion ... On peut aussi ne pas être entièrement d'accord sur le fait que les Grecs soient les seuls enseignants du monde méditerranéen, avec les Phéniciens. Un reste d'historiographie trop centrée sur l'idée de civilisation ?

Il est aussi bien méchant avec Néron. Ce n'était pas obligatoire, peut-être peu critique de nos sources issues du milieu sénatorial et éventuellement même peu juste du talent réel de l'empereur, hellénophile ardent. Bien peu de choses au vu de la synthèse très aboutie qui ne peut qu'exciter la recherche et faire naître des vocations !

Avec ce livre, R. Lane Fox démontre une fois de plus que les Âges Sombres de la Grèce (XIIIe-VIIIe siècles av. J.-C.) sont bien moins sombres que ce que l'on pensait encore il y a 70 ans. Avec un VIIIe siècle fait de marchands, de mercenaires, de marins grecs, eux même héritiers des premiers voyageurs grecs qui allaient faire parler d'eux jusqu'en Egypte aux Xe et XIe siècles, eux même reprenant les routes utilisées à l'Âge du Bronze.

(où l'on apprend d'où pourrait venir le mot même de grec sacrés Eubéens ! 8,5)

par [spurinna](#) @ 29.09.10 - 01:20:10

<http://casalibri.blog.fr/2010/09/29/travelling-heroes-9484389/>

Killing Time

Archaeology and the First World War.

Essai d' historiographie archéologique de Nicholas J. Saunders.

On avait laissé N. Saunders avec la tombe d' Alexandre le Grand. Visiblement, ça ne lui suffisait pas, un seul corps dans un seul lieu très délimité. Bon, il avait déjà publié ses recherches concernant des zones aussi éloignées que le monde arabe et l' espace sud et mésoaméricain, sans oublier les Caraïbes. Mais là, ceci concerne la chaire d' archéologie des conflits du XXe siècle qu' il détient à Bristol.

N. Saunders signe en effet une première : cet ouvrage est le premier livre présentant l' archéologie de la Première Guerre Mondiale. Tout d' abord l' auteur décrit les relations entre ce conflit et l' archéologie (les tranchées qui coupent des sites anciens et qui mènent à la découverte d' artefacts par exemple), une chronologie de l' étude de la matérialité de la guerre et ses aspects anthropologiques. Puis l' auteur établit une typologie des objets que l' on rattache à l' art des tranchées (pendant et après la guerre) avant de discourir sur les paysages, qui encore plus que d' autres, sont des créations humaines. Dans son quatrième chapitre, N. Saunders enchaîne ensuite sur l' étude des corps des combattants, les difficultés que cela entraîne mais aussi la grande particularité qu' ont les restes des humains découverts dans ce contexte. Ces derniers ne sont en effet pas conservés dans des instituts de recherche comme tant de restes humains des périodes précédentes mais sont réinhumés dans des cimetières militaires après une enquête d' identification.

Ce même chapitre aborde les grandes galeries creusées dans la Somme. Puis, dans le chapitre suivant, l' auteur différencie les historiographies françaises et belges ainsi que les limitations méthodologiques que rencontre l' archéologie des conflits (comment faire de la prospection magnétique avec un terrain métallique ? comment faire de la prospection pédestre dans un environnement qui reste dangereux et fait encore des victimes chaque année ?). Le sixième chapitre passe en revue les plus gros musées du front occidental consacrés à la guerre, du plus grand au café-musée le plus ancien. L' avant-dernier chapitre concerne l' archéologie du conflit (et non de la bataille, stade dépassé selon l' auteur) en dehors du front occidental, en s' attardant sur l' Angleterre, le front alpin, Gallipoli et la Jordanie. Le dernier chapitre est lui une adjonction spécifique à la version souple, brossant rapidement les changements intervenus entre 2007 et 2010 (Angleterre, Belgique et Jordanie).

Dans chaque chapitre, les exemples précis sont nombreux, accompagnés d' illustrations.

Alors que le premier XXe siècle nous paraît encore si proche (la mort du dernier Poilu, Lazare Ponticelli, n' est pas si lointaine et l' on peut facilement remonter dans sa propre généalogie vers des combattants) et que le second conflit mondial a encore la place qu' on lui connaît dans l' imaginaire collectif européen, ce livre a pour mérite premier de rappeler la place qu' avait la Grande Guerre entre 1914 et 1939. Comment cette guerre, à cause du retournement de terrain qu' il causait, a éveillé la curiosité de nombreux soldats envers le passé (certains collectionnaient les silex préhistoriques), comment les paysage crevassés que nous pouvons voir aujourd' hui sont à la fois des paysage agricoles, de mort de masse, de reconstruction, de tourisme et de mémoire (en plus d' être un immense cimetière). Mais la guerre c' est aussi son appropriation au travers de l' art, pendant et après le conflit, avec une chasse aux souvenirs de tous types qui atteint chaque nation combattante puis ceux qui viennent visiter les lieux de combat (anciens combattants, famille, ex fiancées).

Ces objets on les retrouve dans les familles à travers le monde mais aussi dans des collections, avec dès 1920 des cafés-musées, puis des musées à partir des années 90, ce qui correspond au renouveau de l' intérêt porté au premier conflit mondial.

Ce livre d' un peu moins de 300 pages est d' une grande facilité de lecture et apporte de manière très pédagogique les éléments de contexte. Nul besoin de connaître la chronologie 1914-1918 pour apprécier les problématiques que N. Saunders aborde avec clarté. Si le passage descriptif sur les musées est peut-être

dispensable, le reste du livre est d'une grande pertinence. L'articulation archéologie/mémoire est particulièrement intéressante, avec tous les problèmes que cela soulève et qui existent aucunement pour les autres spécialités archéologiques (et qui sont moins présents pour le front alpin ou dans les Balkans).

Nous verrons bien dans dix ans comment tout ceci aura évolué, surtout après les commémorations du centenaire qui devraient jeter à nouveau les feux des médias sur un conflit qui encore aujourd'hui fait des morts et se rappelle à intervalles réguliers aux habitants des régions du front quand vient à être découvert un obus volumineux à désamorcer.

(le champs de bataille de la première guerre mondiale est le premier de ce type où l'on peut encore mourir alors qu'il n'y a plus de combats mais que les munitions sont encore actives 7)

par spurinna @ 07.10.10 - 01:06:20

<http://casalibri.blog.fr/2010/10/07/killing-time-9542299/>

Caesar's Calendar

Ancient Time and the Beginnings of History.
Essai historique de Denis Feeney.

Si nous vivons dans un monde où il nous paraît naturel de se référer (et de le pouvoir à chaque instant) à un calendrier fixe et universellement reconnu, tel n'est pas le cas avant le XXe siècle. Qui plus est, avec un calendrier qui nous semble naturel !

Avant cela, chaque espace a son propre temps, avec un maintenant et un autrefois, et avec ses propres références. Rome, avec ses historiens et ses poètes, élabore des conceptions du temps, qui au-delà de leurs particularités, nous ont été transmises au travers du calendrier dit julien. Partant du calendrier républicain, Jules César, en tant qu'homme le plus puissant de Rome et grand pontife (c'est-à-dire principal prêtre en charge du calendrier) va réformer le calendrier, rectifié sous Grégoire XIII au XVIe siècle et que nous utilisons toujours.

Dans son essai, fruit de six conférences à Berkeley, D. Feeney décrit la perception romaine, publique, du temps en liant les chapitres deux par deux. Dans le premier, l'auteur, professeur à Princeton, étudie le problème de la synchronisation des dates, entre Rome et la Grèce, avant de faire de même concernant la Sicile et l'Orient dans le second chapitre (avec la signification de dates de fondations identiques par exemple). Puis, après avoir traité de la fondation de l'*Urbs* et des relations entre les mythes et l'histoire, l'auteur passe au concept Age d'Or/Age de Fer (l'opposition entre modernité et liberté perdue, sur fond de nostalgie et de propagande politique). Enfin, dans une troisième et dernière partie, D. Feeney discute sur les ères et les anniversaires (éléments primordiaux à Rome) avant de terminer son essai sur les Fastes, tant calendaires que consulaires qui sont les vrais systèmes romains de datation.

Ce livre, malgré sa facilité de lecture et quelques aspects à la limite du comique que permet une écriture très personnelle (chose à éviter généralement quand on écrit en zone francophone) est avant tout un ouvrage de très solide construction. Avec une bibliographie sur 32 pages, des notes sur 86 pages (et quelles notes !) et une dizaine d'illustrations d'un très grand intérêt, on ne pouvait pas s'attendre à moins. Mais cela fait aussi que c'est un livre qui se limite à un public de spécialistes. En plus de devoir bien connaître les sources grecques et romaines (qui sont reproduites et traduites, mais sans respecifier tout le contexte d'écriture), il faut s'accrocher dans les commentaires d'Ovide ou d'Horace (dont on sent bien que c'est la spécialité première de l'auteur).

Certains parallèles que fait l'auteur nécessitent aussi des connaissances avancées en histoire américaine. Mais malgré ces obstacles que l'on peut considérer comme importants, ce livre est très stimulant, et pas uniquement pour Rome. On y voit par exemple la place centrale du bateau dans l'idée grecque de modernité, l'élément marquant de la Chute, la fin de l'Âge d'Or. Ou encore la place de la Sicile dans l'incorporation de Rome dans les comptes grecs.

Avec un tel ouvrage, on mesure mieux la construction des trames chronologiques nécessaires aux historiens antiques et les concepts que durent manier ces mêmes historiens pour parvenir finalement à des choses qui se tiennent, entre les calendriers des diverses cités et la volonté de la famille impériale d'annexer le calendrier julien, la marque la plus visible de la fin de la république et de l'imposition du principat.

(Ah, le concept du trou de ver chez Virgile *Énéide* 6,5/7)

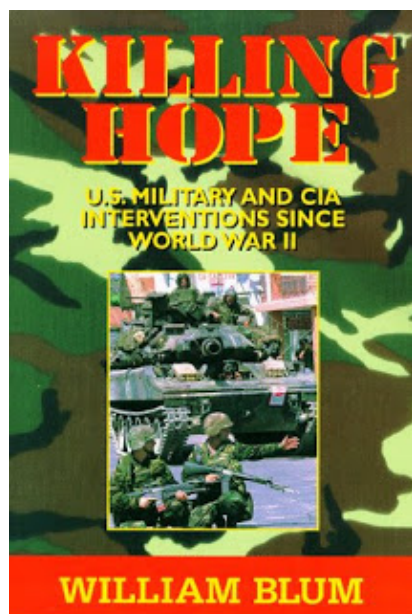
par [spurinna](#) @ 15.10.10 - 23:45:47

<http://casalibri.blog.fr/2010/10/15/caesar-s-calendar-9632509/>

Killing Hope

U.S. Military And CIA Interventions Since World War II.

Chronologie et description des interventions étatsuniennes entre 1945 et 1994 par William Blum.



Comme toute puissance dominante, les Etats-Unis sont intervenus pour des raisons variées dans les Amériques mais aussi sur d'autres continents et ceci très peu de temps après leur indépendance. W. Blum, journaliste et ancien diplomate, ne traite pas ici des nombreuses opérations du XIXe siècle et du premier XXe siècle (les Philippines et l'Amérique latine sont alors aux premières loges) mais se concentre sur la période de la Guerre Froide, quand les Etats-Unis ont les moyens matériels et l'appareil idéologique pour intervenir sur toute la planète et y faire prévaloir leurs intérêts (ce qui n'a rien de bien nouveau dans l'histoire des empires). Mais à ceci il faut rajouter l'élément anticommuniste qui est d'un poids prévalant.

On peut distinguer trois périodes dans la chronologie de ces interventions (qui s'arrêtent en 1994 pour la seule raison que c'est en 1995 qu'est publiée la seconde édition, qui est celle que j'ai eu en main, d'un livre initialement paru en 1986). La première de ces périodes est celle entre 1945 et 1961 (la Baie des Cochons). Les lieux d'intervention sont très nombreux, de l'ordre d'une trentaine, entre la Chine, l'Italie, la Grèce, les Philippines, la Corée, l'Allemagne (réseau Gladio), la France (soutien à une tentative d'assassinat contre de Gaulle), la Syrie, le Guatemala, l'Indochine, l'Iran, l'URSS (des centaines d'agents envoyés à la mort), Haïti, le Congo, le Brésil etc. Cette période est marquée par une CIA toute puissante, ne rendant de comptes à personne ni même au Président, agissant de sa propre initiative et décidant de la politique étrangère des Etats-Unis à la place du Département d'Etat. Le maccarthysme étant sans nuance au sein de l'Agence, il en faut peu pour provoquer une opération dans tout pays considéré comme stratégique (c'est-à-dire à peu près tous). L'échec assourdissant de la Baie des Cochons, opération préparée sous Eisenhower mais réalisée sous Kennedy, est le signal de la fin de la période heureuse où tout est permis et où il était possible de renverser un gouvernement pour 100 000 dollars (pour en plus amener au pouvoir un gouvernement plus à gauche que celui renversé). La presse sort alors de sa léthargie, alors que depuis 1945 (et sans doute même avant) elle ne distinguait pas le communisme du nationalisme.

La seconde période s'étend jusqu'au Watergate. C'est l'époque des opérations en Indonésie, Ghana, Uruguay, Chili, Bolivie, Grèce (les Colonels), Irak, Costa Rica et même l'Australie ! Les instances politiques ont plus la mainmise sur les actions de la CIA, mais il ne vaut mieux ne pas faire montre de volonté d'améliorer le sort des pauvres pour rester au pouvoir ou d'affirmer un non-alignement. La troisième période, qu'il faudrait sans doute maintenant arrêter en 1991 démarre avec le scandale du Watergate et la découverte par les Etatsuniens et leurs médias de la puissance antidémocratique de leurs services de

renseignements intérieurs et extérieurs. C'est l'époque des opérations en Angola (bien avant l'arrivée des Cubains), au Zaïre (où Mobutu émarge depuis un bon moment dans les livres de paie de la CIA), en Jamaïque, aux Seychelles, à Grenade, au Maroc, au Surinam, sans oublier le bombardement de la Lybie (des milliers de victimes civiles dans la tentative d'élimination de Khadafi), le Salvador, le Nicaragua encore (l'album Sandinistas du groupe The Clash faisant connaître mondialement ce conflit), Panama, l'aide inconsidérée aux « combattants afghans de la Liberté », la déstabilisation de la Bulgarie sortie du Bloc de l'Est et un énième retour en Haïti.

Le tour s'achève avec la seconde Guerre du Golfe et ses crimes de guerre en série (et des Kurdes lâchés en rase campagne pour la seconde fois). Et autant dire que R. Reagan a de sacrées casseroles, tandis que J. Carter bénéficie d'un portrait plus mélioratif.

La lecture de ce livre appelle plusieurs remarques, tant de forme que de fond.

Sur la forme, avec 380 pages de texte, plus les trois appendices, c'est un travail de longue haleine, uniquement à partir de sources publiques, qui est ici mis à la disposition du lecteur. Les notes sont très nombreuses. La mise en page est par contre très déficiente. Elle manque d'air, avec une taille de typographie trop petite et peine à faire indiquer au lecteur les passages qui sont des citations.

Sur le fond, c'est là un livre qui laisse peu de place à l'humour, ce qui reste normal au vu du sujet et de la masse d'informations qu'il a fallu mettre en forme.

De plus, l'introduction à la seconde édition peut sembler complotiste et on peut émettre quelques doutes sur un danger nord-coréen surévalué. L'auteur ne cache pas non plus ses positions très libérales (au sens étatsunien) sans être néoconservatrices et peut avoir presque tendance à voir les Soviétiques comme un club de hippies bisounoursés (à nuancer avec le fait que le SVR ni le KGB ne sont le sujet de ce livre).

Sa présentation des chiffres aurait pu être plus précise : parle-t-on de dollars courants ou constants. Ils semblent être courants (sinon il y a vraiment des opérations données) mais cela aurait mérité plus de précision. Par contre le fait qu'il fasse souvent une comparaison avec le montant que cela aurait fait si les Etats-Unis avaient été la cible de telles opérations (un ratio montant/population) est très instructif (si bien sûr on reste sur des chiffres de l'année même, ce qui n'est pas spécifié).

Il sera permis au lecteur français de ne pas totalement goûter l'ironie sur la mort du général de Gaulle et le fait d'apprendre qu'il y a des colonies françaises dans les Caraïbes (p. 287). La paille et la poutre

Quinze ans ont passé depuis la parution de ce livre, et il y aurait bien des choses à y ajouter (les révolutions colorées, la Guerre d'Irak, l'Afghanistan etc). Il semble que c'est en partie le cas dans l'édition 2008.

La fin de la Guerre Froide fait croire à l'auteur que les Etats-Unis sont devenus l'unique puissance, très « fin de l'Histoire » selon le livre de F. Fukuyama. Pourtant, sans nommer ni les Talibans ni Al-Qaida, W. Blum mentionne l'attentat de 1993 contre le World Trade Center et affirme que c'est là un problème non résolu, consécutif de l'erreur d'avoir aidé des fondamentalistes alors que des modérés étaient au pouvoir à Kaboul. Le piège à Soviétiques a fonctionné mais la charge a aussi envoyé ses éclats vers New-York

Panorama très complet et avec un auteur avouant ses propres limites, ce livre est d'un abord assez facile si l'on fait abstraction de sa maquette. Il est d'un apport premier pour tout ce qui se passe aux Amériques (peu de pays latino-américains n'ont pas vu une intervention étatsunienne directe depuis 1945) et qui nous sont lointaines, tant géographiquement que temporellement.

(le titre est assez violent mais malheureusement pas toujours inadéquat éliminer un gouvernement démocratiquement élu moins à gauche que les démocrates étatsuniens et violemment anticommuniste pour le remplacer par un gouvernement militaire qui agit plus à gauche 7/7,5)

par spurinna @ 26.10.10 - 15:54:33

<http://casalibri.blog.fr/2010/10/26/killing-hope-9795295/>

Simon Boccanegra

Livret de Francesco Maria Piave d'après Antonio Gutiérrez et musique de Giuseppe Verdi.
Production de l'Opéra National du Rhin.

Comme dans toute république italienne du Moyen-Âge, les patriciens et les plébéiens s'opposent à Gênes (signalons que la première de l'œuvre a lieu chez sa grande rivale Venise).

Le doge Fiesco devant être remplacé, le corsaire Simon Boccanegra est élu grâce à l'argent que Paolo Albiani utilise pour soutenir sa candidature auprès du peuple. Simon Boccanegra, le nouveau doge, a eu une fille avec Maria, la fille de Fiesco, qu'il a dû cacher à cause du caractère illicite de l'union. Malheureusement, la femme qui gardait la jeune fille est morte et la petite Maria a disparu. Auparavant, Fiesco, ennemi mortel de Boccanegra, avait demandé à voir sa petite-fille pour pouvoir pardonner à Boccanegra ses offenses. Le pardon entre les deux est conséquemment impossible.

Vingt-cinq ans après, le doge Boccanegra, qui cherche à réconcilier tous les Génois, propose aux exilés Grimaldi de revenir avec pour seul prix du pardon le mariage entre Amélia Grimaldi et Paolo Albiani. Boccanegra retrouve alors sa fille perdue en Amélia mais ce faisant, fait de Paolo un ennemi mortel puisqu'il accepte les fiançailles de sa fille avec Gabriele Adorno (le doge ignore bien sûr que c'est lui l'heureux fiancé). Ce même Adorno, qui ignore la nature des liens entre Amélia et le doge, croit que le vieil homme veut lui prendre sa fiancée.

Arrivé à ce point, il ne peut y avoir que conflagration entre le doge, qui a pour but la concorde civile à Gênes mais aussi l'amitié entre tous les Italiens (on est bien chez Verdi), Paolo Albiani qui cherche l'assassinat du doge et la main d'Amélia, et Adorno, du parti des exilés et craignant pour son futur mariage. Amélia cherche elle à sortir par le haut de l'incompréhension entre son père et son fiancé. Boccanegra, ayant réconcilié les partis dans Gênes malgré une rébellion, expire, empoisonné par Paolo qui est conduit à l'échafaud. Fiesco, caché jusqu'à ce moment là sous le nom de Grimaldi, refait son apparition et est contraint de se réconcilier avec Boccanegra, puisque celui-ci peut lui montrer sa petite-fille. Devant une foule qui acclame Boccanegra, Gabriele et Amélia se marient, puis le doge meurt en demandant à Fiesco de faire élire Adorno.

Le décor était d'une grande ingéniosité avec un dallage sombre, muni par endroits d'éclairages « à la Billie Jean » (mais sans intermittence dans l'éclairage). Deux panneaux mobiles, noirs d'un côté et peints dans le style intérieur du palais des doges de l'autre, permettent diverses combinaisons d'espaces sur le plateau (y compris l'utilisation de cette mobilité dans la mise en scène). À l'avant scène, une bande d'eau matérialise la mer, avec sa fonction de changement d'état et de danger (avec quelques corps qui y traînent à partir du second acte). Les lumières cherchent plus l'ambiance que la structuration, même si cela permet aussi un effet de profondeur (l'éclairage voulant peut-être aussi reproduire l'effet des bougies des théâtres du XVIIIe). Il y a aussi une utilisation de la lumière pour des ombres projetées.

Les costumes sont une rencontre, pas toujours très heureuse, entre des costumes médiévaux et contemporains. Le doge, en complet clair, avec un manteau rouge et son chapeau caractéristique de doge, c'était finalement pas terrible. Il est à noter que ce sont les costumes qui permettent au metteur en scène de faire un clin d'œil au Baiser de G. Klimt à l'aide de Amélia et Gabriele dans la scène finale.

La mise en scène justement, était d'une grande sobriété, avec quelques petits clin d'œil au classicisme et des moments d'une grande force, soulignant et les tensions et la plénitude. Le final, avec la mort de Boccanegra était d'une grande beauté, entre un ciel qui s'ouvre et la mise en place progressive du mur de la mort qui sépare Boccanegra de sa fille.

Les interprètes avaient un niveau inégal malheureusement. Entre une Amélia avec des problèmes de soutien et la très belle performance d'Adorno (excellente interprétation de son air dans la cinquième scène du second

acte) il y avait un gros contraste. Fiesco avait un très beau registre grave et le rôle-titre, en plus d'une présence scénique, a chanté tout en finesse et pleinement. Comparativement, Paolo était en dessous.

Pour sa part l'orchestre était là, mais sans plus, avec des passages plus maîtrisés que d'autres. Les cuivres ont du entendre parler du pays avec leurs attaques venues d'une autre galaxie (en début d'œuvre principalement).

Malgré ses défauts, on a la une très bonne production, qui a su ne pas ralentir un livret tonique, et ce sans sacrifier la sensibilité.

Il faudrait sans doute revoir le chef Rani Calderon avec des instrumentistes plus concentrés

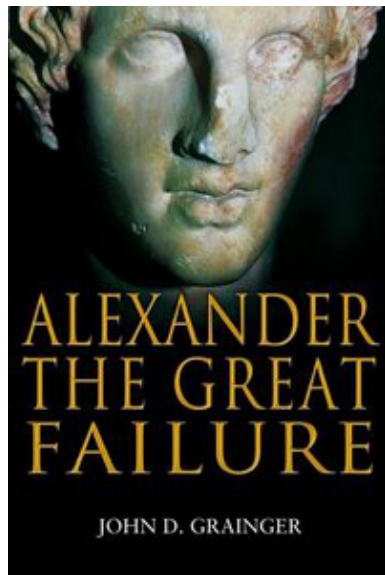
(Il fallait tout de même connaître Gênes pour apprécier pleinement la décoration des petits défauts qui donnent un bon 7)

par spurinna @ 03.11.10 - 15:36:08

<http://casalibri.blog.fr/2010/11/03/simon-boccanegra-9899916/>

Alexander The Great Failure

Essai historique de John D. Grainger.



Le génie, tout comme la sainteté, ne signifie pas la perfection. Et Alexandre le Grand (abondamment considéré dans [ces lignes](#)), en tant que génie, n'échappe pas à cette règle, malgré l'ancienne tendance dans l'historiographie d'Alexandre. Tel est l'objectif de ce livre de John Grainger (spécialiste de l'histoire militaire, antique comme contemporaine) : montrer à nouveau qu'Alexandre III, en partant inconsidérément conquérir l'empire perse, sans même préparer ses arrières à moyen terme ni réflexion sur comment gérer un tel territoire et de plus fuyant ses responsabilités de roi, a plus desservi la Macédoine et son peuple que participé à sa puissance et à sa fortune.

Pour ce faire, l'auteur replace la conquête dans le contexte du royaume de Macédoine depuis 370 av. J.-C. pour peindre l'évolution de ce royaume jusqu'à l'explosion de 319 (fin de l'unité de l'empire) puis considère le legs d'Alexandre avec les différentes tentatives pour reconstituer ce même empire, jusqu'en 272 avant notre ère.

En quinze chapitres, et avec trois interludes qui font le point sur l'état du monde indo-méditerranéen en 360, 319 et 272 av. J.-C., J. Grainger montre en premier lieu qu'Alexandre est victime en premier lieu des problèmes habituels de la succession à la mode macédonienne. Démarrant avec le règne d'Amyntas III, la couronne passe à ses successeurs Alexandre II, Perdikkas III et Philippe II avec à chaque fois de grandes difficultés pour la Macédoine : perte de territoires, révoltes, soutien par des puissances étrangères de prétendants (Thrace, Illyrie, Épire), et interventions de puissances plus lointaines (Athènes, Thèbes). Philippe II, grâce à sa réforme de l'armée et de l'administration, en plus de ses compétences afferries chez les meilleurs hommes d'État de Thèbes quand il y était otage (Epaminondas, Pélopidas et Pammenes chez qui il réside), change cet état des choses et fait passer la Macédoine d'un État en perdition à la première place en Grèce en 25 ans.

Philippe assassiné en 334, son fils Alexandre III lui succède de manière très facile en comparaison des dernières passations de pouvoirs en Macédoine. C'est lui qui, après quelques assassinats dans sa parentèle, reprend l'idée grecque de se venger des deux invasions perses (alors que la Macédoine n'avait pas été touchée et même plutôt du côté perse à ce moment-là). Sans successeur légitime, Alexandre part pour l'Asie.

La suite est connue. Le Granique, Ixos, Gaugamèle, et les sièges de Tyr, Gaza, les très dures campagnes de Bactriane et d'Inde. À chaque fois, l'intendance doit suivre et à peine revenue à Babylone en 325, il pense déjà à se lancer sur l'Arabie et la partie occidentale de la Méditerranée. Brulant la chandelle par les deux

bouts, il meurt en 323. Si Perdikkas et Antipater cherchent à maintenir l'unité de l'empire au nom des successeurs Philippe III Arrhidée (faible d'esprit) et Alexandre IV, le fils mineur. Mais tout explose en 319. S'opposent alors jusqu'en 272 les Lagides installés principalement en Egypte (les Ptolémés, jusqu'à Cléopâtre VII, la plus connue), les Antigonides (Antigone, Démétrios etc), les Antipaterides (Antipater, Cassandre etc), les Séleucides (Séleucos et ses descendants, de la Syrie à l'Inde) et divers autres acteurs qui morcellent l'empire et contribuent à sa réduction (royaume du Pont, Bithynie, Ligue du Nord, Etoliens, empire indien de Maghada, Bactriane indépendante, ...). A chaque fois qu'un acteur semble capable d'atteindre une puissance qui permettra de reconstituer le rêve d'Alexandre, les autres acteurs se lient contre lui. Les alliances changent, comme se échangent les liens matrimoniaux qui les matérialisent. Avant que plus personne, devant les difficultés internes de chaque Etat, l'arrivée sur la scène mondiale de nouvelles puissances et le morcèlement des territoires, ne cherchent plus à retrouver quelque chose qui appartient au passé (fin des contemporains d'Alexandre).

Si le principal du discours est constitué par la relation des actions politiques, militaires et diplomatiques des différents acteurs et Etats, les analyses sont loin d'être à mettre de côté. Si le jeu de mot du titre va peut-être un peu loin, l'auteur parvient à démontrer qu'Alexandre n'a rien d'un bâtisseur d'Empire, que ce soit à cause de la soudaineté de la conquête qu'à cause de son très peu de goût pour la gestion. Et l'échec n'est pas complet, dans le sens où Alexandre a transporté la culture grecque avec lui des Balkans au Gange (la sculpture indienne en est changée). Le premier empire indien de Maghada est une conséquence de sa venue, pour avoir inspiré Chandragupta son édificateur.

Est-il mort trop tôt, alors qu'il allait se consacrer à l'administration de ses possessions ? Peu probable selon l'auteur, qui pense sans trop de force qu'il allait repartir en campagne au plus vite. Arrogance, fuite des responsabilités de l'Etat (c'est un gestionnaire hors pair dès que c'est de l'armée qu'il s'agit) alors qu'il était entouré de personnes de qualités puisque ces mêmes sauraient gérer des Etats, absence d'héritier, croyance irraisonnée que l'armée ne souhaitait que rester avec lui, et enfin folie, voici les fautes d'Alexandre. Un tel échec que pendant les siècles qui suivent, on ne compte plus ceux qui veulent l'imiter et/ou se plaindre de n'avoir rien fait à l'âge où mourrait le conquérant.

J. Grainger a donc pleinement réussi dans le fait de replacer Alexandre dans son temps (ce livre est aussi une description de la royauté macédonienne, avant et après Philippe II) et surtout en bas du piédestal où il est souvent hissé, par l'action des mythes qu'il a fait naître, l'exemple qu'il a donné et les travaux des historiens. Un génie militaire sans doute aucun, qui a utilisé à plein l'outil forgé par son père, mais de loin pas le dieu qu'il croyait être (le fait que Alexandre pensait être un dieu n'est cependant pas établi).

D'une lecture facile, quasi romanesque, cet essai nécessite quelques petites connaissances en histoire antique, comme deux trois notions avancées d'histoire de la Grèce classique. Si le livre, comptant en tout 236 pages, n'atteint pas les plus hautes sphères de l'érudition ni la pointe de la recherche, il est néanmoins très solidement documenté et sans erreur majeure, n'excluant pas quelques remarques teintées d'humour. Ses cartes et arbres généalogiques sont d'une grande utilité.

On ne peut que conseiller cet ouvrage stimulant qui éclaire de feux différents un siècle d'histoire et l'entrée dans la période hellénistique.

(Alexandre est encore avec nous au XXI^e siècle puisqu'en Afghanistan, l'ethnie Nouristani se réclame encore de lui et de ses colons 7,5/8)

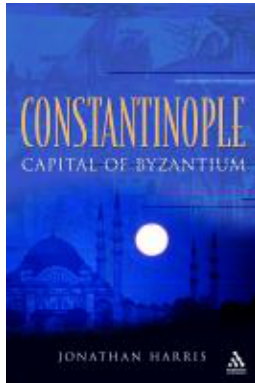
par [spurinna](#) @ 05.11.10 - 00:14:25

<http://casalibri.blog.fr/2010/11/04/alexander-the-great-failure-9916716/>

Constantinople

Capital of Byzantium.

Portrait d'une ville par Jonathan Harris.



Ce qu'il y a de bien avec les Romains, c'est qu'ils sont du genre tenace. Disparaissent-ils en 476 ap. J.-C. de la scène internationale alors que Clovis roi des Francs est toujours Patrice des Romains ? Que nenni. Il est toujours un empereur des Romains, recevant les insignes envoyés de Rome, mettant en prison des émissaires qui lui donnent le titre d'empereur des Grecs, et c'est celui qui siège à Constantinople. De plus, ce sont ces Romains là qui à la moitié du VI^e siècle contrôlent les trois quarts du pourtour méditerranéen grâce aux reconquêtes de Justinien.

Mais telle n'est plus la situation en 1200. Toutes les possessions occidentales ont été perdues, les territoires africains ne sont plus. Il a fallu résister aux avancées slaves, bulgares, sassanides et arabes qui ont grignoté l'empire. Néanmoins, la ville capitale, Reine des Villes et seul lieu de civilisation pour ses habitants, est d'une extraordinaire richesse. A l'abri de murailles puissantes, protégée par la mer de Marmara et le Bosphore, la ville compte 300 000 habitants ce qui en fait la plus peuplée du monde occidental. Sa position géographique fait d'elle l'entrepôt du monde, d'où l'empereur tire la majorité de ses revenus. Mais la ville attire les pèlerins et les intellectuels en plus des marchands, grâce à ses bibliothèques, ses monastères et ses reliques de grand prix. Des statues antiques, conservées malgré un christianisme parfois agité de soubresauts, parsèment la ville et font l'étonnement des voyageurs.

C'est cette ville que décrit J. Harris, qui enseigne à l'Université de Londres, en dix chapitres et 200 pages de texte (et dix illustrations hors texte). Débutant avec l'effet produit sur les visiteurs du Moyen-Âge central, l'auteur poursuit avec les deux fondateurs de la ville (Constantin et Justinien, le fondateur de la ville et le constructeur de Sainte Sophie) avant de s'intéresser aux défenses, physiques comme mystiques, de la ville. Dans son quatrième chapitre, J. Harris démarre la description de la ville avec les palais (et leur cause, le pouvoir), avant de s'attacher à décrire l'aspect et les fonctions des églises et des monastères. Au sixième chapitre, c'est l'aspect économique qui est traité (avec la place croissante des marchands des républiques maritimes italiennes) avant que dans le chapitre suivant l'auteur mette en relief le rôle des constantinopolitains comme force politique (au sens immédiat de démocratie).

Mais si l'auteur fait la description de la Nouvelle Rome en 1200, c'est que 1204 marque le début de la fin. A cause de très fortes dissensions internes, la IV^e croisade, bloquée faute de moyens à Venise, se retrouve à faire le siège de la ville. La ville est prise et pillée, alors qu'elle n'avait été conquise par une armée étrangère. Le chapitre 8 (qui abandonne le thématisme pour la chronologie), se concentre sur ces enchaînements et la période latine de l'empire, qui ne peut maintenir assemblés les bases de la puissance byzantine. Avec la restauration byzantine des Paléologues en 1261 démarre le neuvième chapitre, celui de la lente agonie (qui dure tout de même 192 ans). En 1453, avec un empire réduit à la seule ville, tout prend fin sous l'action des Ottomans. Le dernier chapitre, en guise d'épilogue, fait la liste des artefacts byzantins encore visibles aujourd'hui à Istanbul (un nom d'origine grecque par ailleurs).

Si l'ouvrage démarre de manière assez anodine, voir même avec trop de facilité et l'impression d'un manque de consistance (le système de la tétrarchie est mal présenté en p. 25) les choses s'arrangent très vite avec un niveau bien plus en relation avec le poste occupé par l'auteur. D'une grande facilité de lecture, avec de nombreuses citations dans le texte et bien sûr une base bibliographique très solide, le portrait est très complet et bien sûr d'une grande puissance évocative. Malheureusement, et ceci est le principal reproche à adresser, l'auteur ne réussit pas à faire ce qu'il annonçait dans son introduction quand il dit vouloir analyser l'usage politique des mythes constantinopolitains.

On peut aussi regretter sa trop rapide histoire de la décoration religieuse (qui n'est de loin pas l'objectif de l'ouvrage) en p. 87 qu'il rattrape avec une présentation très claire de la crise iconoclaste.

Portrait très vivant d'une ville ayant développé une mythologie propre, ce livre est aussi une porte d'entrée dans l'histoire de l'empire byzantin et ses différents acmés. Entre une statue de Lysippe, la colonne serpentine qui commémorait la victoire de Platées à Delphes transportée à l'hippodrome, la permanence de l'administration et le sport dangereux pour les yeux qu'était la lutte pour le pouvoir impérial, il y a dans ce livre, pour le lecteur curieux sans être historien lui-même, le début de nombreuses routes à l'instar du Milion, la borne surmontée d'un arc qui marquait le centre du réseau routier devant le Grand Palais.

(pour avoir la vue la plus rapprochée de Constantinople au XIII^e siècle, il faut aller aujourd'hui à Venise, son ancienne dépendance, ennemie et alliée – Ah l'éternel retour de tristesse quand à l'archéologue et à l'historien se rappelle tout ce qui a été perdu ... 7,5)

par [spurinna](#) @ 10.11.10 - 16:27:21

<http://casalibri.blog.fr/2010/11/10/constantinople-9950850/>

Empty Spaces

Deux pièces dansées par le Ballet de l' Opéra National du Rhin.

Empty spaces - what are we living for
Abandoned places - I guess we know the score
On and on, does anybody know what we are looking for...
Queen, The Show Must Go On

Deux pièces, de 25 minutes chacune, présentées à la suite par le Ballet de l' Opéra du Rhin.

La première, Observation Action, est signée d' Emmanuel Gat (qui est aussi l' auteur de la musique). Avec un plateau totalement noir doté d' un chaud éclairage zénithal, les danseurs sont successivement en action au travers de diverses combinaisons. La musique, électronique (et enregistrée tout comme pour la seconde pièce) mais à base pianistique puis avec des frottements tubulaires, n' entretient aucun lien avec la chorégraphie. Elle s' interrompt même pendant une minute au milieu de la pièce.

Les mouvements des danseurs sont très axés sur les bras (sans arriver à de la tectonique cependant), avec aucun porté avant la seconde partie (après l' interruption du son) et très peu de sol. Malgré quelques synchronisations, l' effet est très atomisant, avec acteurs et observateurs sur les bords du plateau. On peut aussi observer quelques moments de gel assez bien exécutés.

Il y a peu de choses à dire des costumes, courts, colorés et très près du corps.

Avec des entrées depuis le côté du public, on peut penser à une volonté de faire participer ledit public ou alors à la volonté de créer une boîte, un espace coupé de l' extérieur et devant couper l' action et permettre son observation.

L' effet était intéressant mais sans atteindre les sommets. Et des sommets, on en était plus proche avec Empty House de Johan Inger.

Là encore un plateau entièrement noir mais avec des lumières plus dynamiques. Dès le début, une pièce de tissu blanc tendu descend des cintres. Elle se retirera en fin de pièce. Entretemps, une large tenture blanche a été descendue très en avant sur la scène, masquant en grande partie le plateau.

La musique, faite par Felix Lajko mais qui aurait pu être issue d' un album du quatuor finlandais Apocalyptica tant les violoncelles sont nerveux, est construite autour d' un leitmotiv hispanisant et électrisant.

Dans cette pièce, au contraire de la précédente, la musique est un support.

A aucun moment les danseurs n' agissent tous ensemble mais l' action évolue au rythme de collisions, souvent avec des courses (comme en tout début ou en toute fin), pour créer des scènes avec deux ou trois danseurs, tandis que dans l' ombre un autre danseur peut évoluer dans un registre plus serré. Dans cette maison abandonnée, on se croise, on se chamaille et on se rapproche. On y croise même des fantômes (l' utilisation de la seconde grande tenture blanche, très liquide mais aussi quelques ombres chinoises sur la petite tenture). La chorégraphie est très rythmée, sans temps mort mais aussi très clairement séquencée. Peu de choses au sol mais sans que cela affecte un bel équilibre, avec un soupçon d' humour mais surtout une grande précision.

Très clairement, une seconde partie de soirée de bien meilleure facture que la première. Mais pas au niveau de Conflits/Accélération ou de Des ordres/Désordres.

(Dommage que ce soit si court quand la qualité est là, pourquoi vouloir que cela s'arrête 6 et 7)

par spurinna @ 18.11.10 - 00:31:27

<http://casalibri.blog.fr/2010/11/17/deux-pieces-dansees-par-le-ballet-de-l-opera-national-9993626/>

Greek Sculpture And The Problem Of Description

Essai d' historiographie en histoire de l' art antique d' Alice A. Donohue.



L' histoire de l' art antique bénéficie d' une grande antériorité parmi les champs du savoir humain. Le Laocoon et ses fils du Vatican est ainsi scruté et décrit depuis plus de cinq siècles. Des centaines d' yeux ont cherché à savoir si cette statue de prêtre troyen était un original, une copie, voir même selon certains une copie de la main de Michel-Ange. C' est au regard dans l' histoire de l' art grec que s' intéresse A. Donohue au travers de 220 pages très denses.

Car il n' existe pas d' objectivité du regard, comme il n' existe pas d' objectivité de la reproduction. Le spectateur est lui aussi le fruit d' une époque et d' expériences personnelles, et les descriptions qu' il peut faire vont influencer ses lecteurs et ceux qui vont poursuivre ses travaux. L' auteur, en quatre chapitres et un épilogue, va le rappeler au lecteur en s' appuyant principalement sur trois statues : la Dédicace de Nicandre (découverte à Délos), la Dame d' Auxerre (de provenance inconnue) et la Victoire de Samothrace (provenant de ladite île).

Le premier chapitre traite du problème de la description archéologique en replaçant la description dans le combat entre l' archéologie et la philologie pour le premier prix de rigueur et dans la relation entre description et interprétation. Le second chapitre, le plus long du livre, part de la Dédicace de Nicandre pour aborder les différentes descriptions qui en ont été faites à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, les catégories de la première statuaire grecque, les matériaux, techniques et formes, pour passer aux liens entre les questions ethnique et psychologique (en partie à cause de la présence très forte de l' art classique) et la première statuaire grecque. Le second chapitre s' achève avec la statue de Levidhi (malheureusement perdue), la Dame d' Auxerre et la Victoire de Samothrace.

Le troisième chapitre se concentre lui sur l' analyse de la femme vêtue (l' influence sociale dans l' interprétation de la nudité ou du vêtement), avec le fonctionnement de ce type statuaire et le concept de draperie. Le dernier chapitre, court et quasi conclusif, fait le pari d' apporter une nouvelle approche de la Dédicace de Nicandre et de la Dame d' Auxerre en se basant sur des ivoires spartiates, une stèle de Prinias (en Asie Mineure) et certaines caractéristiques de l' habit folklorique féminin thessalien.

Le présent livre ne se propose évidemment pas d' inventer l' eau tiède, la question du regard ayant déjà été débattue très longuement (même si l' auteur ne le rappelle pas). Mais il parvient pleinement à faire ressortir les filiations entre les descriptions d' œuvres ainsi que chez les descripteurs considérés, qui ont toujours à l' esprit « l' apogée classique » et qui cherchent à faire rentrer dans le rang le « primitivisme archaïque » et la « dégénérescence hellénistique », même au prix d' acrobaties et de paradoxes. C' est donc un très intéressant rappel pour l' archéologue et l' historien de l' art. Il va même jusqu' à rappeler dans sa forme les Rois Thaumaturges de M. Bloch, avec quelques pages où les notes contraignent le texte à ne pas dépasser la moitié des dites pages.

On peut cependant reprocher deux choses à l' ouvrage. La première est que sa lecture est très loin d' être aisée. S' il est très utilement fait de larges citations (bien indiquées, en versions originales et traduites) de ses sources, il faut un niveau de connaissance plutôt élevé en art grec pour apprécier ne serait-ce que le début de la démonstration (sans parler du contexte culturel général de la fin du XIXe siècle et du début du XXe). Le second reproche est celui de ne peut être pas aller au fond de l' argumentation (de même n' y a-t-il pas de paragraphe sur les origines de la statuaire monumentale grecque pour ménager des arguments en conclusion). Il reste après la lecture un petit goût d' inachevé. Si c' est de la modération et la volonté de ne pas

surinterpréter, cela est bonne science, mais comme l'auteur ne le dit pas

A un moindre niveau, l'utilisation du terme dédalique peut aussi se révéler gênante, sa définition étant peu reconnue mais l'effort iconographique est à signaler, avec des photographies de quasi toutes les œuvres évoquées ; les principales (pour le discours) l'étant sous tous les angles. L'auteur, professeur au Bryn Mawr College, spécialiste des *xoana* (statues de culte en bois) et peut être un peu touché par le courant féministe de l'archéologie, fait aussi très utilement le point sur la relation entre les *xoana* et la première statuaire grecque.

Le problème des *xoana*, voilà un point qui mériterait plus d'éclaircissements, tant on a dit de choses sur le sujet !

(étrangement, pour quelqu'un en poste depuis tant d'années, une production livresque assez maigre mais très grosse synthèse des sources. 6/6,5)

par spurinna @ 20.11.10 - 13:46:16

<http://casalibri.blog.fr/2010/11/20/greek-sculpture-and-the-problem-of-description-10012804/>

The Infernal Machine

A history of terrorism from the assassination of tsar Alexander II to Al-Qaeda.
Essai historique sur le terrorisme par Matthew Carr.
Existe en français sous le titre très mal traduit de La mécanique infernale.

Depuis 2001, le terrorisme est devenu un sujet quotidien dans les médias. Pourtant, le fait de détourner des avions n'était pas nouveau en 2001 ni même le fait de propulser un avion sur un immeuble. Est-ce parce que les Etats-Unis avaient été le lieu de l'attentat ? Là encore, le même World Trade Center avait été ciblé en 1993 (plusieurs morts et de nombreux blessés) et l'explosion d'un camion d'explosifs devant l'immeuble du FBI d'Oklahoma City en 1995 (une action purement locale ayant fait 168 morts) était le fait d'un ancien soldat de la seconde guerre du Golfe (seul ou avec des soutiens). Ce qui fait la particularité du 11 septembre 2001 c'est la conjonction du symbolique (trois immeubles connus), le nombre de morts et le fait que c'était conduit par des étrangers ne pratiquant pas la religion majoritaire des Etats-Unis. Ce sont ces mises en perspectives, tant historiques que culturelles et opératives, que fait Matthew Carr, journaliste britannique et ancien reporter de guerre.

L'auteur fait démarrer son étude avec les activistes russes qui se sont eux-mêmes appelés terroristes et qui ciblaient, grâce à la toute nouvelle dynamite, le tsar ou des ministres dans le but de soulever les masses. La progression chronologique se poursuit avec les anarchistes européens et américains (les présidents Sadi Carnot et William McKinley sont parmi les victimes) mais aussi le problème irlandais avant que la première partie de l'ouvrage ne s'achève sur le rapport entre Résistance et terrorisme.

La seconde partie du livre est centrée sur les « combattants de la liberté », les terrorismes indépendantistes, entre 1945 et les années 70. L'auteur s'attarde donc sur la Malaisie, le Kenya, et l'Algérie avant de passer aux guérillas urbaines et leurs débuts romantiques en Uruguay et en Argentine. Les mouvements terroristes marxistes ne sont bien sûr pas oubliés (Allemagne, Italie et Japon) avec les contrecoups venant de la droite extrême. Le mouvement anarchiste étatsunien des Weathermen est aussi décrit. Les terrorismes à vocation nationalistes ne sont cependant pas devenus des anachronismes : l'Ulster, les Basques, les Palestiniens sont des sujets émergents sur la scène mondiale dans les années 70.

La troisième et dernière partie est intitulée Les décennies terroristes. Le terrorisme ne se cantonne plus au monde occidental (ou assimilé) et ses colonies mais s'internationalise. L'OLP fait son apparition tout comme les premières études sur le terrorisme et les premiers experts autoproclamés. Carlos est aussi le premier terroriste qui fait vendre des livres de fiction (cinématographiques et littéraires). Le début des années 1980 voit la première guerre déclarée au terrorisme avec l'arrivée à la présidence des Etats-Unis de Ronald Reagan (dont l'administration croit à la propagande que la CIA diffusait dans les années précédentes). C'est l'époque du bombardement de Tripoli, des Contras au Salvador, de l'explosion du camp Drakkar à Beyrouth et de Lockerbie (une action dont la paternité ne semble pas encore établie). Avec l'intervention soviétique en Afghanistan, l'idée de jihad, déjà recontextualisée par les Frères Musulmans se trouve dotée d'une autre perspective dans le monde musulman (en Afghanistan certes mais aussi en Egypte, en Algérie, au Liban où est inventé l'attentat-suicide). Le cas tamoul au Sri-Lanka est abordé brièvement (le livre date de 2006, avant la fin des Tigres de l'ELAM tamoul et leur grande spécialité d'attentat-suicide en 2009).

Les années 90 sont par contre celles de la secte Aoum Shinrikyo, des terroristes suprémacistes, fondamentalistes et/ou anti-gouvernementaux étatsuniens, des attaques néo-nazies en Allemagne réunifiée et d'Al Qaïda (attentat contre l'USS Cole et les ambassades en Tanzanie et au Kenya, mais aussi à Mogadiscio et en Arabie Saoudite). L'idée de mégaterrorisme (NRBC) a le vent en poupe. La montée en gamme d'Al Qaïda s'achève en 2001 avec 19 terroristes qui détournent quatre avions et montrent ainsi les graves dysfonctionnements des agences de sécurité des Etats-Unis. La guerre est à nouveau déclarée au terrorisme, avec effet immédiat en Afghanistan et deux ans plus tard en Irak, où les méthodes contreterroristes créent plus

de troubles qu'elles ne règlent de problèmes.

Ce livre est doté d'indéniables qualités. Celle de la clarté en premier lieu. Tout y est expliqué de manière très limpide, avec des enchaînements logiques d'une grande qualité. Le fait que l'auteur ne soit pas historien n'amointrit en rien la qualité du travail (il y a relativement peu de notes, ce qui parfois peut manquer). L'auteur a beaucoup et bien lu pour écrire ce livre, ce qui lui permet non seulement d'apporter de très bons éléments historiographiques mais aussi un éclairage fort intéressant sur la fiction à thème terroriste. Le passage sur la terrorologie (énorme charge contre The Terrorist Network de Claire Sterling) et le retour de flamme est de toute première utilité (p. 218-222). L'analyse qui est faite des discours terroristes/contre-terroristes voit M. Carr très critique envers les Etats (les objectifs n'étant pas toujours de lutter contre le crime) et les discours simplistes à base de barbarisation de l'Autre, mais aussi envers les peuples qui acceptent de voir rogner leurs libertés (avec le contre-exemple espagnol en 2004 suite à la tentative du gouvernement de faire passer l'attentat pour une action de l'ETA).

Malgré ces indéniables qualités, il reste quelques points à améliorer. Le premier et le plus gênant est celui de la typographie. Ce livre est parsemé de coquilles, qui affectent plus particulièrement les mots non-anglais et qui sont très lassantes. Il y a aussi des erreurs absolument évitables : le président français Marie Carnot (p. 49), le 10e régiment parachutiste à Alger (p. 96) entre autres qui font très mal aux yeux du lecteur français. Il y a aussi des erreurs dans la bibliographie en fin de volume.

Proche du manuel, ce livre est donc une réussite pleine. Clarté, concision y décrivent en profondeur des phénomènes et des pensées complexes, de manière balancée et souvent en présentant des arguments contraires. Un excellent moyen de se rappeler que le terrorisme n'a pas débuté en 2001.

(si M. Carr est en famille avec Robert Carr, ministre anglais et ancienne cible d'un groupe terroriste situationniste anglais en 1971, le terrorisme peut être un sujet assez familier 8)

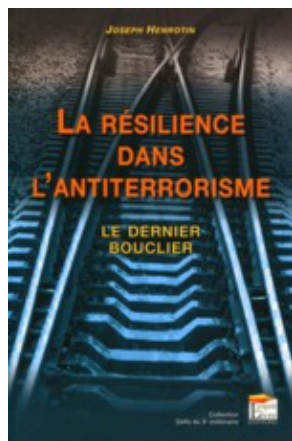
par [spurinna](#) @ 27.11.10 - 21:28:58

<http://casalibri.blog.fr/2010/11/27/the-infernal-machine-10067613/>

Le résilience dans l'antiterrorisme

Le dernier bouclier.

Essai de psychosociologie des foules appliquée à l'antiterrorisme de Joseph Henrotin.



[] [L]a résilience renverrait plutôt [par rapport au moral] à un caractère défensif : il s'agit d'encaisser l'évènement sans que les capacités décisionnelles ne soient atteintes par sa gravité. De ce point de vue la résilience est garante de la liberté de manœuvre des autorités politiques, là où le moral ne l'est pas. (p. 102)

Le terme de résilience, issu de la physique des matériaux mais déjà utilisé en psychologie par Boris Cyrulnik, est de plus en plus utilisé alors même que sa jeunesse d'emploi (c'est le Livre blanc de la sécurité et de la défense qui le fait entrer dans le cœur de la doctrine de sécurité française) empêche d'en délimiter le contour. Joseph Henrotin (chercheur au CAPRI et rédacteur en chef de la revue Défense et Sécurité Internationales) tente un premier débroussaillage dans le premier livre francophone consacré au sujet.

Ce livre se décompose en quatre chapitres équilibrés. Le premier traite des sociétés du risque face au terrorisme (avec le terrorisme comme mode de guerre et les sociétés techniciennes face à la disruption) tandis que le second chapitre se consacre à la résilience dans la défense antiterroriste (formes de lutte antiterroriste, la résilience dans l'architecture antiterroriste et les limites de la résilience virtuelle). Le chapitre suivant se concentre sur les acteurs et les facteurs de la résilience (formes et politiques). Enfin, dans son dernier chapitre, J. Henrotin propose des pistes pour développer la résilience des populations, cible des actes (c'est-à-dire pas uniquement les victimes immédiates) avec la place des médias dans la construction de la résilience, le cas français et la place de l'enseignement dans la construction de la résilience. Avec les notes et la bibliographie, l'ouvrage atteint les 128 pages.

Ce livre a le défaut de ses qualités. Etant le premier piton d'une cordée, on aimerait souvent que l'auteur soit allé plus loin encore (avec J. Keegan en p. 38 par exemple). Très peu jargonant (même s'il faut suivre l'auteur dans son explication de la société comme réseau) mais aussi peut-être parfois trop basique (la naissance de l'Etat avec les fonctions régaliennes p. 42), J. Henrotin donne très peu l'impression de chercher son lectorat.

Si les exemples belges (le déni terroriste avant 2004/2005) sont d'un grand intérêt, on a le droit de ne pas être entièrement d'accord avec l'analyse de l'attentat de la gare d'Atocha (p. 15) et de garder à l'esprit l'idée d'une punition par l'électorat du gouvernement PPE qui a immédiatement attribué l'attentat à l'ETA (sur ce point, se reporter à M. Carr par exemple). Le terme de société morte (p. 48) m'a aussi semblé inapproprié. Lui substituer un adjectif comme amorphe ou comateux/insensible n'aurait pas été plus juste ?

L'intérêt pour la résilience quotidienne du sketch humoristique du ventriloque J. Dunham Achmed the dead terrorist est démontré avec une grande justesse (p. 68), de même que sur un point de vue plus structurel (sans être dans la résilience dite virtuelle) de la question de l'intégration et du communautarisme, ainsi que des

liens Armée/Nation et Forces de sécurité/Nation (le chapitre III).

Avec lucidité (et même un peu d'humour), J. Henrotin décrit la place que devrait occuper l'enseignement dans la construction de la résilience, avec par exemple les cours d'éducation civique (qui gagneraient à être épaissis) qui sont une spécificité française (p. 95-100). Bien entendu, le rôle des médias ainsi que la place que devrait occuper un personnel politique en mal de crédibilité en Occident sont aussi des sujets qui sont dans le périmètre de l'étude.

« [] [i]l faut cependant remarquer que, de prime abord, la sécurité ne s'achète pas mais qu'elle se conçoit et se perçoit. » comme le dit très bien l'auteur. Ce livre participe pleinement à la partie conception.

(qui se souvient que le centre de Bruxelles avait été bouclé suite à une série d'alertes en fin 2007-début 2008 ? Un bon 8)

par spurinna @ 01.12.10 - 20:55:47

<http://casalibri.blog.fr/2010/12/01/le-resilience-dans-l-antiterrorisme-10096385/>

Rétroaction pour l'article "Le résilience dans l'antiterrorisme"



[spurinna](#) [Membre]

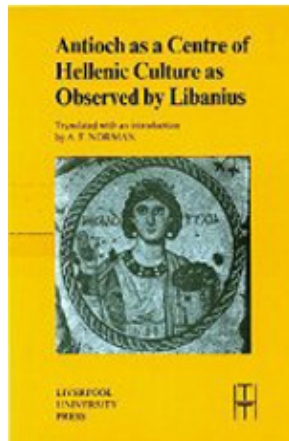
23.12.10 @ 03:14

Le film anglais "We are four lions" arrive juste un peu tard pour figurer dans les oeuvres intellectuelles participant à la résilience construite.



Antioch as a Centre of Hellenic Culture as Observed by Libanius

Sélection de textes de Libanios traduits, présentés et annotés par Albert Francis Norman.



Si les différents royaumes hellénistiques se combattent principalement par les armes, ils le font aussi sur le terrain du *soft power*. Athènes reste un centre important du savoir, Alexandrie monte en puissance dès sa fondation, Rome est l'endroit où faire son droit sitôt son empire établi (précédant Beyrouth de peu) et Constantinople prend la suite avec les conséquences de la mise en place de la Tétrarchie. Fondée sur le fleuve Oronte vers 300 av. J.-C. par Séleucos Ier, elle double son intérêt stratégique (elle contrôle la région avec les villes de Laodicée, Séleucie et Apamée et forment ainsi la Tétrapole) par un fort développement de ses écoles.

Le christianisme ne modifie pas cette prééminence. Jean Chrysostome y voit le jour et y démarre sa carrière intellectuelle. Antioche est par ailleurs le siège de l'un des quatre patriarchats du paléochristianisme, avec Constantinople, Alexandrie et Rome (avant d'être rejoints par Jérusalem).

Contemporain de Jean Chrysostome mais païen, Libanios (314-393) est issu d'une famille de la noblesse d'Antioche (désargentée suite au soutien donné à un usurpateur). Né à Antioche, il se consacre à l'étude et quitte la ville à l'âge de 14 ans pour se former auprès de Zénobios puis à Athènes, avant d'aller à Constantinople où il obtient un poste grâce à l'empereur. Suite à des émeutes (grande spécialité de Constantinople), il quitte la capitale et passe par Nicée et Nicomédie. Rappelé par Constance II à Constantinople en 347, il retourne plein d'aigreur à Antioche en 354 pour ne plus en repartir. Il y est nommé sophiste de la ville et à ce titre est en charge, avec ses assistants, des cours dispensés par l'école publique ainsi que de sa direction (il est aussi chargé de faire des discours lors de cérémonies alors que Antioche devient la base logistique des opérations dans les provinces mésopotamiennes).

Naturellement versé dans les auteurs classiques, c'est un grand spécialiste de Démosthène, un rhéteur virulent, un promoteur fervent de l'éducation à la grecque (la seule qui vaille), l'auteur d'une Autobiographie et un ami de l'empereur Julien (dit l'Apostat et dont on dit qu'il a pu lire les notes de ses cours).

Les textes présentés dans cet ouvrage ont attiré à l'histoire d'Antioche ou à la sphère éducative (du moins les niveaux supérieurs) d'Antioche sous les règnes de Constance et de Théodose.

La 11e Oraison (la numérotation est moderne), aussi appelée Antiochique, est l'éloge de la ville natale de Libanios prononcé en 454. L'auteur dépeint la géographie de la région, décrit la ville, parle de son peuplement mythique et actuel, de la préhistoire de la ville avec ses héros, de son histoire et de ses institutions. Libanios n'hésite sur aucune grosse ficelle, excusant la petitesse de sa patrie avant Séleucos, appelant les plus prestigieux ancêtres (Triptolème, les Chypriotes, les Athéniens, les Argiens etc) et chante la beauté de la Syrie, de la ville et la richesse et la générosité de ses habitants. C'est le texte le plus long du recueil, avec des

moments involontairement comiques.

Les 31e, 62e, 43e, 36e, 34e, 42e, 58e et 3e Oraisons ont pour sujet les critiques faites au système éducatif de Libanios, à l'accord sur les transferts d'élèves entre les classes, les pratiques magiques, les récriminations d'un pédagogue, un discours en faveur de son ami Thalassius, la pratique écolière du jeu du tapis, et un discours sur le fait qu'il ne donnera pas de discours de fin de session. Ces discours étaient majoritairement destinés à des cercles contrôlés d'auditeurs ou de lecteurs.

Dans chacun de ses discours, Libanios fait des citations en nombre ou des allusions très fines à des textes de référence (Homère, Hérodote, Thucydide etc) que les annotations permettent de faire remarquer au lecteur. Sans ces notes et la présentation très fine du contexte d'écriture, la lecture de ces discours serait très difficile et même pénible. On peut regretter certains choix de traduction (parler par exemple de colonels et de régiments en p. 42 dans l'Antiochique, c'est très anachronique) mais le ton et le style sont bien rendus. Libanios nous renseigne même sur certains *topoi* de l'enseignement : les élèves sont fainéants et regardent les arbres dehors et les parents se sentent peu concernés. Comme quoi certaines choses ne changent pas !

Très utilement, une carte de la ville d'Antioche est reproduite en fin de volume (on peut ainsi suivre la description du tour de ville de Libanios) mais la bibliographie est absente (les ouvrages indiqués en note sont pour certains très récents en 2000 quand ce livre est publié).

Un très beau coup de sonde dans les œuvres d'un intellectuel majeur du IVe siècle, très considéré par les intellectuels chrétiens qu'il a contribué à former et dont l'œuvre est parmi les plus connues de l'Antiquité.

(si la 3e Oraison joue avec jouissance sur un double paradoxe, Libanios n'est pas exempt de faiblesses quand il dit que l'administration impériale est peuplée d'ignares alors qu'il loue le fait d'en avoir formé certains quelques instants plus tard (6,5/7))

par spurinna @ 13.12.10 - 01:50:32

<http://casalibri.blog.fr/2010/12/13/antioch-as-a-centre-of-hellenic-culture-as-observed-by-libanius-10171934/>

The New Central Asia

The Creation of Nations.

Essai historique d' Olivier Roy.

Originellement La nouvelle Asie centrale ou la fabrication des nations.

Il est des pays dont on entend parler de temps en temps, et parfois, il est même question de leurs capitales dans des questionnaires de culture générale. Les pays d' Asie centrale font assurément partie de cette catégorie. Ces pays ont fait surface avec la fin en 1991 de l' URSS avant de repartir dans les limbes de la géographie imaginaire ou périmée (pas très loin de Titograd ou des subtilités libanaises).

Mais il est des chercheurs qui se sont spécialisés dans l' étude de ces régions, comme c' est le cas pour Olivier Roy (ENS, IEP Paris, EHESS, CNRS, CERI et actuellement à l'Institut Universitaire Européen de Florence) pour en devenir une figure proéminente au niveau global. Alors que l' Afghanistan a regagné une place de premier choix dans les médias occidentaux, recontextualiser son environnement (qui sert de base logistique aux forces de l' OTAN) est toujours quelque chose d' intéressant. Tadjikistan, Azerbaïdjan, Ouzbékistan, Kirghizistan, Turkménistan et Kazakhstan cessent d' être des mots vides de réalités.

Publié en français en 1997, le livre comprend dix chapitres après une courte introduction (le tout faisant un peu plus de 200 pages).

Dans un schéma chronologique, le volume s' ouvre sur l' espace et le temps long (géographie, turquisation, groupes ethniques et cultures d' avant le XIXe siècle), avant d' aborder la conquête russe, les mouvements réformistes musulmans à l' époque impériale, la soviétisation de l' Asie centrale et la recomposition des réseaux de solidarités après 1917. La partie consacrée à la période soviétique s' achève avec la question du factionnalisme politique, l' idée de nation et le surgissement des indépendances. Dans un second temps, O. Roy décrit la zone au mitan des années 90 : la question de l' Islam, l' émergence du nationalisme et le contexte géostratégique de 1997.

Dès les premières pages, les choses sont très claires. On a entre les mains un ouvrage fondamental (et reconnu comme tel dès sa publication semble-t-il) qui fourmille d' informations tant livresques que de première main depuis le terrain (avec même quelques savoureuses anecdotes).

La continuité entre les politiques tsaristes et soviétiques (former des républiques invivables en 1924, ne favoriser aucun courant) est très bien montrée, avec des conséquences dans l' historiographie actuelle des campagnes ethnographiques soviétiques (ethnographe était un métier aussi dangereux que poète sous Staline à cause des changements de directions au sommet de l' Etat). Cette ingénierie sociale soviétique (c'est-à-dire slave) a dû se faire entre les tentations panislamistes et panturquistes, puis plus tardivement pantouraniennes mais est parvenu à construire de nouveaux rites, de nouveaux réseaux tribaux et de solidarités et de nouvelles langues (la langue tadjik par exemple, qui se différencie extrêmement peu du persan). Cette politique de Moscou ne conduit d' ailleurs pas à créer un Tiers Monde russe. Il n' y a pas deux sociétés séparées (les Russes et les autres), il n' y a pas d' exode vers le nord ni d' exode rural. Du point de vue démographique, la période soviétique permet même une explosion. Rien qu' entre 1979 et 1989, la zone voit une augmentation de population de 60% en moyenne !

Mais Moscou échoue à créer un *homo sovieticus* en Asie centrale (peu de réussite dans la massification/atomification qui s' étaient déjà exprimée dans l' architecture constructiviste des années 20). Les républiques s' homogénéisent ethniquement et donc sont en majorité viables en 1991, avec des kholkozos qui produisent et qui sont autant des bases politiques que tribales (p. 92/93).

Mais les indépendances, une fois sorti du « code » soviétique, ne mettent pas fin aux problèmes qui naissent des interactions entre les concepts de nationalité, de langue, de peuple et de confession en Asie centrale, entre

craintes de sécessions, volontés d indépendance et paix civile.

Malgré des qualités ultramajoritaires, on peut adresser quelques reproches à ce livre. L absence de cartes est un point noir pour le lecteur qui n a pas accès à une cartothèque au moment de sa lecture. Non seulement il faut connaître la géographie de la zone mais il faut aussi pouvoir suivre les changements de noms. Un tableau récapitulatif des données de base (ethnies, nationalités, confessions etc) aurait été bienvenu, tout comme un lexique, même bref, rassemblant les définitions données au cours du texte (les mots persans, turcs, russes, arabes, tatars etc). Il y a très peu d imprécisions (p. 62, sur le contrat social ou sur une vision de l Algérie française comme deux sociétés séparées mais c est vraiment pour en avoir cherchées) et tout est écrit de manière claire, avec une construction très pertinente, mais qui nécessite un minimum de concentration.

Ce livre est un point de départ, un manuel de tout premier ordre, vers la compréhension du monde contemporain où les proximités ethniques ne font pas automatiquement les affinités politiques.

(On sent que le livre date d avant 2000, avec l évocation de la construction d un oléoduc en Afghanistan et du tigre sud-coréen 8/8,5)

par [spurinna](#) @ 20.12.10 - 00:00:14


<http://casalibri.blog.fr/2010/12/19/the-new-central-asia-10219760/>

Rétroaction pour l'article "The New Central Asia"

Boba [Visiteur]

20.12.10 @ 15:43

L'oléduc afghan, c'est vrai qu'on en parle plus

 | [Afficher les sous-commentaires](#)



[spurinna](#) [Membre]

20.12.10 @ 16:12

On se demande bien pourquoi ! Trop peu de clients sans doute !



Blood & Rage

A Cultural History of Terrorism.

Essai historique de Michael Burleigh.

Contemporanéiste et ancien médiéviste à, entre autres, Oxford, Stanford et Cardiff, Michael Burleigh est un spécialiste des totalitarismes en plus d'être documentariste pour la télévision. Avec Blood & Rage, il veut faire un manuel sur l'histoire du terrorisme contemporain et y réussit plutôt bien.

Poursuivant une progression thématique-chronologique, le livre commence avec trois couleurs : le vert des terroristes irlandais du XIXe siècle (jusqu'à l'indépendance irlandaise en 1921), le rouge des nihilistes russes, puis des révolutionnaires de la même nationalité et le noir des anarchistes (un danger déjà nié par la Grande-Bretagne et la Belgique, comme à la fin du XXe siècle si l'on suit J. Henrotin). Après le XIXe siècle mouvementé, M. Burleigh passe aux terrorismes de l'après 1945 et des décolonisations (les terrorismes israéliens, la Guerre d'Algérie, l'ANC et les débuts du Fatah).

Puis, dans un cinquième chapitre, on passe à l'internationalisation du terrorisme avec Septembre Noir (Carlos, Munich et ses suites ainsi que la Fraction Armée Rouge japonaise). Les terrorismes de gauche radicale en Italie et en Allemagne suivent logiquement (du fait de leurs liens avec les groupes précédents) avec les Brigades Rouges et la Rote Armee Fraktion, avec une fin d'activité dans les années 1990. Quittant les groupes d'inspiration marxiste, l'auteur se concentre ensuite sur les groupes à objectifs nationalistes : l'ETA et les groupes d'Irlande du Nord.

Pour finir, le terrorisme islamiste clôt cet ouvrage de 500 pages avec l'Afghanistan, la Bosnie et ses jihadistes, la Tchétchénie et les internationalistes d'Al Qaida à Abu Sayyaf.

Avant toutes choses il faut souligner les choix faits par l'auteur. Tous les mouvements terroristes ne sont pas abordés. Il laisse de côté tous les mouvements sud-américains, le terrorisme domestique étatsunien après la période anarchiste, les Tigres Tamouls et d'autres encore. Ceci lui permet d'être très précis sur ce qu'il aborde mais laisse aussi dans l'ombre certaines particularités qui ne sont pas sans importance.

D'autre part, l'auteur, qui est dit proche des conservateurs anglais, livre très explicitement son avis, en distribuant à l'envie des boulets rouges et des satisfécits (épargnant peu le gouvernement britannique, par exemple avec le cas du Londonistan). Même si c'est très peu orthodoxe du point de vue méthodologique, ce n'est pas sans intérêt et donne un surcroît de saveur à une lecture assez aisée du fait de la qualité stylistique déployée avec quelques vrais morceaux d'humour pince-sans-rire dedans.

Etant britannique, M. Burleigh est très long sur le cas nord-irlandais (avec un portrait très peu flatteur de l'Irlande des années 2000, soit avant la mesure de ses déboires économiques), avec des baisses de régime dans certains passages sur l'ANC ou les anarchistes étatsuniens. Les Brigades Rouges sont très bien documentées mais le terrorisme italien de droite l'est beaucoup moins (un effet thématique ? de sources ?).

Bizarrement (ou alors si c'est à dessein, cela demande de grosses clarifications), Franco, Maurras et Poujade sont décrits comme fascistes (p. 119 et 271) et l'auteur semble dater l'utilisation de prénoms mythologiques en Allemagne de la période nazie (p. 221). L'attentat contre l'USS Cole est oublié, tout comme la description des auteurs des attentats-suicide est coincée entre le simplisme et l'erroné (sociologie du martyr et réactions des familles, p. 392-396).

L'erreur la plus étrange (p. 120), dont il faudrait vraiment retracer l'origine, concerne la 10e Division Parachutiste du général Massu qui se retrouve réduite à un régiment, comme dans le Infernal Machine de M. Carr.

Mais ce sont là des erreurs mineures dans un océan d'informations.

Si les illustrations hors-texte auraient peut être gagnées à être mieux choisies, Blood & Rage est un livre très solidement documenté et prenant, mais manquant peut-être de notes (234 notes pour 486 pages de texte). C'est un très bon ouvrage de base pour peu que l'on ait bien à l'esprit les choix de l'auteur (qui rappelle d'ailleurs qu'un nouveau livre sur le terrorisme est publié toutes les neuf heures quand le sien paraît en 2008).

(pour contrer les anarchistes, on interrompt les massacres d'Indiens pour faire venir la troupe à Chicago 7,5/8)

par spurinna @ 30.12.10 - 01:31:27

<http://casalibri.blog.fr/2010/12/30/blood-rage-10274738/>

Les amis de l'auteur



Ce membre n'a pas de blogs pour le moment.

Vincent Times



etmotifs.blog.fr

EtMotifs

Sur l'auteur

spurinna (), homme, 34 ans, , parle Francais (FR)

Ses blogs: casalibri.blog.fr Centres d'intérêt:
Tags des membres:

Zip:

Rue:

Email: dainsleif@hotmail.com

Visites

Cette page montre le nombre de visites de votre blog.

Visites total: 4605

Résultats mensuels

Mois	Total Visites	Total Visiteurs
Décembre 2010	374	259
Novembre 2010	519	419
Octobre 2010	782	284
Septembre 2010	526	227
Août 2010	341	182
Juillet 2010	201	112
Juin 2010	279	168
Mai 2010	270	168
Avril 2010	201	131
Mars 2010	577	234
Février 2010	233	145
Janvier 2010	302	165